LETTRES CHOISIES DE Mme DE SÉVIGNÉ

PRÉFACE DE CHARLES BOREUX

Hannah. J. Yates
her booke.

LES CLASSIQUES FRANÇAIS

Publiés sous la direction
de M. H. WARNER ALLEN

MADAME DE SÉVIGNÉ

Le portrait de Madame de Sévigné en tête de ce volume a été reproduit d'après une gravure à l'eau-forte de M. J. A. Symington.



M. de Rabutin Chantal

Lettres Choisies

DE

Madame de Sévigné

PRÉFACE

DE

CHARLES BOREUX

LONDON

J. M. DENT & Co.

NEW YORK

G. P. PUTNAM'S SONS

·19 06·

PRÉFACE

“Une belle vie est celle qui commence par l'amour et qui finit par l'affection.” Si ce n'est qu'à moitié le mot de Pascal, c'est tout à fait la vie de Madame de Sévigné. Elle n'avait pas vingt-cinq ans que l'amitié était devenue toute son existence : c'est celle-ci qui a seule inspiré le volumineux recueil de ses “Lettres”.

Au fond, la matière est immense, mais à condition qu'on entende l'amitié comme l'entendait elle-même cette femme privilégiée. Pour Madame de Sévigné, aimer les gens c'est en quelque sorte se substituer à eux et vivre véritablement leur vie : c'est les accompagner sans cesse non pas seulement par la pensée, mais encore, ce qui est un peu différent, par l'imagination ; c'est les voir agir malgré l'absence et les entendre parler malgré l'éloignement ; c'est se réjouir de leurs joies et s'attrister de leurs peines autant et parfois plus qu'eux-mêmes ; enfin et surtout c'est se lamenter de les savoir au loin, exposés aux dangers d'une maladie ou aux accidents d'un voyage : et c'est encore, pour essayer de se consoler, évoquer la réunion de la veille en attendant celle du lendemain.

Qu'une semblable disposition d'esprit l'ait exposée à bien des mécomptes, il est à peine besoin de le dire. L'affection poussée à ce point est un peu une sœur de l'amour, et porte comme lui un bandeau sur les yeux. Comment expliquer autrement la furieuse tendresse de Mme. de Sévigné pour sa fille, pour cette nature à la fois sèche et vaniteuse, un peu timide peut-être, mais très froide à coup sûr, et, au demeurant, assez désagréable? Ce qui est plus extraordinaire, c'est que ces Lettres à Mme. de Grignan—qui ne font que développer éternellement les mêmes idées—non seulement échappent à la monotonie, mais restent encore, après deux siècles, un continuel enchantement. On invoque d'ordinaire des raisons de style : ou bien on parle de l'intérêt historique des "Lettres", ou encore de cette franchise tranquille avec laquelle Mme. de Sévigné s'y "raconte" elle-même à tout moment. N'y a-t-il vraiment que cela dans la "Correspondance"?

Laissons de côté, pour un moment, la question du style ; mais si les "Lettres" valent surtout parce qu'elles sont une véritable histoire de la Société française à la fin du XVIIe Siècle, pourquoi trouvons-nous plus de plaisir à les lire qu'à lire les "Mémoires" de Retz par exemple? Ou, si leur grand charme est de laisser transparaître sans cesse la personnalité de leur auteur, en quoi sont-elles si différentes des lettres de Cicéron, ou de celles de Voltaire? Car enfin, Cicéron aussi

est tout entier dans les Épîtres à Atticus, avec sa gravité d'homme politique et sa majesté d'orateur, en un mot avec ce souci constant de la dignité qui était devenu chez lui comme une seconde nature ; et, pour ce qui est de Voltaire, les perpétuelles railleries dont il poursuit dans sa "Correspondance" tous ceux qui ont le malheur de lui déplaire, c'est-à-dire à peu près tous ses contemporains, nous garantiraient déjà à elles seules sa parfaite sincérité. C'est ici que nous entrevoyons plus nettement ce qui fait la véritable originalité de Madame de Sévigné. Aussi bien que Retz dans ses "Mémoires," Cicéron et Voltaire, en somme, se montrent très exactement dans leurs Lettres tels que nous nous attendions à les rencontrer ; au contraire, Mme. de Sévigné, dans les siennes, se révèle très différente de l'idée que nous nous faisions d'elle. Dès lors l'intérêt que nous lui portons se double de la surprise qu'elle nous cause ; et nous sommes d'autant plus charmés de la découvrir, que nous nous la figurions toute autre.

Qu'est-ce à dire, sinon qu'elle a une âme assez compliquée, et qu'elle nous charme précisément par les contradictions dont sa nature est faite ? Grande dame par sa naissance aussi bien que par son mariage, et grande dame qui a vécu à l'époque la plus brillante de la monarchie absolue, nous nous l'imaginons volontiers menant l'existence un peu frivole de ses pareilles, toujours en robe d'apparat

et occupée à faire sa cour, uniquement marquise en un mot. Elle a été cela, sans doute ; elle n'a jamais manqué aux multiples obligations que son rang lui imposait, et elle a même "intrigué" à l'occasion, puisqu'enfin elle avait un gendre dont le luxe menaçait de la ruiner, et un fils dont il lui fallait songer à asseoir solidement la fortune. D'ailleurs la vie de la cour l'amuse ; elle a adoré toute sa vie les visites, les soupers et les réceptions ; et personne n'est plus intéressé qu'elle par tout ce qu'on fait et tout ce qu'on dit à Saint Germain ou dans les salons à la mode. Les querelles de palais, grandes ou petites, les rivalités de courtisans la passionnent ; avec quelle gravité pénétrée elle raconte la mésaventure arrivée à Madame de Gèvres, qui s'est déjà dégantée pour donner la serviette à Mademoiselle, et qui se laisse au dernier moment "couper" par Madame d'Arpajon ! "Ma fille, je suis méchante, cela m'a réjouie : a-t-on jamais vu accourir pour ôter à Madame d'Arpajon, qui est dans la ruelle, l'honneur qui lui vient tout naturellement" ? Ne nous y trompons pas, elle-même est très sensible à ces "petits honneurs" et les questions de préséance ne lui paraissent nullement futiles. Elle est très fière que la Reine lui demande des nouvelles de sa fille et très touchée qu'elle "fasse des hélas !" en apprenant que celle-ci a failli se noyer dans le Rhône. Elle parle quelque part du "divin tabouret" avec un accent qui ne raille qu'à

demi ; et, en décrivant le service du chancelier Séguier à l'Oratoire, elle a grand soin de mentionner que "l'assistance était belle et grande, mais sans confusion." On trouve souvent ainsi dans les "Lettres" de ces mots qui trahissent la race.

Mais plus souvent encore on y trouve des idées et des sentiments qui surprennent au premier abord. Il y a une phrase célèbre de Madame de Lafayette, où celle-ci, traçant le portrait de son amie, lui dit entre autres compliments : "La joie est l'état véritable de votre âme." Disons plutôt : l'activité joyeuse, et nous aurons, semble-t-il, la "formule" de Madame de Sévigné. Par sa nature, et sans doute aussi par l'éducation assez indépendante qu'elle avait reçue de son oncle de Coulanges, elle est portée à s'intéresser à toutes choses ; et ses yeux, auxquels, s'il faut en croire le même portrait, "le brillant de son esprit donne un si grand éclat," sont perpétuellement ouverts sur tout ce qui les environne. Bien mieux elle ne se contente pas de regarder, elle réfléchit sur ce qu'elle a vu ; et dès lors elle dit son mot sur tout, parce que son activité constamment en éveil se pose sur tout en effet, pareille à un oiseau capricieux dont le vol effleurerait toutes les branches. Il semble que les grandes dames du XVIIe Siècle se soient montrées d'ordinaire assez indifférentes à ce qui n'était pas la vie de cour ; la marquise de Sévigné au contraire est curieuse, passionnément.

Elle a d'abord ce qu'on pourrait appeler la curiosité noble, c'est-à-dire celle qui s'exerce à propos des sujets les plus graves. Dans cette France du XVIIe Siècle qui, par habitude plutôt que par conviction, reste attachée à sa foi monarchique et fidèle à sa religion, elle a vraiment des curiosités politiques et des préoccupations religieuses. Il y a chez elle comme un besoin de raisonner et de justifier l'admiration très sincère qu'elle éprouve pour Louis XIV ; et si elle n'a jamais connu l'angoisse du doute devant le grand mystère de l'au-delà, il faut reconnaître cependant que ce mystère l'attire sans cesse, et qu'il la jette dans un trouble étrange, fait d'espérance et de terreur tout ensemble. Non que d'elle-même, peut-être, elle pense souvent à la mort ; mais tout ce qui peut en éveiller l'idée a, dans sa nature impressionnable, un retentissement profond ; et la "méditation" jaillit alors, tour à tour calme et impétueuse, comme des sources même de l'être. "Je me trouve dans un engagement qui m'embarrasse, je suis embarquée dans la vie sans mon consentement. Et comment en sortirai-je? Par où? Par quelle porte? . . . Comment serai-je avec Dieu? . . . ." On ne saurait se lasser de relire cette admirable lettre ; elle est belle comme les plus belles de ces "Pensées" de Pascal dont elle est si évidemment inspirée.

Pourquoi faut-il seulement que, moins de vingt lignes plus loin, on y trouve l'éloge de la cuisine à

l'huile? Hélas! c'est que la curiosité de cette femme un peu déconcertante est le plus souvent celle d'une toute petite bourgeoise : ou plutôt c'est que cette curiosité universelle n'a ni le goût ni le temps de faire un choix. Madame de Sévigné est une spectatrice, toujours amusée, du grand spectacle de la vie et du monde ; mais ce qu'elle en voit d'ordinaire, c'est le côté extérieur et en quelque sorte tangible ; ce qu'elle en retient, ce n'est pas ce qui arrête l'esprit, c'est ce qui frappe les yeux. Au fond ses idées ne sont que des visions, et chez elle l'intelligence ne s'éveille qu'après la sensibilité. Les lettres sur le procès de Fouquet sont très caractéristiques à cet égard. Madame de Sévigné, si sincèrement attachée au Surintendant, a des façons de raconter les séances de l'Arsenal qui feraient croire qu'elle est, dans toute cette affaire, bien plus intéressée qu'émue. Il n'en est rien, nous en sommes sûrs ; mais enfin elle est prise par le décor, par les incidents tour à tour tristes ou bouffons de ces interminables audiences : on a l'impression qu'elle se figure assister à une tragédie, dont Fouquet est l'acteur principal, et où Séguier joue le rôle du traître. N'imagine-t-elle pas un jour de se masquer afin de voir passer le héros? Et, de même, son compte-rendu n'est guère qu'un arrangement de "tableaux" : Fouquet s'asseyant lui-même sur la sellette, ou Fouquet salué par ses juges ; le chancelier disant "Qu'on fasse entrer Fouquet," et se reprenant ensuite pour

dire "Monsieur Fouquet" ; ou encore Fouquet se découvrant pour entendre la lecture de l'arrêt—voilà surtout les "scènes" dont on se souvient quand on a lu les "Lettres," et aussi qu'une des grandes préoccupations de Madame de Sévigné, c'est de savoir si le condamné pourra garder son valet de chambre.

Dans tous les drames qui se déroulent autour d'elle, dans tous les événements dont elle est le témoin, elle ne voit ainsi que le détail pittoresque ou anecdotique : et toujours elle prend les grandes choses par leurs petits côtés. "Enfin, c'en est fait, la Brinvilliers est en l'air ; son pauvre petit corps a été jeté après l'exécution dans un fort grand feu, et les cendres au vent." Qui pourrait se douter, en lisant cette description si lestement enlevée, que l'exécution dont il s'agit est l'épilogue du scandale le plus retentissant de tout le XVIIe Siècle ? Et qui croirait, à entendre Mme. de Sévigné raconter la bataille de Mons, que son fils, de son propre aveu, a failli y être "tué dix ou douze fois" ? "M. le prince d'Orange a voulu se donner le divertissement de ce tournoi ; vous savez qu'il n'y a pas eu moins de sang répandu qu'à Senef. Le lendemain il envoya faire ses excuses à M. de Luxembourg. . . . Cela ressemble assez à l'homme qui se bat en duel à la Comédie. . . . Mon fils était à cette entrevue romanesque." N'est-il pas vrai qu'elle se croit

toujours un peu au théâtre ? Encore sous le coup de l'émotion que lui a causée l'incendie de l'hôtel Guitaut, elle ne peut s'empêcher de nous montrer, en un tableau plaisant, la surprise éperdue de ces malheureux qui s'enfuient de tous les côtés, dans le désordre de leurs vêtements de nuit. Il serait facile de multiplier ces exemples. Les États de Bretagne se résument pour elle en une grande "braverie", en une suite de repas et de fêtes de toute sorte. Et sans doute son amour de la campagne, si exceptionnel à l'epoque, vient-il seulement de ce que la Nature est un incomparable metteur en scène ; il n'y a pas de plus beau théâtre qu'un paysage, parce qu'il n'y en a pas de plus vaste.

En un mot, Madame de Sévigné, pour sentir les choses, a besoin d'abord de les voir. Mais en même temps, pour les voir, elle a besoin de les raconter : le style, chez elle, n'est que la forme et comme la condition de la pensée. Sur les mérites de ce style lui-même il est inutile de s'étendre bien longuement ; la lecture d'un recueil des "Lettres" vaut mieux à cet égard que tous les commentaires. Notons seulement qu'il y a deux écrivains dans Madame de Sévigné. Il y a d'abord un vêritable "nouvelliste" qui renseigne ses amis de province sur les événements de la Ville et de la Cour, qui cherche à savoir les choses avant tout le monde, et qui s'efforce d'être le plus complet et le plus exact

possible. "Je vous envoie la plus belle et la meilleure relation qu'on ait eue ici de la mort de M. de Turenne ; elle est du jeune marquis de Feuquières à Madame de Vins, pour M. de Pomponne. Ce ministre me dit qu'elle était meilleure et plus exacte que celle du roi." Naturellement, ces "relations" là, Madame de Sévigné les soigne tout particulièrement, comme aussi un certain nombre de lettres, sûrement écrites pour être communiquées, la lettre sur le mariage de Mademoiselle, par exemple, ou encore la lettre sur les foins. Toutes sont fameuses, et à bon droit : elles ont pourtant quelque chose d'un peu "étourdissant", et, si elles ne trahissent pas l'effort, du moins sont-elles trop de quelqu'un qui se souvient d'avoir été jadis l'élève de Ménage et de Chapelain. Au contraire les lettres familières, destinées à la seule Madame de Grignan, sont véritablement des chefs-d'œuvre : et il est malheureux que le charme qui s'en dégage soit de ceux qu'on affaiblirait à vouloir les analyser. Rappelons-nous seulement le mot de Madame de Sévigné elle-même : "C'est une si jolie chose que de savoir écrire ce que l'on pense !" Si nous songeons que c'en est une bien jolie aussi de pouvoir lire ceux qui écrivent ainsi, nous ne serons pas très loin de comprendre les raisons de notre admiration.

Son style est un mélange des styles les plus divers, tout comme elle réunit en elle-même les natures les plus opposées. Et c'est pourquoi sa personne et

son œuvre gardent l'attrait d'un peu de mystère. Mais qu'importe après tout, puisque les " Lettres " semblent éclairer d'un sourire la majesté assez sombre du XVIIe Siècle, et puisque nous nous sentons encore, après deux cents ans, étrangement charmés par Marie de Rabutin Chantal, marquise de Sévigné parfois, bourgeoise de Paris bien souvent, si délicieusement femme toujours.

LETTRES DE MADAME DE SÉVIGNÉ

I. A M. DE POMPONNE (32)

Aujourd'hui lundi 17 novembre 1665 M. Fouquet a été pour la seconde fois sur la sellette ; il s'est assis sans façon comme l'autre fois.[1] M. le chancelier a recommencé à lui dire de lever la main : il a répondu qu'il avait déjà dit les raisons qui l'empêchaient de prêter le serment. Là-dessus M. le chancelier s'est jeté dans de grands discours, pour faire voir le pouvoir légitime de la chambre ; que le roi l'avait établie, et que les commissions avaient été vérifiées par les compagnies souveraines.

M. Fouquet a répondu que souvent on faisait des choses, par autorité, que quelquefois on ne trouvait pas justes, quand on y avait fait réflexion.

M. le chancelier a interrompu : Comment ! vous dites donc que le roi abuse de sa puis-

[1] Fouquet comparut pour la première fois devant la chambre de justice de l'Arsenal le 14 novembre 1664. Il se plaça de lui-même sur la sellette, quoiqu'on lui eût préparé un siège à côté. (*Procès de Fouquet*, tome XII., page 335.)

sance ? M. Fouquet a répondu : C'est vous qui le dites, Monsieur, et non pas moi ; ce n'est point ma pensée, et j'admire qu'en l'état où je suis vous me vouliez faire une affaire avec le roi ; mais, Monsieur, vous savez bien vous-même qu'on peut être surpris. Quand vous signez un arrêt, vous le croyez juste ; le lendemain vous le cassez : vous voyez qu'on peut changer d'avis et d'opinion.

Mais cependant, a dit M. le chancelier, quoique vous ne reconnaissiez pas la chambre, vous lui répondez, vous lui présentez des requêtes, et vous voilà sur la sellette. Il est vrai, Monsieur, a-t-il répondu, j'y suis ; mais je n'y suis pas par ma volonté ; on m'y mène ; il y a une puissance à laquelle il faut obéir, et c'est une mortification que Dieu me fait souffrir, et que je reçois de sa main ; peut-être pouvait-on bien me l'épargner après les services que j'ai rendus et les charges que j'ai eu l'honneur d'exercer.

Après cela, M. le chancelier a continué l'interrogatoire de la pension des gabelles, où M. Fouquet a très bien répondu. Les interrogations continueront, et je continuerai de vous les mander fidèlement ; je voudrais seulement savoir si mes lettres vous sont rendues sûrement.

Madame votre sœur,[1] qui est à nos Dames du faubourg, a signé (*le formulaire*) ; elle voit

[1] Angélique-Thérèse Arnauld-d'Andilly.

à cette heure la communauté et paraît fort contente.

Madame votre tante ne paraît pas en colère contre elle ; je ne croyais point que ce fût celle-là qui eût fait le saut ; il y en a encore une autre. Vous savez sans doute notre déroute de Gigeri [1] ; et comme ceux qui ont donné les conseils veulent jeter la faute sur ceux qui ont exécuté, on prétend faire le procès à Gadagne. Il y a des gens qui en veulent à sa tête : tout le public est persuadé pourtant qu'il ne pouvait pas faire autrement. On parle fort ici de M. d'Alet, qui a excommunié les officiers subalternes du roi qui ont voulu contraindre les ecclésiastiques à signer. Voilà qui le brouillera avec M. votre père, comme cela le réunira avec le P. Annat.[2]

Adieu, je sens l'envie de causer qui me prend, je ne veux pas m'y abandonner : il faut que le style des relations soit court.

[1] Gigeri, petite place auprès d'Alger. Cette expédition était commandée par le duc de Beaufort. La ville de Gigeri fut prise ; mais les troupes, décimées par la maladie, abandonnèrent la conquête, et la France perdit l'espoir d'un établissement que Louis XIV. avait voulu fonder en Afrique pour mettre un terme aux brigandages des corsaires.

[2] Il faut prendre ici le sens inverse des paroles de Madame de Sévigné, car l'évêque d'Alet fut un des plus zélés défenseurs des écrits de Jansénius, et le père Annat un des plus fanatiques adversaires du jansénisme.

II. A M. DE POMPONNE (34)

Le jeudi 20 novembre 1664.

M. Fouquet a été interrogé ce matin sur le marc d'or ; il a très bien répondu. Plusieurs juges l'ont salué ; M. le chancelier en a fait reproche et a dit que ce n'était point la coutume, étant conseiller breton. "C'est à cause que vous êtes de Bretagne que vous saluez si bas M. Fouquet." En repassant par l'Arsenal, à pied pour se promener, M. Fouquet a demandé quels ouvriers il voyait : on lui a dit que c'étaient des gens qui travaillaient à un bassin de fontaine ; il y est allé et a dit son avis, et puis s'est retourné en riant vers Artagnan et lui a dit : "N'admirez-vous point de quoi je me mêle ? Mais c'est que j'ai été autrefois assez habile sur ces sortes de choses-là." Ceux qui aiment M. Fouquet trouvent cette tranquillité admirable : je suis de ce nombre ; les autres disent que c'est une affectation : voilà le monde. Madame Fouquet, sa mère, a donné un emplâtre à la reine, qui l'a guérie de ses convulsions, qui étaient, à proprement parler, des vapeurs.

La plupart, suivant leurs désirs, se vont imaginant que la reine prendra cette occasion pour demander au roi la grâce de ce pauvre prisonnier ; mais, pour moi, qui entends un peu parler des tendresses de ce pays-là, je n'en

crois rien du tout. Ce qui est admirable, c'est le bruit que tout le monde fait de cet emplâtre, disant que c'est une sainte que madame Fouquet, et qu'elle peut faire des miracles.[1]

Aujourd'hui (*vendredi*) 21, on a interrogé M. Fouquet sur les cires et sucres ; il s'est impatienté sur certaines objections qu'on lui faisait, et qui lui ont paru ridicules. Il l'a un peu trop témoigné et a répondu avec un air et une hauteur qui ont déplu. Il se corrigera, car cette manière n'est pas bonne ; mais, en vérité, la patience échappe : il me semble que je ferais tout comme lui.

J'ai été à Sainte-Marie, où j'ai vu madame votre tante, qui m'a paru abîmée en Dieu ; elle était à la messe comme en extase. Mademoiselle votre sœur m'a paru jolie : de beaux yeux, une mine spirituelle ; la pauvre enfant s'est évanouie ce matin : elle est très incommodée ; sa tante a toujours pour elle la même douceur. M. de Paris (*M. de Péréfixe*) lui a donné une certaine manière de contre-lettre qui lui a gagné le cœur ; c'est cela qui l'a obligée de signer ce diantre de Formulaire [2] :

[1] Marie de Maupeou, veuve de François Fouquet, vicomte de Vaux, conseiller d'État. C'était une femme justement renommée pour sa piété et sa charité.

[2] Il s'agit de la condamnation des cinq propositions de Jansénius, pour laquelle le clergé de France avait dressé un formulaire que les religieuses de Port-Royal refusèrent de signer, refus qui dans la suite fut cause de leur perte.

je ne leur ai parlé ni à l'une ni à l'autre; M. de Paris l'avait défendu. Mais voici encore une image de la prévention : nos sœurs de Sainte-Marie m'ont dit : " Enfin, Dieu soit loué ! Dieu a touché le cœur de cette pauvre enfant; elle s'est mise dans le chemin de l'obéissance et du salut." De là je vais à Port-Royal : j'y trouve un certain grand solitaire (*Arnauld-d'Andilly*) que vous connaissez, qui commença par me dire : " Eh bien ! ce pauvre oison a signé ; enfin Dieu l'a abandonnée, elle a fait le saut." Pour moi, j'ai pensé mourir de rire, faisant réflexion sur ce que fait la préoccupation. Voilà bien le monde en son naturel. Je crois que le milieu de ces extrémités est toujours le meilleur.

Samedi au soir... M. Fouquet est entré ce matin à la chambre; on l'a interrogé sur les octrois : il a été très mal attaqué, et s'est très bien défendu. Ce n'est pas, entre nous, que ce ne soit un endroit des plus glissants de son affaire. Je ne sais quel bon ange l'a averti qu'il avait été trop fier; il s'en est corrigé aujourd'hui, comme on s'est corrigé de le saluer. On ne rentrera que mercredi à la chambre; je ne vous écrirai aussi que ce jour-là. Au reste, si vous continuez à me tant plaindre de la peine que je prends à vous écrire et à me prier de ne point continuer, je croirai que c'est vous qui vous ennuyez de lire mes lettres, et que vous vous trouvez fatigué d'y faire réponse;

mais sur cela je vous promets encore de faire mes lettres plus courtes, si je puis ; et je vous quitte de la peine de me répondre, quoique j'aime encore vos lettres. Après ces déclarations, je ne pense pas que vous espériez d'empêcher le cours de mes gazettes. Quand je songe que je vous fais un peu de plaisir, j'en ai beaucoup. Il se présente si peu d'occasions de témoigner son estime et son amitié, qu'il ne faut pas les perdre quand elles viennent s'offrir. Je vous supplie de faire tous mes compliments chez vous et dans votre voisinage. La reine est bien mieux.

III. A M. DE POMPONNE (35)

Mercredi 26 novembre.

Ce matin M. le chancelier a interrogé M. Fouquet ; mais sa manière a été différente : il semble qu'il soit honteux de recevoir tous les jours sa leçon par B...[1]. Il a dit au rapporteur [2] de lire l'article sur quoi on voulaït interroger l'accusé ; le rapporteur a lu, et cette lecture a duré si longtemps qu'il était dix

[1] Boucherat, alors maître des requêtes, et depuis chancelier, avait été chargé de mettre les scellés chez le surintendant. Il était de la commission chargée de la poursuite du procès.

[2] Ce rapporteur était Olivier Lefèvre d'Ormesson, magistrat intègre, et dont la noble conduite dans ce procès fut remarquée par Louis XIV.

heures et demie quand on eut fini. Il a dit : Qu'on fasse entrer Fouquet, et puis s'est repris, M. Fouquet ; mais il s'est trouvé qu'il n'avait point dit qu'on le fît venir : de sorte qu'il était encore à la Bastille. On l'est donc allé querir ; il est venu à onze heures. On l'a interrogé sur les octrois : il a fort bien répondu ; pourtant il s'est allé embrouiller sur certaines dates, sur lesquelles on l'aurait bien embarrassé, si on avait été bien habile et bien éveillé ; mais, au lieu d'être alerte, M. le chancelier sommeillait doucement : on se regardait, et je pense que notre ami en aurait ri s'il avait osé. Enfin il s'est remis et a continué d'interroger ; et quoique M. Fouquet ait trop appuyé sur cet endroit, où on le pouvait pousser, il s'est trouvé pourtant que par l'événement il aura bien dit ; car, dans son malheur, il a de certains petits bonheurs qui n'appartiennent qu'à lui. Si l'on travaille tous les jours aussi doucement qu' aujourd'hui, le procès durera encore un temps infini.

Je vous écrirai tous les soirs ; mais je n'enverrai ma lettre que le samedi au soir ou le dimanche : elle vous rendra compte de jeudi, vendredi et samedi ; et il faudrait que l'on pût vous en faire tenir encore une le jeudi, qui vous apprendrait le lundi, mardi et mercredi ; ainsi les lettres n'attendraient pas longtemps chez vous. Je vous conjure de faire mes compli-

ments à votre solitaire [1] et à votre chère moitié. Je ne vous dis rien de votre chère voisine,[2] ce sera bientôt à moi à vous en donner des nouvelles.

IV. A M. DE POMPONNE (36)

Jeudi 27 *novembre* 1664.

On a continué aujourd'hui les interrogatoires sur les octrois. M. le chancelier avait bonne intention de pousser M. Fouquet aux extrémités et de l'embarrasser ; mais il n'en est pas venu à bout. M. Fouquet s'est fort bien tiré d'affaire et n'est entré qu'à onze heures, parce que M. le chancelier a fait lire le rapporteur, comme je vous l'ai mandé ; et, malgré toute cette belle dévotion,[3] il disait tout le pis contre notre pauvre ami. Le rapporteur prenait toujours son parti, parce que le chancelier ne parlait que pour un côté ; enfin il a dit : Voici un endroit sur quoi l'accusé ne pourra pas répondre. Le rapporteur a dit : Ah, Monsieur, pour cet endroit-là, voici l'emplâtre qui le guérit ; et a dit une très forte raison, et puis il a ajouté : Monsieur, dans la

[1] Arnauld-d'Andilly, obligé de quitter Port-Royal, était alors à Pomponne.

[2] Madame Duplessis-Guénégaud.

[3] Celui qui voulait perdre Fouquet et *disait le pis* contre lui, malgré sa belle dévotion, c'était le chancelier Séguier.

place où je suis, je dirai toujours la vérité, de quelque manière qu'elle se rencontre.

On a souri de l'emplâtre, qui a fait souvenir de celui qui a fait tant de bruit. Sur cela on a fait entrer l'accusé, qui n'a pas été une heure dans la chambre ; et en sortant, plusieurs ont fait compliment à d'Ormesson de sa fermeté.

Il faut que je vous conte ce que j'ai fait. Imaginez-vous que des dames m'ont proposé d'aller dans une maison qui regarde droit dans l'Arsenal, pour voir revenir notre pauvre ami. J'étais masquée [1] ; je l'ai vu venir d'assez loin. M. d'Artagnan était auprès de lui ; cinquante mousquetaires, à trente ou quarante pas derrière. Il paraissait assez rêveur. Pour moi, quand je l'ai aperçu, les jambes m'ont tremblé, et le cœur m'a battu si fort, que je n'en pouvais plus. En s'approchant de nous pour rentrer dans son trou, M. d'Artagnan l'a poussé et lui a fait remarquer que nous étions là. Il nous a donc saluées et a pris cette mine riante que vous lui connaissez. Je ne crois pas qu'il m'ait reconnue ; mais je vous avoue que j'ai été étrangement saisie quand je l'ai vu entrer dans cette petite porte. Si vous saviez com-

[1] Les femmes alors sortaient en masque, usage qu'on retrouve dans les vieilles comédies de Corneille, et qui avait été apporté d'Italie par les Médicis. Ces masques de velours noir, auxquels succédèrent les *loups*, étaient destinées à conserver le teint.

bien on est malheureux quand on a le cœur fait comme je l'ai, je suis assurée que vous auriez pitié de moi ; mais je pense que vous n'en êtes pas quitte à meilleur marché, de la manière dont je vous connais. J'ai été voir votre chère voisine ; je vous plains autant de ne l'avoir plus, que nous nous trouvons heureux de l'avoir. Nous avons bien parlé de notre cher ami ; elle a vu Sapho (*mademoiselle de Scudéri*), qui lui a redonné du courage. Pour moi, j'irai demain en reprendre chez elle ; car de temps en temps je sens que j'ai besoin de réconfort : ce n'est pas que l'on ne dise mille choses qui doivent donner de l'espérance ; mais, mon Dieu ! j'ai l'imagination si vive, que tout ce qui est incertain me fait mourir.

Vendredi 28 novembre.

Dès le matin on est entré à la chambre. M. le chancelier a dit qu'il fallait parler des quatre prêts ; sur quoi d'Ormesson a dit que c'était une affaire de rien, et sur laquelle on ne pouvait rien reprocher à M. Fouquet ; qu'il l'avait dit dès le commencement du procès. On a voulu le contredire : il a prié qu'il pût expliquer la chose comme il la concevait et a prié son camarade de l'écouter. On l'a fait, et il a persuadé la cour que cet article n'était pas considérable. Sur cela on a dit de faire entrer l'accusé : il était onze heures. Vous remarquerez qu'il n'est pas plus d'une heure

sur la sellette. M. le chancelier a voulu parler de ces quatre prêts. M. Fouquet a prié qu'on voulût lui laisser dire ce qu'il n'avait pas dit la veille sur les octrois ; on l'a écouté, il a dit des merveilles ; et comme le chancelier lui disait : " Avez-vous eu votre décharge de l'emploi de cette somme ? " Il a dit : " Oui, Monsieur, mais ç'a été conjointement avec d'autres affaires," qu'il a marquées, et qui viendront en leur temps. Mais, a dit M. le chancelier, quand vous avez eu vos décharges, vous n'aviez pas encore fait la dépense ? Il est vrai, a-t-il dit ; mais les sommes étaient destinées. Ce n'est pas assez, a dit M. le chancelier. Mais, Monsieur, par exemple, a dit M. Fouquet, quand je vous donnais vos appointements, quelquefois j'en avais la décharge un mois auparavant ; et comme cette somme était destinée, c'était comme si elle eût été donnée. M. le chancelier a dit : Il est vrai ; je vous en avais l'obligation. M. Fouquet a dit que ce n'était pas pour le lui reprocher, qu'il se trouvait heureux de le pouvoir servir dans ce temps-là ; mais que les exemples lui revenaient, selon qu'il en avait besoin.

On ne rentrera que lundi. Il est certain qu'il semble qu'on veuille traîner l'affaire en longueur. Puis ... a promis de faire parler l'accusé le moins qu'il pourrait. On trouve qu'il dit trop bien. On voudrait donc l'in-

terroger légèrement et ne pas parler sur tous les articles. Mais lui, il veut parler sur tous et ne veut pas qu'on juge son procès sur des chefs sur lesquels il n'aura pas dit ses raisons. Puis ... est toujours en crainte de déplaire à Petit. Il lui fit excuse l'autre jour de ce que M. Fouquet avait parlé trop longtemps, mais qu'il n'avait pu l'interrompre. Ch...[1] est derrière le paravent quand on interroge ; il écoute ce que l'on dit et offre d'aller chez les juges leur rendre compte des raisons qu'il a eues de faire ses conclusions si extrêmes. Tout ce procédé est contre l'ordre et marque une grande rage pour ce pauvre malheureux. Pour moi, je vous avoue que je n'ai plus aucun repos. Adieu, Monsieur, jusqu'à lundi : je voudrais que vous puissiez connaître les sentiments que j'ai pour vous, vous seriez persuadé de cette amitié que vous dites que vous estimez un peu.

V. A M. DE POMPONNE (39)

Mardi 9 décembre 1664.

Je vous assure que ces jours sont bien longs à passer, et que l'incertitude est une épouvantable chose : c'est un mal que toute la famille

[1] Chamillart, accusateur public. Il mourut intendant de Caen. Son fils fut ministre sur la fin du règne de Louis XIV.

du pauvre prisonnier ne connaît point. Je les ai vus, je les ai admirés. Il semble qu'ils n'aient jamais su ni lu ce qui est arrivé dans les temps passés ; ce qui m'étonne encore plus, c'est que Sapho (*mademoiselle de Scudéry*) est tout de même, elle dont l'esprit et la pénétration n'ont point de bornes. Quand je médite là-dessus, je me flatte, et je suis persuadée, ou du moins je me veux persuader qu'elles en savent plus que moi. D'un autre côté, quand je raisonne avec d'autres gens moins prévenus, et dont le sens est admirable, je trouve nos mesures si justes, que ce sera un vrai miracle si la chose ne va pas comme nous la souhaitons. On ne perd souvent que d'une voix, et cette voix fait tout. Je me souviens de ces récusations, dont ces pauvres femmes pensaient être assurées ; il est vrai que nous les perdîmes de cinq à dix-sept ; depuis cela, leur assurance m'a donné de la défiance. Cependant, au fond de mon cœur, j'ai un petit brin d'espérance. Je ne sais d'où il vient, ni où il va, et même il n'est pas assez grand pour faire que je puisse dormir en repos. Je causai hier de toute cette affaire avec madame du Plessis ; je ne puis voir que les gens avec qui j'en puis parler, et qui sont dans les mêmes sentiments que moi. Elle espère, comme je fais, sans en savoir la raison. Mais pourquoi espérez-vous ? Parce que j'espère : voilà nos réponses ; ne sont-elles pas bien raisonnables ? Je lui disais avec

la plus grande vérité du monde que si nous avions un arrêt tel que nous le souhaitons, le comble de ma joie était de penser que je vous enverrais un homme à cheval, à toute bride, qui vous apprendrait cette agréable nouvelle, et que le plaisir d'imaginer celui que je vous ferais rendrait le mien entièrement complet. Elle comprit cela comme moi ; et notre imagination nous donna dans cette pensée plus d'un quart d'heure de *campos*. Cependant je veux rajuster la dernière journée de l'interrogatoire sur le crime d'État. Je vous l'avais mandée comme on me l'avait dite, mais la même personne s'en est mieux souvenue et me l'a redite à moi. Tout le monde en a été instruit par plusieurs juges. Après que M. Fouquet eut dit que les seuls effets que l'on pouvait tirer du projet, c'était de lui avoir donné la confusion de l'entendre, M. le chancelier lui dit : Vous ne pouvez pas dire que ce ne soit là un crime d'État. Il répondit : Je confesse, Monsieur, que c'est une folie et une extravagance, mais non pas un crime d'État. Je supplie ces messieurs, dit-il en se tournant vers les juges, de trouver bon que j'explique ce que c'est qu'un crime d'État : ce n'est pas qu'ils ne soient plus habiles que nous, mais j'ai eu plus de loisir qu'eux pour l'examiner. Un crime d'État, c'est quand on est dans une charge principale, qu'on a le secret du prince, et que tout d'un coup on se met du côté de

ses ennemis ; qu'on engage toute sa famille dans les mêmes intérêts ; qu'on fait ouvrir les portes des villes dont on est gouverneur à l'armée des ennemis, et qu'on les ferme à son véritable maître ; qu'on porte dans le parti tous les secrets de l'État : voilà, Messieurs, ce qui s'appelle un crime d'État. M. le chancelier ne savait où se mettre, et tous les juges avaient fort envie de rire. Voilà au vrai comme la chose se passa. Vous m'avouerez qu'il n'y a rien de plus spirituel, de plus délicat, et même de plus plaisant.

Toute la France a su et admiré cette réponse. Ensuite il se défendit en détail et a dit ce que je vous ai mandé. J'aurais eu sur le cœur que vous n'eussiez point su cet endroit ; notre cher ami y aurait beaucoup perdu. Ce matin, M. d'Ormesson a commencé à récapituler toute l'affaire ; il a fort bien parlé et fort nettement. Il dira jeudi son avis. Son camarade parlera deux jours ; on prend quelques jours encore pour les autres opinions. Il y a des juges qui prétendent bien s'étendre ; de sorte que nous avons encore bien à languir jusqu'à la semaine qui vient. En vérité ce n'est pas vivre que d'être en l'état où nous sommes.

Mercredi 10 *décembre.*

M. d'Ormesson a continué la récapitulation du procès ; il a fait des merveilles, c'est-à-dire, il a parlé avec une netteté, une intelligence

et une capacité extraordinaires. Pussort l'a interrompu cinq ou six fois, sans autre dessein que de l'empêcher de si bien dire ; il lui a dit sur un endroit qui paraissait fort pour M. Fouquet : Monsieur, nous parlerons après vous, nous parlerons après vous.

VI. A M. DE POMPONNE (41)

Mercredi 17 *décembre* 1664.

Vous languissez, mon pauvre Monsieur, mais nous languissons bien aussi. J'ai été fâchée de vous avoir mandé que l'on aurait mardi un arrêt ; car, n'ayant point eu de mes nouvelles, vous avez cru que tout était perdu ; cependant nous avons encore toutes nos espérances. Je vous mandai samedi comme M. d'Ormesson avait rapporté l'affaire et opiné ; mais je ne vous parlai point assez de l'estime extraordinaire qu'il s'est acquise par cette action. J'ai ouï dire à des gens du métier que c'est un chef-d'œuvre que ce qu'il a fait, pour s'être expliqué si nettement, et avoir appuyé son avis sur des raisons si solides et si fortes ; il y mêla de l'éloquence, et même de l'agrément. Enfin, jamais homme de sa profession n'a eu une plus belle occasion de paraître, et ne s'en est mieux servi. S'il avait voulu ouvrir la porte aux louanges, sa maison n'aurait pas désempli ; mais il a voulu être modeste, et

s'est caché avec soin. Son camarade très indigne, Sainte-Hélène, parla lundi et mardi : il reprit l'affaire pauvrement et misérablement, lisant ce qu'il disait, et sans rien augmenter, ni donner un autre tour à l'affaire : il opina, sans s'appuyer sur rien, que M. Fouquet aurait la tête tranchée, à cause du crime d'État. Et pour attirer plus de monde à lui, et faire un trait de Normand, il dit qu'il fallait croire que le roi donnerait grâce et pardonnerait ; que c'était lui seul qui le pourrait faire. Ce fut hier qu'il fit cette belle action, dont tout le monde fut touché, autant qu'on avait été aise de l'avis de M. d'Ormesson.

Ce matin, Pussort a parlé quatre heures, mais avec tant de véhémence, tant de chaleur, tant d'emportement, tant de rage, que plusieurs juges en furent scandalisés, et on croit que cette furie peut faire plus de bien que de mal à notre pauvre ami. Il a redoublé de force sur la fin de son avis, et a dit, sur ce crime d'État, qu'un certain Espagnol nous devait faire bien de la honte, qui avait eu tant d'horreur d'un rebelle, qu'il avait brûlé sa maison, parce que Charles de Bourbon [1] y avait passé ; qu'à plus forte raison nous devions avoir en abomination le crime de M. Fouquet ; que pour le punir il n'y avait que la corde

[1] Le connétable de Bourbon, qui sous François Ier alla mourir sous les murs de Rome, en servant Charles-Quint contre la France.

et les gibets ; mais qu'à cause des charges qu'il avait possédées, et qu'il avait plusieurs parents considérables, il se relâchait à prendre l'avis de M. de Sainte-Hélène.

Que dites-vous de cette modération ? C'est à cause qu'il est oncle de M. Colbert et qu'il a été récusé, qu'il a voulu en user si honnêtement. Pour moi, je saute aux nues quand je pense à cette infamie. Je ne sais si on jugera demain, ou si l'on traînera l'affaire toute la semaine. Nous avons encore de grandes salves à essuyer ; mais peut-être que quelqu'un reprendra l'avis de ce pauvre M. d'Ormesson, qui jusqu'ici a été si mal suivi. Mais écoutez, je vous prie, trois ou quatre petites choses qui sont très véritables, et qui sont assez extraordinaires. Premièrement, il y a une comète qui paraît depuis quatre jours : au commencement, elle n'a été annoncée que par des femmes, on s'en est moqué ; mais à présent tout le monde l'a vue. M. d'Artagnan veilla la nuit passée, et la vit fort à son aise. M. de Neuré, grand astrologue, dit qu'elle est d'une grandeur considérable. J'ai vu M. Dufoin, qui l'a vue avec trois ou quatre savants. Moi, qui vous parle, je fais veiller cette nuit pour la voir aussi : elle paraît sur les trois heures ; je vous en avertis, vous pouvez en avoir le plaisir ou le déplaisir.

Berrier est devenu fou, mais au pied de la lettre ; c'est-à-dire qu'après avoir été

saigné excessivement, il ne laisse pas d'être en fureur ; il parle de potences, de roues, il choisit des arbres exprès ; il dit qu'on le veut pendre, et fait un bruit si épouvantable qu'il le faut tenir et lier. Voilà une punition de Dieu assez visible et assez à point nommé. Il y a eu un nommé Lamothe qui a dit, sur le point de recevoir son arrêt, que MM. de Bezemaux, gouverneur de la Bastille, et Chamillart (on y met Poncet, mais je n'en suis pas si assurée), l'avaient pressé plusieurs fois de parler contre M. Fouquet et contre de Lorme ; que moyennant cela ils le feraient sauver, et qu'il ne l'a pas voulu, et le déclare avant que d'être jugé. Il a été condamné aux galères. Mesdames Fouquet ont obtenu une copie de cette déposition, qu'elles présenteront demain à la chambre. Peut-être qu'on ne la recevra pas, parce que l'on est aux opinions ; mais elles peuvent le dire ; et comme ce bruit est répandu, il doit faire un grand effet dans l'esprit des juges. N'est-il pas vrai que tout ceci est bien extraordinaire ?

Il faut que je vous raconte encore une action héroïque de Masnau : il était malade à mourir, il y a huit jours, d'une colique néphrétique ; il prit plusieurs remèdes et se fit saigner à minuit. Le lendemain, à sept heures, il se fit traîner à la chambre de justice ; il y souffrit des douleurs inconcevables. M. le chancelier le vit pâlir ; il lui dit : Monsieur,

vous n'en pouvez plus, retirez-vous. Il lui répondit : Monsieur, il est vrai, mais il faut mourir ici. M. le chancelier, le voyant quasi s'évanouir, lui dit, le voyant s'opiniâtrer : Eh bien, Monsieur, nous vous attendrons. Sur cela il sortit un quart d'heure, et dans ce temps il fit deux pierres d'une grosseur si considérable, qu'en vérité cela pourrait passer pour un miracle, si les hommes étaient dignes que Dieu en voulût faire. Ce bon homme rentra gai et gaillard, et chacun fut surpris de cette aventure.

Voilà tout ce que je sais. Tout le monde s'intéresse dans cette grande affaire. On ne parle d'autre chose ; on raisonne, on tire des conséquences, on compte sur ses doigts, on s'attendrit, on craint, on souhaite, on hait, on admire, on est triste, on est accablé ; enfin, mon pauvre Monsieur, c'est une chose extraordinaire que l'état où l'on est présentement ; mais c'est une chose divine que la résignation et la fermeté de notre cher malheureux. Il sait tous les jours ce qui se passe, et tous les jours il faudrait faire des volumes à sa louange. Je vous conjure de bien remercier monsieur votre père de l'aimable billet qu'il m'a écrit, et des belles choses qu'il m'a envoyées. Hélas ! je les ai lues, quoique j'aie la tête en quatre. Dites-lui que je suis ravie qu'il m'aime un peu, c'est-à-dire beaucoup, et que pour moi je l'aime encore davantage. J'ai reçu votre der-

nière lettre. Hé ! mon Dieu ! vous me payez au delà de tout ce que je fais pour vous ; je vous dois du reste.

VII. AU COMTE DE BUSSY (60)

A Paris, *ce* 4 *décembre* 1668.

N'avez-vous pas reçu ma lettre où je vous donnai la vie, et où je ne voulais pas vous tuer à terre ? J'attendais une réponse sur cette belle action : vous n'y avez pas pensé ; vous vous êtes contenté de vous relever, et de reprendre votre épée, comme je vous l'ordonnais. J'espère que ce ne sera pas pour vous en servir jamais contre moi.

Il faut que je vous apprenne une nouvelle qui, sans doute, vous donnera de la joie ; c'est qu'enfin la plus jolie fille de France épouse, non pas le plus joli garçon, mais un des plus honnêtes hommes du royaume : c'est M. de Grignan, que vous connaissez il y a longtemps. Toutes ses femmes sont mortes pour faire place à votre cousine, et même son père et son fils, par une bonté extraordinaire ; de sorte qu'étant plus riche qu'il n'a jamais été, et se trouvant d'ailleurs, et par sa naissance, et par ses établissements, et par ses bonnes qualités, tel que nous le pouvions souhaiter, nous ne le marchandons point, comme on a accoutumé

de faire : nous nous en fions bien aux deux familles qui ont passé devant nous. Il paraît fort content de notre alliance, et aussitôt que nous aurons des nouvelles de l'archevêque d'Arles, son oncle, son autre oncle l'évêque d'Uzès étant ici, ce sera une affaire qui s'achèvera avant la fin de l'année. Comme je suis une dame assez régulière, je n'ai pas voulu manquer à vous en demander votre avis et votre approbation. Le public paraît content, c'est beaucoup : car on est si sot, que c'est quasi sur cela qu'on se règle.

Voici encore un autre article sur quoi je veux que vous me contentiez, s'il vous reste un brin d'amitié pour moi : je sais que vous avez mis au bas du portrait que vous avez de moi que j'ai été mariée à un gentilhomme breton, *honoré* des alliances de Vassé et de Rabutin. Cela n'est pas juste, mon cher cousin ; je suis depuis peu si bien instruite de la maison de Sévigné, que j'aurais sur ma conscience de vous laisser dans cette erreur. Il a fallu montrer notre noblesse en Bretagne, et ceux qui en ont le plus ont pris plaisir de se servir de cette occasion pour étaler leur marchandise ; voici la nôtre.

Quatorze contrats de mariage de père en fils ; trois cent cinquante ans de chevalerie ; les pères quelquefois considérables dans les guerres de Bretagne et bien marqués dans l'histoire, quelquefois retirés chez eux comme

des Bretons, quelquefois de grands biens, quelquefois de médiocres, mais toujours de bonnes et de grandes alliances ; celles de trois cent cinquante ans, au bout desquels on ne voit que des noms de baptême, sont du Quelnec, Montmorency, Baraton et Châteaugiron. Ces noms sont grands ; ces femmes avaient pour maris des Rohan et des Clisson. Depuis ces quatre, ce sont des Guesclin, des Coaquin, des Rosmadec, des Clindon, des Sévigné de leur même maison, des du Bellay, des Rieux, des Bodegal, des Plessis-Ireul et d'autres qui ne me reviennent pas présentement, jusqu'à Vassé et jusqu'à Rabutin. Tout cela est vrai, il faut m'en croire... Je vous conjure donc, mon cousin, si vous me voulez obliger, de changer votre écriteau, et si vous n'y voulez point mettre de bien, n'y mettez point de rabaissement ; j'attends cette marque de votre justice et du reste d'amitié que vous avez pour moi.

VIII. A M. DE COULANGES (91)

A Paris, *lundi* 15 *décembre* 1670.

Je m'en vais vous mander la chose la plus étonnante, la plus surprenante, la plus merveilleuse, la plus miraculeuse, la plus triomphante, la plus étourdissante, la plus inouïe, la plus singulière, la plus extraordinaire, la plus incroyable, la plus imprévue, la plus grande, la

plus petite, la plus rare, la plus commune, la plus éclatante, la plus secrète jusqu'à aujourd'-hui, la plus brillante, la plus digne d'envie; enfin une chose dont on ne trouve qu'un exemple dans les siècles passés, encore cet exemple n'est-il pas juste,[1] une chose que nous ne saurions croire à Paris, comment la pourrait-on croire à Lyon? une chose qui fait crier miséricorde à tout le monde; une chose qui comble de joie madame de Rohan et madame d'Hauterive; une chose, enfin, qui se fera dimanche, où ceux qui la verront croiront avoir la *berlue*; une chose qui se fera dimanche, et qui ne sera peut-être pas faite lundi. Je ne puis me résoudre à la dire, devinez-la; je vous le donne en trois; *jetez-vous votre langue aux chiens*? Hé bien! il faut donc vous la dire: M. de Lauzun[2] épouse dimanche au Louvre, devinez qui? Je vous le donne en quatre, je vous le donne en dix, je vous le donne en cent. Madame de Coulanges dit: Voilà qui est bien difficile à deviner: c'est madame de la Vallière. Point du tout, Madame; c'est donc mademoiselle de Retz? Point du tout; vous êtes bien provinciale. Ah, vraiment, nous sommes bien bêtes! dites-vous; c'est made-

[1] Madame de Sévigné veut sans doute parler de Marie sœur de Henri VIII., roi d'Angleterre, qui, trois mois après la mort de Louis XII., son mari, épousa le duc de Suffolk.

[2] Antoine Nompar de Caumont, marquis de Puiguilhem, depuis duc de Lauzun.

moiselle Colbert. Encore moins. C'est assurément mademoiselle de Créqui ? Vous n'y êtes pas. Il faut donc à la fin vous le dire : il épouse, dimanche au Louvre, avec la permission du roi, mademoiselle, mademoiselle de... mademoiselle : devinez le nom ; il épouse Mademoiselle, ma foi ! par ma foi ! ma foi jurée ! MADEMOISELLE, la grande Mademoiselle, Mademoiselle, fille de feu MONSIEUR, Mademoiselle, petite-fille de HENRI IV., mademoiselle d'Eu, mademoiselle de Dombes, mademoiselle de Montpensier, mademoiselle d'Orléans, Mademoiselle, cousine germaine du roi ; Mademoiselle, destinée au trône ; Mademoiselle, le seul parti de France qui fût digne de MONSIEUR. Voilà un beau sujet de discourir. Si vous criez, si vous êtes hors de vous-même, si vous dites que nous avons menti, que cela est faux, qu'on se moque de vous, que voilà une belle raillerie, que cela est bien fade à imaginer ; si enfin vous nous dites des injures, nous trouverons que vous avez raison ; nous en avons fait autant que vous. Adieu ; les lettres qui seront portées par cet ordinaire vous feront voir si nous disons vrai ou non.

IX. A M. DE COULANGES (95)

A PARIS, *mercredi 24 décembre* 1670.

Vous savez présentement l'histoire romanesque de Mademoiselle et de M. de Lauzun. C'est

le juste sujet d'une tragédie dans toutes les règles du théâtre ; nous en disposions les actes et les scènes l'autre jour ; nous prenions quatre jours au lieu de vingt-quatre heures, et c'était une pièce parfaite. Jamais il ne s'est vu de si grands changements en si peu de temps ; jamais vous n'avez vu une émotion si générale ; jamais vous n'avez ouï une si extraordinaire nouvelle. M. de Lauzun a joué son personnage en perfection, il a soutenu ce malheur avec une fermeté, un courage, et pourtant une douleur mêlée d'un profond respect, qui l'ont fait admirer de tout le monde. Ce qu'il a perdu est sans prix ; mais les bonnes grâces du roi, qu'il a conservées, sont sans prix aussi, et sa fortune ne paraît pas déplorée. Mademoiselle a fort bien fait aussi : elle a bien pleuré ; elle a recommencé aujourd'hui à rendre ses devoirs au Louvre, dont elle avait reçu toutes les visites. Voilà qui est fini. Adieu.

X. A MADAME DE GRIGNAN (108)

Vendredi 20 février 1671.

Je vous avoue que j'ai une extraordinaire envie de savoir de vos nouvelles ; songez, ma chère fille, que je n'en ai point eu depuis la Palisse ; je ne sais rien, du reste, de votre voyage jusqu'à Lyon, ni de votre route jusqu'en Provence ; je suis bien assurée qu'il me viendra des

lettres, je ne doute point que vous ne m'ayez écrit ; mais je les attends, et je ne les ai pas : il faut se consoler et s'amuser en vous écrivant. Vous saurez, ma petite, qu'avant-hier au soir, mercredi, après être revenue de chez M. de Coulanges, où nous faisons nos paquets les jours d'ordinaire, je songeai à me coucher ; cela n'est pas extraordinaire, mais ce qui l'est beaucoup, c'est qu'à trois heures après minuit j'entendis crier au vouleur, au feu, et ces cris si près de moi et si redoublés, que je ne doutai point que ce ne fût ici ; je crus même entendre qu'on parlait de ma pauvre petite-fille ; je ne doutai point qu'elle ne fût brûlée : je me levai dans cette crainte, sans lumière, avec un tremblement qui m'empêchait quasi de me soutenir. Je courus à son appartement, qui est le vôtre ; je trouvai tout dans une grande tranquillité ; mais je vis la maison de Guitaud toute en feu ; les flammes passaient par-dessus la maison de madame de Vauvineux : on voyait dans nos cours, et surtout chez M. de Guitaud, une clarté qui faisait horreur : c'étaient des cris, c'était une confusion, c'était un bruit épouvantable des poutres et des solives qui tombaient. Je fis ouvrir ma porte, j'envoyai mes gens au secours : M. de Guitaud m'envoya une cassette de ce qu'il a de plus précieux ; je la mis dans mon cabinet, et puis je voulus aller dans la rue pour béer comme les autres ; j'y trouvai M. et madame de

Guitaud quasi nus, l'ambassadeur de Venise, tous ses gens, la petite de Vauvineux [1] qu'on portait tout endormie chez l'ambassadeur, plusieurs meubles et vaisselles d'argent qu'on sauvait chez lui. Madame de Vauvineux faisait démeubler : pour moi, j'étais comme dans une île, mais j'avais grande pitié de mes pauvres voisins. Madame Guêton et son frère donnaient de très bons conseils ; nous étions dans la consternation : le feu était si allumé qu'on n'osait en approcher, et l'on n'espérait la fin de cet embrasement qu'avec la fin de la maison de ce pauvre Guitaud. Il faisait pitié ; il voulait aller sauver sa mère, qui brûlait au troisième étage ; sa femme s'attachait à lui et le retenait avec violence ; il était entre la douleur de ne pas secourir sa mère et la crainte de blesser sa femme, grosse de cinq mois ; enfin il me pria de tenir sa femme, je le fis : il trouva que sa mère avait passé au travers de la flamme, et qu'elle était sauvée. Il voulut aller retirer quelques papiers ; il ne put approcher du lieu où ils étaient : enfin il revint à nous dans cette rue où j'avais fait asseoir sa femme : des capucins, pleins de charité et d'adresse, travaillèrent si bien, qu'ils coupèrent le feu. On jeta de l'eau sur le reste de l'embrasement, et enfin le combat finit faute de

[1] Charlotte-Elisabeth de Cochefilet, mariée, en 1679, à Charles de Rohan, prince de Guémené, duc de Montbason.

combattants, c'est-à-dire après que le premier et le second étage de l'antichambre et de la petite chambre et du cabinet, qui sont à main droite du salon, eurent été entièrement consumés. On appela bonheur ce qui restait de la maison, quoiqu'il y ait pour Guitaud pour plus de dix mille écus de perte ; car on compte de faire rebâtir cet appartement, qui était peint et doré. Il y avait plusieurs beaux tableaux à M. Le Blanc, à qui est la maison ; il y avait aussi plusieurs tables, miroirs, miniatures, meubles, tapisseries. Ils ont un grand regret à des lettres ; je me suis imaginé que c'étaient des lettres de M. le Prince. Cependant, vers les cinq heures du matin, il fallut songer à madame de Guitaud ; je lui offris mon lit ; mais madame Guêton la mit dans le sien, parce qu'elle a plusieurs chambres meublées. Nous la fîmes saigner ; nous envoyâmes querir *Bouchet :* il craint bien que cette grande émotion ne la fasse accoucher devant les neuf jours. Elle est donc chez cette pauvre madame Guêton ; tout le monde la vient voir, et moi je continue mes soins, parce que j'ai trop bien commencé pour ne pas achever. Vous m'allez demander comment le feu s'était mis à cette maison ; on n'en sait rien, il n'y en avait point dans l'appartement où il a pris. Mais si on avait pu rire dans une si triste occasion, quels portraits n'aurait-on pas faits de l'état où nous étions

tous ? Guitaud était nu en chemise, avec des chausses ; madame de Guitaud était nu-jambes, et avait perdu une de ses mules de chambre ; madame de Vauvineux était en petite jupe sans robe de chambre ; tous les valets, tous les voisins, en bonnet de nuit ; l'ambassadeur était en robe de chambre et en perruque, et conserva fort bien la gravité de la *sérénissime ;* mais son secrétaire était admirable. Vous parlez de la poitrine d'Hercule ; vraiment celle-ci était bien autre chose, on la voyait tout entière : elle est blanche, grasse, potelée, et surtout sans aucune chemise, car ce cordon qui la devait attacher avait été perdu à la bataille. Voilà les tristes nouvelles de notre quartier. Je prie *Deville* [1] de faire tous les soirs une ronde pour voir si le feu est éteint partout ; on ne saurait trop avoir de précautions pour éviter ce malheur. Je souhaite que l'eau vous ait été favorable ; en un mot, je vous souhaite tous les biens, et je prie Dieu qu'il vous garantisse de tous les maux.

M. de Ventadour devait être marié jeudi, c'est-à-dire hier ; il a la fièvre : la maréchale de La Mothe [2] a perdu pour cinq cents écus de poisson. L'autre jour, à table chez M. du Mans, Courcelles dit qu'il avait deux bosses

[1] Maître d'hôtel de M. de Grignan.

[2] Mademoiselle de La Mothe-Houdancourt, fille du maréchal, ne fut mariée au duc de Ventadour que le 14 mars.

à la tête, qui l'empêchaient de mettre une perruque : cette sottise nous fit tous sortir de table avant qu'on eût achevé de manger du fruit, de peur d'éclater à son nez : un peu après d'Olonne arriva ; M. de La Rochefoucauld me dit : Madame, ils ne peuvent pas tenir tous deux dans cette chambre ; et en effet, Courcelles sortit.[1]

Voilà bien des lanternes, ma chère enfant ; mais toujours vous dire que je vous aime, que je ne songe qu'à vous, que je ne suis occupée que de ce qui vous touche, que vous êtes le charme de ma vie, que jamais personne n'a été aimée si chèrement que vous, cette répétition vous ennuierait. J'embrasse mon cher Grignan et mon coadjuteur.

XI. A MADAME DE GRIGNAN (113)

A PARIS, *mercredi* 4 *mars* 1671.

AH, ma fille, quelle lettre ! quelle peinture de l'état où vous avez été ! et que je vous aurais

[1] Madame d'Olonne était la femme la plus galante de la cour. M. d'Olonne étant près de mourir, on lui annonça un prête nommé Cornouaille ; il dit : *Serai-je encornaillé jusqu'à la mort ?* Il était très gourmand. C'est lui que La Bruyère a peint sous le nom de *Cliton*. Quant à M. de Courcelles, c'était un officier aux gardes, dont la femme marchait sans aucun désavantage sur les traces de madame d'Olonne.

mal tenu ma parole, si je vous avais promis de n'être point effrayée d'un si grand péril. Je sais bien qu'il est passé : mais il est impossible de se représenter votre vie si proche de sa fin sans frémir d'horreur : et M. de Grignan vous laisse embarquer pendant un orage ; et quand vous êtes téméraire, il trouve plaisant de l'être encore plus que vous ; au lieu de vous faire attendre que l'orage soit passé, il veut bien vous exposer : ah, mon Dieu ! qu'il eût été bien mieux d'être timide, et de vous dire que si vous n'aviez point de peur, il en avait, lui, et ne souffrirait point que vous traversassiez le Rhône par un temps comme celui qu'il faisait ! Que j'ai de peine à comprendre sa tendresse en cette occasion ! ce Rhône, qui fait peur à tout le monde, ce pont d'Avignon, où l'on aurait tort de passer en prenant de loin toutes ses mesures ; un tourbillon de vent vous jette violemment sous une arche ; et quel miracle que vous n'ayez pas été brisés et noyés dans un moment ! Je ne soutiens pas cette pensée, j'en frissonne, et je m'en suis réveillée avec des sursauts dont je ne suis pas la maîtresse. Trouvez-vous toujours que le Rhône ne soit que de l'eau ? De bonne foi, n'avez-vous point été effrayée d'une mort si proche et si inévitable ? Une autre fois ne serez-vous point un peu moins hasardeuse ? Une aventure comme celle-là ne vous fera-t-elle point voir les dangers aussi

terribles qu'ils le sont ? Je vous prie de m'avouer ce qui vous en est resté ; je crois du moins que vous avez rendu grâces à Dieu de vous avoir sauvée ; pour moi, je suis persuadée que les messes que j'ai fait dire tous les jours pour vous ont fait ce miracle, et je suis plus obligée à Dieu de vous avoir conservée dans cette occasion, que de m'avoir fait naître ; c'est à M. de Grignan que je m'en prends. Le coadjuteur a bon temps : il n'a été grondé que pour la montagne de Tarare ; elle me paraît présentement comme les pentes de Nemours. M. *Busche* [1] m'est venu voir tantôt ; j'ai pensé l'embrasser en songeant comme il vous a bien menée ; je l'ai fort entretenu de vos faits et gestes, et puis je lui ai donné de quoi boire un peu à ma santé. Cette lettre vous paraîtra bien ridicule ; vous la recevrez dans un temps où vous ne songerez plus au pont d'Avignon. Faut-il que j'y pense, moi, présentement ! C'est le malheur des commerces si éloignés ; il faut s'y résoudre et ne pas même se révolter contre cet inconvénient. Cela est naturel, et la contrainte serait trop grande d'étouffer toutes ses pensées ; il faut entrer dans l'état naturel où l'on est, en répondant à une chose qui tient au cœur : vous serez donc obligée de m'excuser souvent. J'attends des relations de votre séjour à Arles ; je sais que vous y aurez trouvé bien du monde.

[1] Le conducteur de madame de Grignan.

Ne m'aimez-vous point de vous avoir appris l'italien ? Voyez comme vous vous en êtes bien trouvée avec ce vice-légat : ce que vous dites de cette scène est excellent ; mais que j'ai peu goûté le reste de votre lettre ! Je vous épargne mes éternels *recommencements* [1] sur ce pont d'Avignon ; je ne l'oublierai de ma vie.

XII. A MADAME DE GRIGNAN (116)

A PARIS, *vendredi* 13 *mars* 1671.

ME voici à la joie de mon cœur, toute seule dans ma chambre à vous écrire paisiblement ; rien ne m'est si agréable que cet état. J'ai dîné aujourd'hui chez madame de Lavardin, après avoir été en Bourdaloue, où étaient les mères de l'Église : c'est ainsi que j'appelle les princesses de Conti et de Longueville. Tout ce qui était au monde était à ce sermon, et ce sermon était digne de tout ce qui l'écoutait. J'ai songé vingt fois à vous et vous ai souhaitée autant de fois auprès de moi ; vous auriez été ravie de l'entendre, et moi encore plus ravie de vous le voir entendre. M. de La Rochefoucauld a reçu très plaisamment, chez madame de Lavardin, le compliment que vous lui faites ; on a fort parlé de vous. M. d'Ambres y était avec sa cousine de Brissac ; il a paru s'intéresser beaucoup à votre prétendu naufrage;

[1] Mot de Bussy-Rabutin.

on a parlé de votre hardiesse. M. de La Rochefoucauld a dit que vous aviez voulu paraître brave, dans l'espérance que quelque charitable personne vous en empêcherait ; et que, n'en ayant pas trouvé, vous aviez dû être dans le même embarras que Scaramouche. Nous avons été voir à la foire une grande diablesse de femme, plus grande que Riberpré de toute la tête ; elle accoucha l'autre jour de deux gros enfants, qui vinrent de front, les bras aux côtés : c'est une grande femme tout à fait. J'ai été faire des compliments pour vous à l'hôtel de Rambouillet ; on vous en rend mille. Madame de Montausier est au désespoir de ne vous point voir. J'ai été chez madame du Puy-du-Fou ; j'ai été, pour la troisième fois, chez madame de Maillanes ; je me fais rire moi-même en observant le plaisir que j'ai de faire toutes ces choses. Au reste, si vous croyez les filles de la reine enragées, vous croyez bien. Il y a huit jours que madame de Ludres,[1] Coëtlogon et la petite de Rouvroi furent mordues d'une petite chienne qui était à Théobon ; cette petite chienne est morte enragée ; de sorte que Ludres, Coëtlogon et Rouvroi, sont parties ce matin pour aller à Dieppe et se faire jeter trois fois dans la mer. Ce voyage est triste ; Benserade en était au désespoir ; Théobon n'a pas voulu

[1] Marie-Elisabeth de Ludres, chanoinesse de Poussay, qui fut aimée du roi.

y aller, quoiqu'elle ait été mordillée. La reine ne veut pas qu'elle la serve qu'on ne sache ce qui arrivera de toute cette aventure. Ne trouvez-vous point que Ludres ressemble à Andromède ? Pour moi, je la vois attachée au rocher, et Tréville [1] sur un cheval ailé qui tue le monstre. *Ah ! Zésu, matame te Grignan, l'étranze sose t'être zettée toute nue tans la mer.*[2] En voici une, à mon sens, encore plus étrange : c'est de coucher demain avec M. de Ventadour, comme fera mademoiselle d'Houdancourt : je craindrais plus ce monstre que celui d'Andromède, *contra il qual non vale elmo ne scudo.*

Voilà bien des lanternes, et je ne sais rien de vous : vous croyez que je devine ce que vous faites ; mais j'y prends trop d'intérêt, et à votre santé, et à l'état de votre esprit, pour vouloir me borner à ce que j'en imagine : les moindres circonstances sont chères de ceux qu'on aime parfaitement, autant qu'elles sont ennuyeuses des autres : nous l'avons dit mille fois, et cela est vrai. La Vauvineux vous fait cent compliments ; sa fille a été bien malade ; madame d'Arpajon l'a été aussi : nommez-moi tout cela avec madame de Verneuil,[3] à votre loisir. Voilà une lettre de M. de Condom, qu'il m'a envoyée avec un billet fort joli.

[1] Henri-Joseph de Peyre, comte de Tréville.

[2] Manière de prononcer de madame de Ludres.

[3] Charlotte Séguier, veuve du duc de Sully, et mariée en secondes noces au duc de Verneuil.

Votre frère entre sous les lois de Ninon ; je doute qu'elles lui soient bonnes : il y a des esprits à qui elles ne valent rien. Elle avait gâté son père ; il faut le recommander à Dieu : quand on est chrétienne, ou du moins quand on le veut être, on ne peut voir les dérèglements sans chagrin. Ah, Bourdaloue ! quelles divines vérités vous nous avez dites aujourd'hui sur la mort ! Madame de La Fayette y était pour la première fois de sa vie ; elle était transportée d'admiration ; elle est ravie de votre souvenir et vous embrasse de tout son cœur. Je lui ai donné une belle copie de votre portrait ; il pare sa chambre, où vous n'êtes jamais oubliée. Si vous êtes encore de l'humeur dont vous étiez à Sainte-Marie, et que vous gardiez mes lettres, voyez si vous n'avez pas reçu celle du 18 février. Adieu, ma très aimable enfant. Vous dirai-je que je vous aime ? c'est se moquer d'en être encore là ; cependant, comme je suis ravie quand vous m'assurez de votre tendresse, je vous assure de la mienne, afin de vous donner de la joie, si vous êtes de mon humeur. Et ce Grignan, mérite-t-il que je lui dise un mot ?

Je crois que M. d'Hacqueville vous mande toutes les nouvelles ; pour moi, je n'en sais point : je serais toute propre à vous dire que le chancelier [1] a pris un lavement.

[1] Le chancelier Séguier n'allait jamais au conseil sans avoir pris cette précaution.

Je vis hier une chose chez Mademoiselle qui me fit plaisir. Madame de Gêvres arrive, belle, charmante et de bonne grâce ; madame d'Arpajon était au-dessus de moi ; je pense que la duchesse s'attendait que je lui dusse offrir ma place ; ma foi, je lui devais une incivilité de l'autre jour, je la lui payai comptant, et ne branlai pas. Mademoiselle était au lit ; madame de Gêvres a donc été contrainte de se mettre au-dessous de l'estrade ; cela est fâcheux. On apporte à boire à Mademoiselle : il faut donner la serviette. Je vois madame de Gêvres qui dégante sa main maigre ; je pousse madame d'Arpajon : elle m'entend, et se dégante ; et, d'une très bonne grâce, avance un pas, coupe la duchesse, et prend et donne la serviette. La duchesse de Gêvres en a eu toute la honte ; elle était montée sur l'estrade et elle avait ôté ses gants, et tout cela pour voir donner la serviette de plus près par madame d'Arpajon. Ma fille, je suis méchante, cela m'a réjouie ; c'est bien employé : a-t-on jamais vu accourir pour ôter à madame d'Arpajon, qui est dans la ruelle, un petit honneur qui lui vient tout naturellement ? Madame de Puisieux s'en est épanoui la rate. Mademoiselle n'osait lever les yeux ; et moi, j'avais une mine qui ne valait rien. Après cela on m'a dit cent mille biens de vous, et Mademoiselle m'a commandé de vous dire qu'elle était fort aise que vous ne fussiez

point noyée et que vous fussiez en bonne santé. Nous fûmes chez madame Colbert, qui me demanda de vos nouvelles : voilà de terribles bagatelles ; mais je ne sais rien. Vous voyez que je ne suis plus dévote : hélas ! j'aurais bien besoin des matines et de la solitude de Livry ; si est-ce que je vous donnerai les deux livres de La Fontaine, quand vous devriez être en colère ; il y a des endroits jolis et d'autres ennuyeux : on ne veut jamais se contenter d'avoir bien fait, et en voulant mieux faire on fait plus mal.

XIII. A MADAME DE GRIGNAN (125)

A Paris, *mercredi* 1er *avril* 1671.

Je revins hier de Saint-Germain ; j'étais avec madame d'Arpajon. Le nombre de ceux qui me demandèrent de vos nouvelles est aussi grand que celui de tous ceux qui composent la cour. Je pense qu'il est bon de distinguer la reine, qui fit un pas vers moi et me demanda des nouvelles de ma fille, sur son aventure du Rhône : je la remerciai de l'honneur qu'elle vous faisait de se souvenir de vous. Elle reprit la parole, et me dit : Contez-moi comme elle a pensé périr. Je me mis à lui conter votre belle hardiesse de vouloir traverser le Rhône par un grand vent, et que ce vent vous avait jetée rapidement sous une arche à

deux doigts du pilier, où vous auriez péri mille fois, si vous l'aviez touché. La reine me dit : Et son mari était-il avec elle ? — Oui, madame, et M. le coadjuteur aussi. — Vraiment, ils ont grand tort, reprit-elle, et fit des hélas, et dit des choses très obligeantes pour vous. Il vint ensuite bien des duchesses, entre autres la jeune Ventadour, très belle et très jolie. On fut quelques moments sans lui apporter ce divin tabouret ; je me tournai vers le grand-maître,[1] et je dis : Hélas ! qu'on le lui donne, il lui coûte assez cher [2] ; il fut de mon avis. Au milieu du silence du cercle, la reine se tourne et me dit : A qui ressemble votre petite-fille ? Madame, lui dis-je, elle ressemble à M. de Grignan. S. M. fit un cri : J'en suis fâchée ; et me dit doucement : Elle aurait mieux fait de ressembler à sa mère ou à sa grand'mère. Voilà ce que vous me valez de faire ma cour. Le maréchal de Bellefonds m'a fait promettre de le tirer de la presse ; M. et madame de Duras, à qui j'ai fait vos compliments, MM. de Charost et de Montausier, et *tutti quanti*, vous les rendent au centuple. J'ai donné votre lettre à M. de Condom. Je ne dois pas oublier M. le dauphin et Mademoiselle, qui m'ont fort parlé de vous. J'ai vu madame de Ludres ; elle vint m'aborder

[1] Henri de Daillon, comte, puis duc du Lude.

[2] M. de Ventadour était non seulement laid et contrefait, mais encore très libertin.

avec une surabondance d'amitié qui me surprit ; elle me parla de vous sur le même ton ; et puis tout d'un coup, comme je pensais lui répondre, je trouvai qu'elle ne m'écoutait plus, et que ses beaux yeux trottaient par la chambre : je le vis promptement, et ceux qui virent que je le voyais me surent bon gré de l'avoir vu et se mirent à rire. Elle a été plongée dans la mer, la mer l'a vue toute nue, et sa fierté en est augmentée ; j'entends la fierté de la mer, car pour la belle, elle en est fort humiliée.

Les coiffures *hurluberlu* m'ont fort divertie ; il y en a que l'on voudrait souffleter. La Choiseul ressemblait, comme dit Ninon, à un *printemps d'hôtellerie* [1] comme deux gouttes d'eau : cette comparaison est excellente. Mais qu'elle est dangereuse, cette Ninon ! Si vous saviez comme elle dogmatise sur la religion, cela vous ferait horreur. Son zèle pour pervertir les jeunes gens est pareil à celui d'un certain M. de Saint-Germain que nous avons vu une fois à Livry. Elle trouve que votre frère a la simplicité de la colombe : il ressemble à sa mère ; c'est madame de Grignan qui a tout le sel de la maison, et qui n'est pas si sotte que d'être dans cette docilité. Quelqu'un pensa prendre votre parti et voulut lui ôter l'estime qu'elle a pour vous ; elle le fit taire et dit qu'elle en savait plus que lui.

[1] Allusion aux mauvaises peintures qu'on trouve dans les cabarets.

Quelle corruption ! Quoi ! parce qu'elle vous trouve belle et spirituelle, elle veut joindre à cela cette autre bonne qualité, sans laquelle, selon ses maximes, on ne peut être parfaite ! Je suis vivement touchée du mal qu'elle fait à mon fils sur ce chapitre. Ne lui en mandez rien ; nous faisons nos efforts, madame de La Fayette et moi, pour le dépêtrer d'un engagement si dangereux. Il a de plus une petite comédienne,[1] et tous les Despréaux et les Racine, et paye les soupers ; enfin c'est une vraie diablerie. Il se moque des Mascaron, comme vous avez vu : vraiment il lui faudrait votre minime.[2] Je n'ai jamais rien vu de si plaisant que ce que vous m'écrivez là-dessus ; je l'ai lu à M. de La Rochefoucauld, il en a ri de tout son cœur. Il vous mande qu'il y a un certain apôtre qui court après *sa côte*, et qui voudrait bien se l'approprier comme son bien ; mais il n'a pas l'art de suivre les grandes entreprises. Je pense que *Mellusine* est dans un trou ; nous n'en entendons pas dire un seul mot. M. de La Rochefoucauld vous dit encore que s'il avait seulement trente ans de moins, il en voudrait fort à la *troisième côte* [3] de M. de Grignan. L'endroit où vous dites qu'il a deux côtes rompues le fit éclater. Nous

[1] La Champmêlé.

[2] Le minime qui prêchait à Grignan.

[3] C'est-à-dire à madame de Grignan, qui était la troisième femme de M. de Grignan.

vous souhaitons toujours quelque sorte de folie qui vous divertisse ; mais nous craignons bien que celle-là n'ait été meilleure pour nous que pour vous. Après tout, nous vous plaignons bien de n'entendre parler de Dieu que de cette sorte. Ah, Bourdaloue ! il fit, à ce qu'on m'a dit, une Passion plus parfaite que tout ce qu'on peut imaginer : c'était celle de l'année passée, qu'il avait rajustée, selon ce que ses amis lui avaient conseillé, afin qu'elle fût inimitable. Comment peut-on aimer Dieu, quand on n'entend jamais bien parler de lui ? Il vous faut des grâces plus particulières qu'aux autres. Nous entendîmes l'autre jour l'abbé de Montmort [1] ; je n'ai jamais ouï un si beau jeune sermon ; je vous en souhaiterais autant à la place de votre minime. Il fit le signe de la croix, il dit son texte ; il ne nous gronda point, il ne nous dit point d'injures ; il nous pria de ne point craindre la mort, puisqu'elle était le seul passage que nous eussions pour ressusciter avec Jésus-Christ. Nous le lui accordâmes ; nous fûmes tous contents. Il n'a rien qui choque : il imite M. d'Agen [2] sans le copier ; il est hardi, il est modeste, il est savant, il est dévot, enfin j'en fus contente au dernier point.

[1] Cet abbé fut nommé évêque de Perpignan en 1680. Il mourut à Montpellier à l'âge de cinquante et un ans, le 23 janvier 1695.

[2] Claude Joly, à qui Mascaron succéda en 1679.

Madame de Vauvineux vous rend mille grâces ; sa fille a été très mal. Madame d'Arpajon vous embrasse mille fois, et surtout M. Le Camus vous adore ; et moi, ma chère enfant, que pensez-vous que je fasse ? Vous aimer, penser à vous, m'attendrir à tout moment plus que je ne voudrais, m'occuper de vos affaires, m'inquiéter de ce que vous pensez, sentir vos ennuis et vos peines, les vouloir souffrir pour vous, s'il était possible, écumer votre cœur, comme j'écumais votre chambre des fâcheux dont je la voyais remplie ; en un mot, comprendre vivement ce que c'est que d'aimer quelqu'un plus que soi-même, voilà comme je suis. C'est une chose qu'on dit souvent en l'air ; on abuse de cette expression ; moi, je la répète, et, sans la profaner jamais, je la sens tout entière en moi, et cela est vrai. Il n'y a point de raison à toutes les louanges que vous me donnez ; il n'y en a point aussi à la longueur de cette lettre ; il faut la finir, et mettre des bornes à ce qui n'en aurait point, si je me croyais. Adieu, ma très aimable ; comptez sur ma tendresse, qui ne finira jamais.

XIV. A MADAME DE GRIGNAN (138)

A PARIS, *dimanche* 26 *avril* 1671.

IL est dimanche 26 avril ; cette lettre ne partira que mercredi ; mais ce n'est pas une

lettre, c'est une relation que Moreuil vient de me faire, à votre intention, de ce qui s'est passé à Chantilly touchant Vatel. Je vous écrivis vendredi qu'il s'était poignardé ; voici l'affaire en détail. Le roi arriva le jeudi au soir ; la promenade, la collation dans un lieu tapissé de jonquilles, tout cela fut à souhait. On soupa ; il y eut quelques tables où le rôti manqua, à cause de plusieurs dîners à quoi l'on ne s'était point attendu ; cela saisit Vatel, il dit plusieurs fois : Je suis perdu d'honneur ; voici un affront que je ne supporterai pas. Il dit à Gourville : La tête me tourne, il y a douze nuits que je n'ai dormi ; aidez-moi à donner des ordres. Gourville le soulagea en ce qu'il put. Le rôti qui avait manqué, non pas à la table du roi, mais aux vingt-cinquièmes, lui revenait toujours à l'esprit. Gourville le dit à M. le Prince. M. le Prince alla jusque dans la chambre de Vatel et lui dit : "Vatel, tout va bien, rien n'était si beau que le souper du roi." Il répondit : "Monseigneur, votre bonté m'achève ; je sais que le rôti a manqué à deux tables." "Point du tout, dit M. le Prince, ne vous fâchez point, tout va bien." Minuit vint ; le feu d'artifice ne réussit pas, il fut couvert d'un nuage ; il coûtait seize mille francs. A quatre heures du matin Vatel s'en va partout, il trouve tout endormi ; il rencontre un petit pourvoyeur, qui lui apportait seulement deux charges de marée ; il lui

demande : Est-ce là tout ? Oui, Monsieur. Il ne savait pas que Vatel avait envoyé à tous les ports de mer. Vatel attend quelque temps ; les autres pourvoyeurs ne vinrent point. Sa tête s'échauffait, il crut qu'il n'aurait point d'autre marée ; il trouva Gourville, il lui dit : " Monsieur, je ne survivrai point à cet affront-ci." Gourville se moqua de lui. Vatel monte à sa chambre, met son épée contre la porte, et se la passe au travers du cœur ; mais ce ne fut qu'au troisième coup, car il s'en donna deux qui n'étaient point mortels. Il tombe mort. La marée cependant arrive de tous côtés ; on cherche Vatel pour la distribuer, on va à sa chambre, on heurte, on enfonce la porte, on le trouve noyé dans son sang ; on court à M. le Prince, qui fut au désespoir. M. le Duc pleura : c'était sur Vatel que tournait tout son voyage de Bourgogne. M. le Prince le dit au roi fort tristement. On dit que c'était à force d'avoir de l'honneur à sa manière ; on le loua fort, on loua et l'on blâma son courage. Le roi dit qu'il y avait cinq ans qu'il retardait de venir à Chantilly, parce qu'il comprenait l'excès de cet embarras. Il dit à M. le Prince qu'il ne devait avoir que deux tables, et ne point se charger de tout ; il jura qu'il ne souffrirait plus que M. le Prince en usât ainsi ; mais c'était trop tard pour le pauvre Vatel. Cependant Gourville tâcha de réparer la perte de Vatel ; elle fut

réparée : on dîna très bien, on fit collation, on soupa, on se promena, on joua, on fut à la chasse ; tout était parfumé de jonquilles, tout était enchanté. Hier, qui était samedi, on fit encore de même ; et le soir le roi alla à Liancourt, où il avait commandé *media noche ;* il y doit demeurer aujourd'hui. Voilà ce que Moreuil m'a dit, espérant que je vous le manderais. Je jette mon bonnet par-dessus les moulins, et je ne sais rien du reste. M. d'Hacqueville, qui était à tout cela, vous fera des relations sans doute ; mais comme son écriture n'est pas si lisible que la mienne, j'écris toujours ; et si je vous mande cette infinité de détails, c'est que je les aimerais en pareille occasion.

XV. A MADAME DE GRIGNAN (234)

A Paris, *mercredi* 16 *mars* 1672.

Vous me parlez de mon départ : ah, ma fille ! je languis dans cet espoir charmant ; rien ne m'arrête que ma tante,[1] qui se meurt de douleur et d'hydropisie : elle me brise le cœur par l'état oû elle est, et par tout ce qu'elle dit de tendre et de bon sens ; son courage, sa patience, sa résignation, tout cela est admirable. M. d'Hacqueville et moi, nous suivons son mal jour à jour : il voit mon cœur et la douleur que j'ai de n'être pas

[1] Henriette de Coulanges, marquise de La Trousse.

libre tout présentement : je me conduis par ses avis. Nous verrons entre ci et Pâques : si son mal augmente, comme il a fait depuis que je suis ici, elle mourra entre nos bras ; si elle reçoit quelque soulagement, et qu'elle prenne le train de languir, je partirai dès que M. de Coulanges sera revenu. Notre pauvre abbé est au désespoir, aussi bien que moi ; nous verrons donc comme cet excès de mal se tournera dans le mois d'avril : je n'ai que cela dans la tête. Vous ne sauriez avoir tant d'envie de me voir que j'en ai de vous embrasser : bornez votre ambition, et ne croyez pas me pouvoir jamais égaler là-dessus.

Mon fils me mande qu'ils sont misérables en Allemagne, et ne savent ce qu'ils font. Il a été très affligé de la mort du chevalier de Grignan. Vous me demandez, ma chère enfant, si j'aime toujours bien la vie : je vous avoue que j'y trouve des chagrins cuisants ; mais je suis encore plus dégoûtée de la mort : je me trouve si malheureuse d'avoir à finir tout ceci par elle, que si je pouvais retourner en arrière, je ne demanderais pas mieux. Je me trouve dans un engagement qui m'embarrasse : je suis embarquée dans la vie sans mon consentement ; il faut que j'en sorte, cela m'assomme. Et comment en sortirai-je ? par où ? par quelle porte ? quand sera-ce ? en quelle disposition ? souffrirai-je mille et mille douleurs, qui me feront mourir désespérée ? aurai-je

un transport au cerveau ? mourrai-je d'un accident ? comment serai-je avec Dieu ? qu'aurai-je à lui présenter ? la crainte, la nécessité, feront-elles mon retour vers lui ? n'aurai-je aucun autre sentiment que celui de la peur ? Que puis-je espérer ? suis-je digne du paradis ? suis-je digne de l'enfer ? Quelle alternative ! quel embarras ! Rien n'est si fou que de mettre son salut dans l'incertitude ; mais rien n'est si naturel, et la sotte vie que je mène est la chose du monde la plus aisée à comprendre : je m'abîme dans ces pensées, et je trouve la mort si terrible, que je hais plus la vie parce qu'elle m'y mène que par les épines dont elle est semée. Vous me direz que je veux donc vivre éternellement : point du tout ; mais si on m'avait demandé mon avis, j'aurais bien aimé à mourir entre les bras de ma nourrice : cela m'aurait ôté bien des ennuis et m'aurait donné le ciel bien sûrement et bien aisément. Mais parlons d'autre chose.

Je suis au désespoir que vous ayez eu *Bajazet* par d'autres que par moi : c'est ce chien de Barbin,[1] qui me hait, parce que je ne fais pas des princesses de Clèves et de Montpensier.[2]

[1] Fameux libraire de ce temps-là, qui avait sa boutique sur l'escalier de la Sainte-Chapelle, et que Boileau nomme dans *le Lutrin*.

[2] Romans de madame de La Fayette, qui enrichissaient Barbin, par la grande vogue qu'ils avaient.

Vous avez jugé très juste et très bien de *Bajazet*, et vous aurez vu que je suis de votre avis. Je voulais vous envoyer la Champmêlé pour vous réchauffer la pièce. Le personnage de Bajazet est glacé : les mœurs des Turcs y sont mal observées ; ils ne font point tant de façons pour se marier ; le dénoûment n'est point bien préparé : on n'entre point dans les raisons de cette grande tuerie. Il y a pourtant des choses agréables, mais rien de parfaitement beau, rien qui enlève, point de ces tirades de Corneille qui font frissonner. Ma fille, gardons-nous bien de lui comparer Racine, sentons-en toujours la différence ; les pièces de ce dernier ont des endroits froids et faibles, et jamais il n'ira plus loin qu'*Andromaque*. *Bajazet* est au-dessous, au sentiment de bien des gens, et au mien, si j'ose me citer. Racine fait des comédies [1] pour la Champmêlé : ce n'est pas pour les siècles à venir : si jamais il n'est plus jeune, et qu'il cesse d'être amoureux, ce ne sera plus la même chose.[2] Vive donc notre vieil ami Corneille ! Pardonnons-lui de méchants vers en faveur des divines et sublimes beautés qui nous transportent : ce sont des traits de maître qui sont inimitables. Des-

[1] On employait autrefois le mot de *comédie* dans un sens générique.

[2] L'événement a fait voir par *Mithridate*, par *Phèdre*, par *Athalie*, etc., que le sentiment de Madame de Sévigné tenait encore du préjugé de ce temps-là.

préaux en dit encore plus que moi ; et en un mot, c'est le bon goût, tenez-vous-y.

Voici un bon mot de madame Cornuel, qui a fort réjoui le parterre : M. Tambonneau le fils [1] a quitté la robe et a mis une sangle autour de son ventre et de son derrière : avec ce bel air il veut aller servir sur la mer : je ne sais ce que lui a fait la terre. On disait donc à madame Cornuel qu'il s'en allait à la mer : " Hélas ! dit-elle, est-ce qu'il a été mordu d'un chien enragé ? " Cela fut dit sans malice ; c'est ce qui a fait rire extrêmement. Madame de Courcelles est fort embarrassée : on lui refuse toutes ses requêtes ; mais elle dit qu'elle espère qu'on aura pitié d'elle, puisque ce sont des hommes qui sont ses juges. Notre coadjuteur ne lui ferait point de grâce présentement ; vous me le représentez dans les occupations de saint Ambroise.

Il me semble que vous deviez vous contenter que votre fille fût faite à son *image et semblance :* votre fils veut aussi lui ressembler ; mais, sans offenser la beauté du coadjuteur, où est donc la belle bouche de ce petit garçon ? où sont ses agréments ? Il ressemble donc à sa sœur : vous m'embarrassez fort par cette ressemblance. Je vous aime bien, ma fille, de n'être point grosse : consolez-vous d'être belle *inutile-*

[1] Jean Tambonneau, président de la chambre des comptes.

ment, par le plaisir de n'être pas toujours mourante.

Je ne saurais vous plaindre de n'avoir point de beurre en Provence, puisque vous avez de l'huile admirable et d'excellent poisson. Ah, ma fille ! que je comprends bien ce que peuvent faire et penser des gens comme vous, au milieu de vos Provençaux ! Je les trouverai comme vous, et je vous plaindrai toute ma vie de passer avec eux de si belles années de la vôtre. Je suis si peu désireuse de briller dans votre cour de Provence, et j'en juge si bien par celle de Bretagne, que par la même raison qu'au bout de trois jours à Vitré, je ne respirais que les Rochers, je vous jure devant Dieu que l'objet de mes désirs, c'est de passer l'été à Grignan avec vous : voilà où je vise, et rien au delà. Mon vin de Saint-Laurent est chez Adhémar, je l'aurai demain matin ; il y a longtemps que je vous en ai remerciée *in petto :* cela est bien obligeant. M. de Laon aime bien cette manière d'être cardinal. On assure que l'autre jour M. de Montausier,[1] parlant à M. le dauphin de la dignité des cardinaux, lui dit que cela dépendait du pape, et que s'il voulait faire cardinal un palefrenier, il le pourrait. Là-dessus le cardinal de Bonzi

[1] M. le duc de Montausier, gouverneur de feu MONSEIGNEUR, était non seulement incapable de flatter et de mentir, mais il ignorait encore l'art de feindre, si commun chez les courtisans.

arrive ; M. le dauphin lui dit : " Monsieur, est-il vrai que si le pape voulait, il ferait cardinal un palefrenier ? " M. de Bonzi fut surpris, et devinant l'affaire, il lui répondit : " Il est vrai, Monsieur, que le pape choisit qui il lui plaît ; mais nous n'avons pas vu jusqu'ici qu'il ait pris des cardinaux dans son écurie." C'est le cardinal de Bouillon qui m'a conté ce détail.

J'ai fort entretenu M. d'Uzès : il vous mandera la conférence qu'il a eue ; elle est admirable. Il a un esprit posé et des paroles mesurées, qui sont d'un grand poids dans ces occasions ; il fait et dit toujours très bien partout On disait de Jarzé ce qu'on vous a dit ; mais cela est incertain. On prétend que la joie de la dame [1] n'est pas médiocre pour le retour du chevalier de Lorraine. On dit aussi que le comte de Guiche et madame de Brissac sont tellement sophistiqués, qu'ils auraient besoin d'un truchement pour s'entendre eux-mêmes. Écrivez un peu à notre cardinal, il vous aime, *le faubourg* [2] vous aime, madame Scarron vous aime ; elle passe ici le carême, et céans presque tous les soirs. Barillon

[1] Quelle était cette dame ? Grouvelle croit que c'était madame de Grancey ; mais ce pouvait être aussi madame de Coëtquen ou mademoiselle de Fiennes.

[2] C'est-à-dire M. de La Rochefoucauld et madame de La Fayette, qui demeuraient l'un et l'autre au faubourg Saint-Germain.

y est encore, et plût à Dieu, ma belle, que vous y fussiez aussi ! Adieu, mon enfant ; je ne finis point ; je vous défie de pouvoir comprendre combien je vous aime.

XVI. A MADAME DE GRIGNAN (250)

A Paris, *vendredi* 6 *mai* 1672.

Ma fille, il faut que je vous conte ; c'est une radoterie que je ne puis éviter. Je fus hier à un service de M. le chancelier (*Séguier*) à l'Oratoire. Ce sont les peintres, les sculpteurs, les musiciens et les orateurs qui en ont fait la dépense ; en un mot, les quatre arts libéraux. C'était la plus belle décoration qu'on puisse imaginer. Le Brun avait fait le dessin ; le mausolée touchait à la voûte, orné de mille lumières et de plusieurs figures convenables à celui qu'on voulait louer. Quatre squelettes en bas étaient chargés des marques de sa dignité, comme lui ayant ôté les honneurs avec la vie. L'un portait son mortier, l'autre sa couronne de duc, l'autre son ordre, l'autre les masses de chancelier. Les quatre Arts étaient éplorés et désolés d'avoir perdu leur protecteur, la Peinture, la Musique, l'Éloquence et la Sculpture. Quatre Vertus soutenaient la première représentation : la Force, la Justice, la Tempérance et la Religion. Quatre Anges ou quatre Génies re-

cevaient au-dessus cette belle âme. Le mausolée était encore orné de plusieurs Anges, qui soutenaient une chapelle ardente, laquelle tenait à la voûte. Jamais il ne s'est rien vu de si magnifique, ni de si bien imaginé ; c'est le chef-d'œuvre de Le Brun. Toute l'église était parée de tableaux, de devises et d'emblèmes qui avaient rapport aux armes ou à la vie du chancelier. Plusieurs actions principales y étaient peintes. Madame de Verneuil [1] voulait acheter toute cette décoration un prix excessif. Ils ont tous, en corps, résolu d'en parer une galerie, et de laisser cette marque de leur reconnaissance et de leur magnificence à l'éternité. L'assemblée était belle et grande, mais sans confusion : j'étais auprès de M. de Tulle, de M. Colbert, de M. de Monmouth,[2] beau comme du temps du Palais-Royal, qui, par parenthèse, s'en va à l'armée trouver le roi. Il est venu un jeune père de l'Oratoire pour faire l'oraison funèbre. J'ai dit à M. de Tulle (*Mascaron*) de le faire descendre, et de monter à sa place, et que rien ne pouvait soutenir la beauté du spectacle et la perfection de la musique, que la force de son éloquence. Ma fille, ce jeune homme a commencé en

[1] Charlotte Séguier, sa fille, mariée, 1° à Maximilien de Béthune, duc de Sully; 2° à Henri de Bourbon, duc de Verneuil.

[2] Fils naturel de Charles II., roi d'Angleterre, et le même qui fut décapité en 1685.

tremblant, tout le monde tremblait aussi ; il a débuté par un accent provençal : il est de Marseille ; il s'appelle Léné.[1] Mais en sortant de son trouble il est entré dans un chemin si lumineux, il a si bien établi son discours, il a donné au défunt des louanges si mesurées, il a passé par tous les endroits délicats avec tant d'adresse, il a si bien mis dans tout son jour tout ce qui pouvait être admiré, il a fait des traits d'éloquence et des coups de maître si à propos et de si bonne grâce, que tout le monde, je dis tout le monde, sans exception, s'en est écrié, et chacun était charmé d'une action si parfaite et si achevée. C'est un homme de vingt-huit ans, intime ami de M. de Tulle, qui l'emmène avec lui dans son diocèse. Nous le voulions nommer le chevalier Mascaron ; mais je crois qu'il surpassera son aîné. Pour la musique, c'est une chose qu'on ne

[1] Il naquit à Lucques, et fut élevé à Marseille. Il se nommait *Vincent Léné.* Comme il serait difficile de rien ajouter à l'éloge que fait ici Madame de Sévigné de ce jeune orateur, il suffira de dire qu'il mourut à l'âge de quarante-quatre ans, et que la délicatesse de sa santé ne lui ayant point permis de continuer les fonctions pénibles de la chaire, il s'était borné à faire des conférences sur l'Écriture Sainte, ce qui ne laissa pas de lui faire une grande réputation dans tous les lieux où il fut envoyé par ses supérieurs. Les oraisons funèbres du chancelier Séguier et du maréchal du Plessis-Praslin sont les seuls ouvrages imprimés qui restent d'un si excellent homme.

peut expliquer. *Baptiste* (*Lully*) avait fait un dernier effort de toute la musique du roi. Ce beau *Miserere* y était encore augmenté : il y eut un *Libera* où tous les yeux étaient pleins de larmes. Je ne crois point qu'il y ait une autre musique dans le ciel. Il y avait beaucoup de prélats. J'ai dit à Guitaud : Cherchons un peu notre ami *Marseille*, nous ne l'avons point vu ; je lui ai dit tout bas : Si c'était l'oraison funèbre de quelqu'un qui fût vivant, il n'y manquerait pas. Cette folie a fait rire Guitaud sans aucun respect pour la pompe funèbre. Ma chère enfant, quelle espèce de lettre est-ce ceci ? Je pense que je suis folle. A quoi peut servir une si grande narration ? Vraiment, j'ai bien satisfait le désir que j'avais de conter.

Le roi est à Charleroi, et y fera un assez long séjour. Il n'y a point encore de fourrages ; les équipages portent la famine avec eux ; on est assez embarrassé dès le premier pas de cette campagne. Guitaud m'a montré votre lettre, et à l'abbé, *envoyez-moi ma mère.* Ma fille, que vous êtes aimable, et que vous justifiez agréablement l'excessive tendresse qu'on voit que j'ai pour vous ! Hélas ! je ne songe qu'à partir, laissez-m'en le soin. Je conduis des yeux toutes choses ; et si ma tante prenait le chemin de languir, en vérité je partirais. Vous seule au monde me pouvez faire résoudre à la quitter dans un si pitoyable état.

Nous verrons. Je vis au jour la journée, et n'ai pas encore le courage de rien décider. Un jour je pars, le lendemain je n'ose ; enfin vous dites vrai : il y a des choses bien désobligeantes dans la vie. Vous me priez de ne point songer à vous en changeant de maison, et moi je vous prie de croire que je ne songe qu'à vous, et que vous m'êtes si extrêmement chère, que vous faites toute l'occupation de mon cœur. J'irai coucher demain dans ce joli appartement où vous serez placée sans me déplacer. Demandez au marquis d'Oppède, il l'a vu. Il dit qu'il s'en va vous trouver ; hélas ! qu'il est heureux ! Adieu ! ma belle petite. Vous êtes au bout du monde ; vous voyagez ; je crains votre humeur hasardeuse. Je ne me fie ni à vous ni à M. de Grignan. Il est vrai que c'est une chose étrange, comme vous dites, de se trouver à Aix après avoir fait cent lieues, et au Saint-Pilon [1] après avoir grimpé si haut. Il y a quelquefois dans vos lettres des endroits qui sont très plaisants, mais il vous échappe des périodes comme dans Tacite ; j'ai trouvé cette comparaison : il n'y a rien de plus vrai. J'embrasse Grignan et le baise à la joue droite, au-dessous de sa *touffe ébouriffée*.[2]

[1] Le Saint-Pilon est une chapelle en forme de dôme, bâtie sur la pointe du rocher de la Sainte-Baume. On n'y arrive qu'avec des peines infinies et par un chemin pratiqué dans la montagne.

[2] Allusion à des bouts rimés que Madame de Grignan avait faits à Livry.

XVII. A MADAME DE GRIGNAN (251)

A PARIS, *vendredi* 13 *mai* 1672.

IL est vrai, ma fille, que l'extrême beauté de Livry serait bien capable de donner de la joie à mon pauvre esprit, si je n'étais accablée de la triste vue de ma tante, de la véritable envie que j'ai de partir, et de la langueur de madame de La Fayette, qui, après avoir été un mois à la campagne à se reposer, à se purger, à se rafraîchir, revient comme un gardon. La première chose qui lui arrive, c'est la fièvre tierce avec des accès, qui la font rêver, qui la dévorent, et qui ne peuvent faire autre chose que la consumer, car elle est extrêmement maigre et n'a rien dans le corps ; mais, quoique je sois touchée de cette maladie, elle ne m'effraye point ; celle de ma tante est ce qui m'embarrasse. Cependant fiez-vous à nous ; laissez-nous faire : nous n'irions de longtemps en Provence, si nous n'y allions cette année. Quoique vous soyez en état de revenir avec moi, laissez-nous partir ; et si la présence de l'abbé vous paraît nécessaire à donner quelque ordre dans vos affaires, profite de sa bonne intention. On fait bien des choses en peu de temps : ayez pitié de notre impatience ; aidez-nous à la soutenir et ne croyez pas que nous perdions un moment à partir, quand même il en devrait coûter quelque

petite chose à la bienséance. Parmi tant de devoirs, vous jugez bien que je péris. Ce que je fais m'accable, et ce que je ne fais pas m'inquiète. Ainsi le printemps qui me redonnerait la vie n'est pas pour moi : *Ah ! ce n'est pas pour moi que sont faits les beaux jours !* voilà ma chanson. Je fais pourtant de petites équipées de temps en temps, qui me soutiennent l'âme dans le corps.

Je comprends fort bien l'envie que vous avez quelquefois de voir Livry ; j'espère que vous en jouirez à votre tour. Ce n'est pas que M. d'Uzès ne vous dise comme le roi s'est fait une loi de n'accorder aucune grâce là-dessus ; il vous dira ce qu'il lui dit : vous entendez bien ce que je veux dire. Mais vous en jouirez, s'il plaît à Dieu, pendant la vie de notre abbé. Je me faisais conter l'autre jour ce que c'est que votre printemps, et où se mettent vos rossignols pour chanter. Je ne vois que des pierres, des rochers affreux, ou des orangers et des oliviers dont l'amertume ne leur plaît pas : remettez-moi votre pays en honneur. J'approuve fort le voyage que vous faites ; je le crois divertissant ; le bruit du canon me paraît d'une dignité de convenance : il y a quelque chose de romanesque à recevoir partout sa princesse avec cette sorte de magnificence. Pour des étrangers et des princes Trasybules qui arrivent à point nommé, je ne crois pas que vous en ayez beaucoup ;

voilà ce qui manque à votre roman : cette petite circonstance n'est pas considérable. Vous deviez bien me mander qui vous accompagne dans cette promenade. M. de Martel [1] a écrit ici qu'il vous recevrait comme la reine de France. Je trouve fort plaisante la belle passion du général des galères [2] : quand il voudra jouer l'homme saisi et suffoqué, il n'aura guère de peine ; de la façon dont vous me le représentez, il crèvera aux pieds de sa maîtresse : il me paraît que vous êtes mieux ensemble que vous n'étiez : je comprends qu'à Marseille il m'aime fort tendrement.

Vos lettres sont envoyées fidèlement : vous pourriez m'en adresser davantage, sans craindre de m'incommoder. Mais pourquoi ne m'avez-vous point mandé le sujet de votre chagrin de l'autre jour ? J'ai pensé à tout ce qui peut en donner dans la vie ; depuis votre dernière lettre, je me renferme à comprendre qu'on vous fait des méchancetés ; je ne puis les deviner, et je ne vois point d'où elles peuvent venir. La Marans a d'autres affaires. Vous êtes loin, vous ne l'incommodez sur rien ; sa sorte de malice ne va point à ces choses-là où il faut du soin et de l'application ; vous devriez bien m'éclaircir là-dessus. Mais, bon Dieu, que peut-on dire de vous ? Je ne puis en

[1] Commandant la marine à Toulon.

[2] Louis-Victor de Rochechouart, duc de Vivonne. Il était extrêmement gros.

être en peine, étant persuadée, comme je le suis, que ce qui est faux ne dure point : quand vous voudrez, ma chère enfant, vous m'instruirez mieux que vous n'avez fait.

M. de Turenne est parti de Charleroi avec vingt mille hommes : on ne sait encore quel dessein il a. Mon fils est toujours en Allemagne ; il est vrai que désormais on sera bien triste en apprenant des nouvelles de la guerre. On craint que Ruyter,[1] qui, comme vous savez, est le plus grand capitaine de la mer, n'ait combattu et battu le comte d'Estrées dans la Manche. On sait très peu de nouvelles ici ; on dit que le roi ne veut pas qu'on en écrive : il faut espérer au moins qu'il ne nous cachera pas ses victoires.

Je donnai hier à dîner à La Troche, à l'abbé Arnauld, à M. de Varennes, dans ma petite maison, que j'aime, parce qu'il semble qu'elle n'ait été faite que pour me donner la joie de vous y recevoir tous deux. Depuis que j'ai commencé cette lettre, j'ai vu le *Marseille ;* il m'a paru doux comme un mouton ; nous ne sommes entrés dans aucune controverse ; nous avons parlé des merveilles que nous ferons, M. d'Uzès et moi, pour cimenter une bonne paix. Je ne souffrirais pas aisément le retour de madame de Monaco, sans l'espérance de vous ramener aussi : mon bon naturel n'est point changé. Je sais, à n'en pouvoir douter,

[1] Amiral de la république de Hollande.

que la Marans craint votre retour au delà de tout ce qu'on craint le plus ; soyez persuadée qu'elle l'empêcherait si elle pouvait ; elle ne saurait soutenir votre présence. Si vous vouliez me dire un petit mot de plus sur les méchancetés qu'on vous a faites, peut-être vous pourrais-je donner de grandes lumières pour découvrir d'où elles viennent. Vous avez de l'obligation à Langlade ; ce n'est point un *écriveux*, mais il paraît votre ami en toute occasion ; il a dit des merveilles à M. de Marseille et l'a plus embarrassé que tous les autres. M. d'Irval est parti pour Lyon, et puis à Venise ;[1] l'équipage de Jean de Paris n'était qu'un peigne dans un chausson au prix du sien. Il dit de vous, *tanto t'odiaro, quanto t'amai ;* il prétend que vous l'avez méprisé. M. de Marseille mande qu'ils sont partis le 10 pour une grande expédition : M. de Turenne a marché le premier avec vingt mille hommes.

XVIII. A MADAME DE GRIGNAN (262)

A Paris, *vendredi* 17 *juin* 1672, *à onze heures du soir.*

Je viens d'apprendre, ma fille, une triste nouvelle, dont je ne vous dirai point le détail, parce que je ne le sais pas : mais je sais qu'au passage de l'Issel,[2] sous les ordres de M. le

[1] En qualité d'ambassadeur extraordinaire.

[2] C'est-à-dire au passage du Rhin, l'Issel fut abandonné.

Prince, M. de Longueville a été tué; cette nouvelle accable. J'étais chez madame de La Fayette quand on vint l'apprendre à M. de La Rochefoucauld, avec la blessure de M. de Marsillac et la mort du chevalier de Marsillac: cette grêle est tombée sur lui en ma présence. Il a été très vivement affligé, ses larmes ont coulé du fond du cœur, et sa fermeté l'a empèché d'éclater. Après ces nouvelles, je ne me suis pas donné la patience de rien demander: j'ai couru chez M. de Pomponne, qui m'a fait souvenir que mon fils est dans l'armée du roi, laquelle n'a eu nulle part à cette expédition; elle était réservée à M. le Prince: on dit qu'il est blessé; on dit qu'il a passé la rivière dans un petit bateau; on dit que Nogent a été noyé; on dit que Guitry est tué; on dit que M. de Roquelaure et M. de La Feuillade sont blessés, qu'il y en a une infinité qui ont péri en cette rude occasion. Quand je saurai le détail de cette nouvelle, je vous le manderai. Voilà Guitaud qui m'envoie un gentilhomme qui vient de l'hôtel de Condé; il me dit que M. le Prince a été blessé à la main. M. de Longueville avait forcé la barrière, où il s'était présenté le premier; il a été aussi le premier tué sur-le-champ; tout le reste est assez pareil: M. Guitry noyé, et M. de Nogent aussi, M. de Marsillac blessé, comme j'ai dit, et une grande quantité d'autres qu'on ne sait pas

encore. Mais enfin l'Issel est passé. M. le Prince l'a passé trois ou quatre fois en bateau tout paisiblement, donnant ses ordres partout avec ce sang-froid et cette valeur divine qu'on lui connaît. On assure qu'après cette première difficulté on ne trouve plus d'ennemis : ils sont retirés dans leurs places. La blessure de M. de Marsillac est un coup de mousquet dans l'épaule, et un autre dans la mâchoire, sans casser l'os. Adieu, ma chère enfant ; j'ai l'esprit un peu hors de sa place, quoique mon fils soit dans l'armée du roi ; mais il y aura tant d'autres occasions que cela fait trembler et mourir.

XIX. A MADAME DE GRIGNAN (313)

A MORET, *lundi au soir* 30 *octobre* 1673.

ME voici bien près de Paris ; mais sans l'espérance d'y trouver toutes vos lettres, je n'aurais aucune joie d'y arriver. Je me représente l'occupation que je pourrai avoir pour vous ; tout ce que j'aurai à dire à MM. de Brancas, La Garde, l'abbé de Grignan, d'Hacqueville, à M. de Pomponne, à M. Le Camus. Hors cela, où je vous trouve, je ne prévois aucun plaisir : je mériterais que mes amis me battissent et me renvoyassent sur mes pas ; plût à Dieu ! Peut-être que cette humeur me passera,

et que mon cœur, qui est toujours pressé, se mettra un peu plus au large ; mais il ne peut jamais arriver que je ne souhaite uniquement et passionnément de vous revoir. Parler de vous, en attendant, sera mon sensible plaisir ; mais je choisirai mes gens et mes discours : je sais un peu vivre ; je sais ce qui est bon aux uns et mauvais aux autres ; je n'ai pas tout à fait oublié le monde, j'en connais les tendresses et les bontés, pour entrer dans les sentiments des autres. Je vous demande la grâce de vous fier à moi, et de ne rien craindre de l'excès de ma tendresse. Si mes délicatesses, et les mesures injustes que je prends sur moi, ont donné quelquefois du désagrément à mon amitié, je vous conjure de tout mon cœur, ma fille, de les excuser en faveur de leur cause : je la conserverai toute ma vie cette cause, très précieusement ; et j'espère que, sans lui faire aucun tort, je pourrai me rendre moins imparfaite que je ne suis. Je tâche tous les jours à profiter de mes réflexions ; et si je pouvais, comme je vous ai dit quelquefois, vivre seulement deux cents ans, il me semble que je serais une personne bien admirable.

Si M. de Sens (*Louis-Henri de Gondrin*) avait été à Sens, je l'aurais vu ; il me semble que je dois cette civilité à la manière dont il pense pour vous. Je regarde tous les lieux où je passai il y a quinze mois avec un fonds de joie si véritable, et je considère avec quels

sentiments j'y repasse maintenant, et j'admire ce que c'est que d'aimer comme je vous aime.

J'ai reçu des nouvelles de mon fils ; c'est de la veille d'un jour qu'ils croyaient donner bataille ; il me paraît aise de voir des ennemis ; il n'en croyait non plus que des sorciers ; il avait une grande envie de mettre un peu flamberge au vent, par curiosité seulement. Cette lettre m'aurait bien effrayée, si je ne savais très bien la marche des Impériaux et le respect qu'ils ont eu pour l'*armée de votre frere.*

Mon Dieu ! ma fille, j'abuse de vous : voyez quels fagots je vous conte. Peut-être que de Paris je vous manderai des bagatelles qui pourront vous divertir : soyez bien persuadée que mes véritables affaires viendront du côté de Provence ; mais votre santé, voilà ce qui me tue : je crains que vous ne dormiez point, et qu'enfin vous ne tombiez malade. Vous ne m'en direz rien, mais je n'en aurai pas moins d'inquiétude.

XX. A MADAME DE GRIGNAN (344)

A Paris, *lundi 5 février* 1674.

Il y a aujourd'hui [1] bien des années, ma fille, qu'il vint au monde une créature destinée à

[1] Le 5 février 1626, jour de la naissance de madame de Sévigné

vous aimer préférablement à toutes choses. Je prie votre imagination de n'aller ni à droite ni à gauche, *cet homme-là, sire, c'était moi-même.*[1] Il y eut hier trois ans que j'eus une des plus sensibles douleurs de ma vie : vous partîtes pour la Provence, où vous êtes encore. Ma lettre serait longue si je voulais vous expliquer toutes les amertumes que je sentis, et que j'ai senties depuis en conséquence de cette première. Mais revenons : je n'ai point reçu de vos lettres aujourd'hui ; je ne sais s'il m'en viendra ; je ne le crois pas, il est trop tard. J'en attendais cependant avec impatience ; je voulais apprendre votre départ d'Aix, afin de pouvoir supputer un peu juste votre retour ; tout le monde m'en assassine, et je ne sais que répondre. Je ne pense qu'à vous et à votre voyage : si je reçois de vos lettres, après avoir envoyé celle-ci, soyez en repos : je ferai assurément tout ce que vous me manderez. Je vous écris aujourd'hui un peu plus tôt qu'à l'ordinaire. M. de Corbinelli et mademoiselle de Méry sont ici, qui ont dîné avec moi. Je m'en vais à un petit opéra de Molière, beau-père d'Itier, qui se chante chez Pélissari ; c'est une musique très parfaite. M. le Prince, M. le Duc et madame la Duchesse y seront. Je m'en irai peut-être de là souper chez Gourville avec madame de La Fayette, M. le Duc,

[1] Vers de Marot, dans son épître au roi *pour avoir été desrobé.*

madame de Thianges, M. de Vivonne, à qui l'on dit adieu, et qui s'en va demain. Si cette partie est rompue, j'irai chez madame de Chaulnes ; j'en suis extrêmement priée par la maîtresse du logis et par les cardinaux de Retz et de Bouillon, qui me l'avaient fait promettre : le premier est dans une extrême impatience de vous voir ; il vous aime chèrement. Voilà une lettre qu'il m'envoie.

On avait cru que mademoiselle de Blois avait la petite vérole, mais cela n'est pas. On ne parle point des nouvelles d'Angleterre : cela fait juger qu'elles ne sont pas bonnes. Il n'y a eu qu'un bal ou deux à Paris dans tout ce carnaval. On y a vu quelques masques, mais peu. La tristesse est grande : les assemblées de Saint-Germain sont des mortifications pour le roi, et seulement pour marquer la cadence du carnaval.

Le père Bourdaloue fit un sermon le jour de Notre-Dame, qui transporta tout le monde : il était d'une force à faire trembler les courtisans ; et jamais prédicateur évangélique n'a prêché si hautement ni si généreusement les vérités chrétiennes. Il était question de faire voir que toute puissance doit être soumise à la loi, à l'exemple de Notre-Seigneur, qui fut présenté au temple ; enfin, ma fille, cela fut porté au point de la plus haute perfection, et certains endroits furent poussés comme les aurait poussés l'apôtre saint Paul.

L'archevêque de Reims [1] revenait hier fort vite de Saint-Germain ; c'était comme un tourbillon : il croit bien être grand seigneur, mais ses gens le croient encore plus que lui. Ils passaient au travers de Nanterre, *tra*, *tra*, *tra ;* ils rencontrent un homme à cheval : *Gare ! gare !* Ce pauvre homme veut se ranger, son cheval ne veut pas ; et enfin le carrosse et les six chevaux renversent cul par-dessus tête le pauvre homme et le cheval et passent par-dessus, et si bien par-dessus, que le carrosse en fut versé et renversé. En même temps l'homme et le cheval, au lieu de s'amuser à être roués et estropiés, se relèvent miraculeusement, remontent l'un sur l'autre, et s'enfuient et courent encore, pendant que les laquais de l'archevêque et le cocher, et l'archevêque même, se mettent à crier : *Arrête, arrête ce coquin ! qu'on lui donne cent coups !* L'archevêque en racontant ceci disait : Si j'avais tenu ce maraud-là, je lui aurais rompu les bras et coupé les oreilles.

Je dînai hier encore chez Gourville avec madame de Langeron, madame de La Fayette, madame de Coulanges, Corbinelli, l'abbé Têtu, Briole et mon fils ; votre santé y fut célébrée, et un jour pris pour vous y donner à dîner. Adieu, ma très chère et très aimable ; je ne puis vous dire à quel point je vous souhaite. Je m'en vais encore adresser cette lettre à

[1] M. le Tellier, frère de M. de Louvois.

Lyon. J'ai envoyé les deux premières au chamarier ; il me semble que vous y devez être, ou jamais. Je reçois dans ce moment votre lettre du 28 ; elle me ravit. Ne craignez point, ma bonne, que ma joie se refroidisse. Je ne suis occupée que de cette joie sensible de vous voir, et de vous recevoir, et de vous embrasser avec des sentiments et des manières d'aimer qui sont d'une étoffe au-dessus du commun, et même de ce que l'on estime le plus.[1]

XXI. A MONSIEUR DE GRIGNAN (382)

A Paris, *ce* 31 *juillet* 1675.

C'est à vous que je m'adresse, mon cher comte, pour vous écrire une des plus fâcheuses pertes qui pût arriver en France : c'est la mort de M. de Turenne, dont je suis assurée que vous serez aussi touché et aussi désolé que nous le sommes ici. Cette nouvelle arriva lundi à Versailles. Le roi en a été affligé comme on doit l'être de la mort du plus grand capitaine et du plus honnête homme du monde. Toute la cour fut en larmes, et M. de Condom pensa s'évanouir. On était prêt d'aller se divertir à Fontainebleau ; tout a été rompu. Jamais un

[1] Monsieur et madame de Grignan arrivèrent à Paris peu de jours après. M. de Grignan retourna en Provence au mois de mai 1674, et madame de Grignan alla le rejoindre à la fin de mai 1675.

homme n'a été regretté si sincèrement : tout ce quartier où il a logé, et tout Paris, et tout le peuple était dans le trouble et dans l'émotion. Chacun parlait et s'attroupait pour regretter ce héros. Je vous envoie une très bonne relation de ce qu'il a fait quelques jours avant sa mort. C'est après trois mois d'une conduite toute miraculeuse, et que les gens du métier ne se lassent point d'admirer, qu'arrive le dernier jour de sa gloire et de sa vie. Il avait le plaisir de voir décamper l'armée des ennemis devant lui, et le 27, qui était samedi, il alla sur une petite hauteur pour observer leur marche : son dessein était de donner sur l'arrière-garde, et il mandait au roi, à midi, que dans cette pensée il avait envoyé dire à Brissac qu'on fît les prières de quarante heures. Il mande la mort du jeune d'Hocquincourt, et qu'il enverra un courrier pour apprendre au roi la suite de cette entreprise ; il cachette sa lettre [1] et l'envoie à deux heures. Il va sur cette petite colline avec huit ou dix personnes : on tire de loin à l'aventure un malheureux coup de canon, qui le coupe par le milieu du corps, et vous pouvez penser les cris et les pleurs de cette armée. Le courrier part à l'instant ; il arriva lundi, comme je vous ai dit : de sorte qu'à une heure l'une de l'autre le roi eut une

Cette dernière lettre de Turenne est imprimée parmi les *Lettres militaires de Louis XIV.*, tom. III. p. 211.

lettre de M. de Turenne et la nouvelle de sa mort. Il est arrivé depuis un gentilhomme de M. de Turenne, qui dit que les armées sont assez près l'une de l'autre ; que M. de Lorges commande à la place de son oncle, et que rien ne peut être comparable à la violente affliction de toute cette armée. Le roi a ordonné en même temps à M. le Duc d'y courir en poste, en attendant M. le Prince, qui doit y aller ; mais comme sa santé est assez mauvaise, et que le chemin est long, tout est à craindre dans cet entre-temps. C'est une cruelle chose que cette fatigue pour M. le Prince ; Dieu veuille qu'il en revienne ! M. de Luxembourg demeure en Flandre, pour y commander en chef. Les lieutenants généraux de M. le Prince sont MM. de Duras et de La Feuillade. Le maréchal de Créqui demeure où il est. Dès le lendemain de cette nouvelle, M. de Louvois proposa au roi de réparer cette perte, en faisant huit généraux au lieu d'un ; c'est y gagner.[1] En même temps on fit huit maréchaux de France, savoir : M. de Rochefort,[2] à qui les autres doivent un remerciement ; MM. de Luxembourg, Duras, La Feuillade,

[1] Madame de Cornuel disait que c'était la monnaie de Turenne. Il est singulier que ce joli mot si connu ait échappé à madame de Sévigné.

[2] M. de Louvois, voulant faire M. de Rochefort maréchal de France, n'y pouvait parvenir qu'en proposant les sept autres, qui étaient plus anciens lieutenants généraux que M. de Rochefort.

d'Estrades, Navailles, Schomberg et Vivonne. En voilà huit bien comptés : je vous laisse méditer sur cet endroit. Le grand maître[1] était au désespoir : on l'a fait duc ; mais que lui donne cette dignité ? Il a les honneurs du Louvre par sa charge ; il ne passera point au parlement, à cause des conséquences, et sa femme ne veut de tabouret qu'à Bouillé[2] : cependant c'est une grâce, et s'il était veuf, il pourrait épouser quelque jeune veuve. Vous savez la haine du comte de Gramont pour Rochefort. Je le vis hier ; il est enragé. Il lui a écrit et l'a dit au roi. Voici la lettre :

MONSEIGNEUR,

La faveur l'a pu faire autant que le mérite.[3]

C'est pourquoi je ne vous en dirai pas davantage.

Le comte DE GRAMONT.

Adieu, Rochefort.

Je crois que vous trouverez ce compliment comme on l'a trouvé ici. Il y a un almanach que j'ai vu, c'est de Milan ; on y lit au mois de juillet : *Mort subite d'un grand ;* et au mois d'août : *Ah ! que vois-je !* On est ici dans

[1] Le comte du Lude, grand maître de l'artillerie.

[2] Renée-Éléonore de Bouillé, première femme du comte du Lude, passait sa vie à Bouillé, par un goût singulier qu'elle avait pour la chasse.

[3] Vers du *Cid*.

des craintes continuelles : cependant nos six mille hommes sont partis pour abîmer notre Bretagne. Ce sont deux Provençaux [1] qui ont cette commission. M. de Pomponne a recommandé nos pauvres terres. M. de Chaulnes et M. de Lavardin sont au désespoir. Voilà ce qui s'appelle des dégoûts. Si jamais vous faites les fous, je ne souhaite pas qu'on vous envoie des Bretons pour vous corriger : admirez combien mon cœur est éloigné de toute vengeance. Voilà, mon cher Comte, tout ce que nous savons jusqu'à l'heure qu'il est. En récompense d'une très amiable lettre, je vous en écris une qui vous donnera du déplaisir ; j'en suis en vérité aussi fâchée que vous. Nous avons passé tout l'hiver à entendre conter les divines perfections de ce héros : jamais un homme n'a été si près d'être parfait ; et plus on le connaissait, plus on l'aimait, et plus on le regrette. Adieu, Monsieur et Madame ; je vous embrasse mille fois. Je vous plains de n'avoir personne à qui parler de cette grande nouvelle ; il est naturel de communiquer tout ce qu'on pense là-dessus. Si vous êtes fâchés, vous êtes comme nous sommes ici.

[1] Le bailli de Forbin, dont il a été mention ci-devant, et le marquis de Vins, capitaine-lieutenant de la seconde compagnie des mousquetaires du roi.

XXII. A MADAME DE GRIGNAN (383)

A Paris, *vendredi 2 août* 1675.

Je pense toujours, ma fille, á l'étonnement et à la douleur que vous aurez de la mort de M. de Turenne. Le cardinal de Bouillon est inconsolable ; il apprit cette nouvelle par un gentilhomme de M. de Louvigny, qui voulut être le premier à lui faire son compliment ; il arrêta son carosse, comme il revenait de Pontoise à Versailles : le cardinal ne comprit rien à ce discours. Comme le gentilhomme s'aperçut de son ignorance, il s'enfuit ; le cardinal fit courre après et sut ainsi cette terrible mort : il s'évanouit ; on le ramena à Pontoise, où il a été deux jours sans manger, dans des pleurs et dans des cris continuels. Madame de Guénégaud et Cavoye l'ont été voir ; ils ne sont pas moins affligés que lui. Je viens de lui écrire un billet qui m'a paru bon : je lui dis par avance votre affliction, et par l'intérêt que vos prenez à ce qui le touche, et par l'admiration que vous aviez pour le héros. N'oubliez pas de lui écrire ; il me paraît que vous écrivez très bien sur toutes sortes de sujets : pour celui-ci, il n'y a qu'à laisser aller sa plume. On paraît fort touché dans Paris de cette grande mort. Nous attendons avec transissement le courrier d'Allemagne ; Montecuculli, qui s'en allait, sera

bien revenu sur ses pas et prétendra bien profiter de cette conjoncture. On dit que les soldats faisaient des cris qui s'entendaient de deux lieues ; nulle considération ne les pouvait retenir ; ils criaient qu'on les menât au combat ; qu'ils voulaient venger la mort de leur père, de leur général, de leur protecteur, de leur défenseur ; qu'avec lui ils ne craignaient rien, mais qu'ils vengeraient bien sa mort ; qu'on les laissât faire, qu'ils étaient furieux, et qu'on les menât au combat. Ceci est d'un gentilhomme qui était à M. de Turenne, et qui est venu parler au roi ; il a toujours été baigné de larmes en racontant ce que je vous dis et les détails de la mort de son maître. M. de Turenne reçut le coup au travers du corps ; vous pouvez penser s'il tomba de cheval et s'il mourut ! Cependant le reste des esprits fit qu'il se traîna la longueur d'un pas, et que même il serra la main par convulsion ; et puis on jeta un manteau sur son corps. Ce Boisguyot, c'est ce gentilhomme, ne le quitta point qu'on ne l'eût porté sans bruit dans la plus prochaine maison. M. de Lorges était à près d'une demi-lieue de là. Jugez de son désespoir ; c'est lui qui perd tout, et qui demeure chargé de l'armée et de tous les événements jusqu'à l'arrivée de M. le Prince, qui a vingt-deux jours de marche. Pour moi, je pense mille fois le jour au chevalier de Grignan, et je ne m'imagine pas qu'il puisse

soutenir cette perte sans perdre la raison : tous ceux qu'aimait M. de Turenne sont fort à plaindre.

Le roi disait hier en parlant des huit nouveaux maréchaux : Si Gadagne avait eu patience, il serait du nombre ; mais il s'est retiré, il s'est impatienté, c'est bien fait. On dit que le comte d'Estrées cherche à vendre sa charge ; il est du nombre des désespérés de n'avoir point le bâton. Devinez ce que fait Coulanges ; il copie mot à mot, et sans s'incommoder, toutes les nouvelles que je vous écris. Je vous ai mandé comme le grand grand maître [1] est duc ; il n'ose se plaindre ; il sera maréchal de France à la première voiture ; et la manière dont le roi lui a parlé passe de bien loin l'honneur qu'il a reçu. Sa Majesté lui dit de donner à Pomponne son nom et ses qualités ; il répondit : Sire, je lui donnerai le brevet de mon grand-père ; il n'aura qu'à le faire copier. Il faut lui faire un compliment. M. de Grignan en a beaucoup à faire, et peut-être des ennemis ; car ils prétendent du *Monseigneur*, et c'est une injustice qu'on ne peut leur faire comprendre.

Je reviens à M. de Turenne, qui en disant adieu à M. le cardinal de Retz lui dit : " Monsieur, je ne suis point un *diseur ;* mais je vous prie de croire sérieusement que sans ces affaires-ci, où peut-être on a besoin de moi, je me

[1] Le comte du Lude.

retirerais comme vous ; et je vous donne ma parole que si j'en reviens, je ne mourrai pas sur le coffre,[1] et je mettrai, à votre exemple, quelque temps entre la vie et la mort." Je tiens cela de d'Hacqueville, qui ne l'a dit que depuis deux jours. Notre cardinal sera sensiblement touché de cette perte. Il me semble, ma fille, que vous ne vous lassez point d'en entendre parler : nous sommes convenues qu'il y a des choses dont on ne peut trop savoir de détails. J'embrasse M. de Grignan : je vous souhaiterais quelqu'un à vous deux avec qui vous pussiez parler de M. de Turenne. Les Villars vous adorent ; Villars est revenu, mais Saint-Géran et sa tête sont demeurés : sa femme espérait qu'on aurait quelque pitié de lui, et qu'on le ramènerait. Je crois que La Garde vous mande le dessein qu'il a de vous aller voir : j'ai bien envie de lui dire adieu pour ce voyage. Le mien, comme vous savez, est un peu différé : il faut voir l'effet que fera dans notre pays la marche de six mille hommes commandés par deux Provençaux. Il est bien dur à M. de Lavardin d'avoir acheté une charge quatre cent mille francs pour obéir à M. de Forbin ; car encore M. de Chaulnes

[1] Cette façon de parler est peut-être une allusion à ces vers d'une épitaphe du poète Tristan :

> Je vécus dans la peine, attendant le bonheur,
> Et mourus sur un coffre en attendant mon maître.

conserve l'ombre du commandement. Madame de Lavardin et M. d'Harouïs sont mes boussoles. Ne soyez point en peine de moi, ma très chère, ni de ma santé ; je me purgerai après le plein de la lune, et quand on aura des nouvelles d'Allemagne. Adieu, ma chère enfant, je vous aime si passionnément, que je ne pense pas qu'on puisse aller plus loin ; si quelqu'un souhaitait mon amitié, il devrait être content que je l'aimasse seulement autant que j'aime votre portrait.

XXIII. AU COMTE DE BUSSY (387)

A Paris, *le* 6 *août* 1675.

Je ne vous parle plus du départ de ma fille, quoique j'y pense toujours, et que je ne puisse jamais bien m'accoutumer à vivre sans elle ; mais ce chagrin ne doit être que pour moi. Vous me demandez où je suis, comment je me porte, et à quoi je m'amuse. Je suis à Paris, je me porte bien, et je m'amuse à des bagatelles. Mais ce style est un peu laconique ; je veux l'étendre. Je serais en Bretagne, où j'ai mille affaires, sans les mouvements de cette province, qui la rendent peu sûre. Il y va six mille hommes commandés par M. de Forbin. La question est de savoir l'effet de cette punition. Je l'attends, et si le repentir prend à

ces mutins, et qu'ils rentrent dans leur devoir, je reprendrai le fil de mon voyage, et j'y passerai une partie de l'hiver.

J'ai bien eu des vapeurs ; et cette belle santé, que vous avez vue si triomphante, a reçu quelques attaques dont je me suis trouvée humiliée comme si j'avais reçu un affront.

Pour ma vie, vous la connaissez aussi. On la passe avec cinq ou six amies dont la société plaît, et à mille devoirs à quoi l'on est obligé, et ce n'est pas une petite affaire. Mais ce qui me fâche, c'est qu'en ne faisant rien les jours se passent, et notre pauvre vie est composée de ces jours, et l'on vieillit, et l'on meurt. Je trouve cela bien mauvais. La vie est trop courte : à peine avons-nous passé la jeunesse, que nous nous trouvons dans la vieillesse. Je voudrais qu'on eût cent ans d'assurés, et le reste dans l'incertitude. Ne le voulez-vous pas aussi, mon cousin ? Mais comment pourrions-nous faire ! Ma nièce sera de mon avis, selon le bonheur ou le malheur qu'elle trouvera dans son mariage ; elle nous en dira des nouvelles, ou elle ne nous en dira pas : quoi qu'il en soit, je sais bien qu'il n'y a point de douceur, de commodité, ni d'agrément, que je ne lui souhaite dans ce changement de condition. J'en parle quelquefois avec ma nièce la religieuse ; je la trouve très agréable et d'une sorte d'esprit qui fait fort bien souvenir de vous. Selon moi, je ne puis la louer davantage.

Au reste, vous êtes un très bon almanach : vous avez prévu en homme du métier tout ce qui est arrivé du côté de l'Allemagne ; mais vous n'avez pas vu la mort de M. de Turenne, ni ce coup de canon tiré au hasard, qui le prend seul entre dix ou douze. Pour moi, qui vois en tout la Providence, je vois ce canon chargé de toute éternité ; je vois que tout y conduit M. de Turenne, et je n'y trouve rien de funeste pour lui, en supposant sa conscience en bon état. Que lui faut-il ? Il meurt au milieu de sa gloire. Sa réputation ne pouvait plus augmenter ; il jouissait même en ce moment du plaisir de voir retirer les ennemis et voyait le fruit de sa conduite depuis trois mois. Quelquefois, à force de vivre, l'étoile pâlit. Il est plus sûr de couper dans le vif, principalement pour les héros, dont toutes les actions sont si observées. Si le comte d'Harcourt[1] fût mort

[1] Henri de Lorraine, comte d'Harcourt, frère cadet du duc d'Elbeuf, était l'un des plus grands généraux de Louis XIII. En 1637 il reprit sur les Espagnols les îles Sainte-Marguerite et Saint-Honorat, et en avril 1640 il fit lever le siège de Casal et s'empara de Turin. Après la mort du roi, il s'attacha au parti du Cardinal Mazarin, et il accepta le commandement de l'escorte qui conduisit les princes à la citadelle du Havre. Le public ne le lui pardonna jamais, et toute la gloire que le comte s'était acquise ne put le sauver du ridicule. On fit des caricatures où il était représenté armé de toutes pièces comme un ancien paladin, conduisant Condé prisonnier ; le prince, chemin faisant, fit ce couplet, qu'il fredonnait

après la prise des îles Sainte-Marguerite ou le secours de Casal, et le maréchal du Plessis-Praslin [1] après la bataille de Rhetel, n'auraient-ils pas été plus glorieux ? M. de Turenne n'a point senti la mort ; comptez-vous encore cela pour rien ? Vous savez la douleur générale pour cette perte, et les huit maréchaux de France nouveaux. Le comte de Gramont, qui est en possession de dire toutes choses sans qu'on ose s'en fâcher, écrivit à Rochefort le lendemain : [2]

MONSEIGNEUR,

La faveur l'a pu faire autant que le mérite.

Monseigneur, je suis

Votre très humble serviteur,

Le comte DE GRAMONT.

---

dans son carrosse assez haut pour être entendu du comte :

Cet homme gros et court,
Si connu dans l'histoire,
Ce grand comte d'Harcourt
Tout couronné de gloire,
Qui secourut Casal, et qui reprit Turin.
Est maintenant recors de Jules Mazarin.

[1] Le maréchal du Plessis-Praslin se porta en 1650 au-devant de Turenne, qui marchait sur Vincennes pour délivrer les princes, l'atteignit auprès de Rhetel, et le battit, quoique son armée fût moins nombreuse que la sienne.

[2] Madame de Sévigné avait déjà mandé cette anecdote à sa fille, dans la lettre xxi. page 75 de ce volume. On a dû faire ici cette répétition, pour conserver le texte dans son intégrité.

Mon père est l'original de ce style ; quand on fit maréchal de France M. de Schomberg,[1] celui qui fut surintendant des finances, il lui écrivit.

MONSEIGNEUR,

"Qualité, barbe noire, familiarité."

CHANTAL.

Vous entendez bien qu'il voulait lui dire qu'il avait été fait maréchal de France parce qu'il avait de la qualité, la barbe noire comme Louis XIII, et qu'il avait la familiarité avec lui. Il était joli, mon père !

Vaubrun a été tué à ce dernier combat, qui comble M. de Lorges de gloire ; il en faut voir la fin. Nous sommes toujours transis de peur, jusqu'à ce que nous sachions si nos troupes ont repassé le Rhin. Alors, comme disent les soldats, nous serons pêle-mêle, la rivière entre deux. La pauvre *Madelonne*[2] est dans son château de Provence. Quelle destinée ! Providence ! Providence ! Adieu, mon cher

[1] Henri de Schomberg, comte de Nanteuil, reçut le bâton de maréchal de France au mois de juin 1625. Son fils obtint le même honneur en octobre 1637.

[2] M. de Monmerqué croit que madame de Sévigné appelait ainsi madame de Grignan par allusion au délicieux roman de *Pierre de Provence* et de *la belle Maquelonne*, roman qui fait aujourd'hui partie de la Bibliothèque bleue.

Comte ; adieu, ma très chère nièce. Je fais mille amitiés à M. et à madame de Toulongeon : je l'aime fort, cette petite comtesse. Je ne fus pas un quart d'heure à Montelon, que nous étions comme si nous nous fussions connues toute notre vie ; c'est qu'elle a de la facilité dans l'esprit, et que nous n'avions point de temps à perdre. Mon fils est demeuré en Flandre ; il n'ira point en Allemagne. J'ai pensé à vous mille fois depuis tout ceci ; adieu.

XXIV. A MADAME DE GRIGNAN (389)

A Paris, *vendredi* 9 *août* 1675.

Comme je ne vous écrivis qu'un petit billet mercredi, j'oubliai plusieurs choses que j'avais à vous dire. M. Boucherat me manda lundi au soir que M. le coadjuteur avait fait merveilles à une conférence à Saint-Germain, pour les affaires du clergé. M. de Condom et M. d'Agen me dirent la même chose à Versailles ; je suis persuadée qu'il fera aussi bien à sa harangue au roi : ainsi il faudra toujours le louer.

Voilà donc nos pauvres amis qui ont repassé le Rhin fort heureusement, fort à loisir, et après avoir battu les ennemis ; c'est une gloire bien complète pour M. de Lorges. Nous avions tous bien envie que le roi lui envoyât le bâton après une si belle action, et si utile,

dont il a seul tout l'honneur. Il a eu un cheval tué sous lui d'un coup de canon, qui lui passa entre les jambes : il était à cheval sur un coup de canon. La Providence avait bien donné sa commission à celui-là, aussi bien qu'aux autres. Nous avons perdu Vaubrun dans cette action, et peut-être M. de Montlaur,[1] frère du prince d'Harcourt, votre cousin germain. La perte des ennemis a été grande ; ils ont eu, de leur aveu, quatre mille hommes de tués ; nous n'en avons perdu que sept ou huit cents. Le duc de Sault et le chevalier de Grignan se sont distingués à la tête de leur cavalerie ; les Anglais surtout ont fait des choses romanesques : enfin voilà un grand bonheur. On dit que Montecuculli,[2] après avoir envoyé témoigner à M. de Lorges la douleur qu'il avait de la perte d'un si grand capitaine, lui manda qu'il lui laisserait repasser le Rhin, et qu'il ne voulait point exposer sa réputation à la rage d'une armée furieuse, et à la valeur des jeunes Français, à qui rien ne peut résister dans leur première impétuosité. En effet, le combat n'a point été général, et les troupes qui nous ont attaqués ont été défaites. Plusieurs courtisans, que je n'ose

[1] César, comte de Montlaur ; il fut tué d'un coup de canon.

[2] Généralissime des armées de l'empereur. Il disait en parlant de Turenne: "Je regrette et ne saurais trop regretter un homme au-dessus de l'homme, un homme qui faisait honneur à la nature humaine."

nommer par prudence, se sont signalés pour parler au roi de M. de Lorges, et des raisons sans conséquence qui devaient le faire maréchal de France tout à l'heure ; mais elles ont été inutiles. Il a seulement le commandement d'Alsace et vingt-cinq mille livres de pension qu'avait Vaubrun. Ah ! ce n'était point cela qu'il voulait. M. le comte d'Auvergne a la charge de colonel général de la cavalerie et le gouvernement du Limousin. Le cardinal de Bouillon est très affligé.

Notre bon cardinal a encore écrit au pape, disant qu'il ne peut s'empêcher d'espérer que quand Sa Sainteté aura vu les raisons qui sont dans sa lettre, elle se rendra à ses très humbles prières ; mais nous croyons que le pape infaillible, et qui ne fait rien d'inutile, ne lira seulement pas ses lettres, ayant fait sa réponse par avance, comme notre petit *ami* que vous connaissez.

Parlons un peu de M. de Turenne ; il y a longtemps que nous n'en avons parlé. N'admirez-vous point que nous nous trouvions heureux d'avoir repassé le Rhin, et que ce qui aurait été un dégoût, s'il était au monde, nous paraisse une prosperité, parce que nous ne l'avons plus ? Voyez ce que fait la perte d'un seul homme. Écoutez, je vous prie, une chose qui est à mon sens fort belle : il me semble que je lis l'histoire romaine. Saint-Hilaire, lieutenant général de l'artillerie, fit

donc arrêter M. de Turenne, qui avait toujours galopé, pour lui faire voir une batterie : c'était comme s'il eût dit : Monsieur, arrêtez-vous un peu, car c'est ici que vous devez être tué. Le coup de canon vient donc et emporte le bras de Saint-Hilaire, qui montrait cette batterie, et tue M. de Turenne. Le fils de Saint-Hilaire se jette à son père et se met à crier et à pleurer. *Taisez-vous, mon enfant*, lui dit-il : *voyez*, en lui montrant M. de Turenne roide mort, *voilà ce qu'il faut pleurer éternellement, voilà ce qui est irréparable ;* et sans faire nulle attention sur lui, se met à crier et à pleurer cette grande perte. M. de La Rochefoucauld pleure lui-même, en admirant la noblesse de ce sentiment.

Le gentilhomme de M. de Turenne, qui était retourné et qui est revenu, dit qu'il a vu faire des actions héroïques au chevalier de Grignan ; qu'il a été jusqu'à cinq fois à la charge, et que sa cavalerie a si bien repoussé les ennemis, que ce fut cette vigueur extraordinaire qui décida du combat. M. de Boufflers et le duc de Sault ont fort bien fait aussi ; mais surtout M. de Lorges, qui parut neveu du héros dans cette occasion. Je reviens au chevalier de Grignan, et j'admire qu'il n'ait pas été blessé, à se mêler comme il a fait, et à essuyer tant de fois le feu des ennemis. Le duc de Villeroi ne se peut consoler de M. de Turenne ; il écrit que la fortune ne peut plus

lui faire de mal, après lui avoir fait celui de lui ôter le plaisir d'être aimé et estimé d'un tel homme : il venait de rhabiller à ses dépens tout un régiment anglais,[1] et l'on n'a trouvé que neuf cents francs dans sa cassette. Son corps est porté à Turenne ; plusieurs de ses gens et même de ses amis l'ont suivi. M. le duc de Bouillon est revenu ; le chevalier de Coislin, parce qu'il est malade ; mais le chevalier de Vendôme, à la veille du combat : voilà sur quoi on crie ; et toute la beauté de madame de Ludres ne l'excuse point.

XXV. A MADAME DE GRIGNAN (390)

A PARIS, *lundi* 12 *août* 1675.

JE vous envoie la plus belle et la meilleure relation qu'on ait eue ici depuis la mort de M. de Turenne ; elle est du jeune marquis de Feuquières à madame de Vins, pour M. de Pomponne. Ce ministre me dit qu'elle était meilleure et plus exacte que celle du roi : il est vrai que ce petit Feuquières [2] a un coin d'Arnauld dans sa tête, qui le fait mieux écrire que les autres courtisans.

[1] C'était le régiment de Monmouth. *Voyez* la lettre suivante.

[2] Antoine de Pas, marquis de Feuquières, auteur des *Mémoires sur la Guerre* qui portent son nom : il était petit-fils d'Anne Arnauld, tante de M. Arnauld d'Andilly.

Je viens de voir le cardinal de Bouillon ; il est changé à n'être pas connaissable ; il m'a fort parlé de vous : il ne doutait pas de vos sentiments. Il m'a conté mille choses de M. de Turenne qui font mourir ; son oncle apparemment était en état de paraître devant Dieu, car sa vie était parfaitement innocente. Il demandait au cardinal à la Pentecôte s'il ne pourrait pas bien communier sans se confesser ; son neveu lui dit que non, et que depuis Pâques, il ne pouvait guère s'assurer de n'avoir point offensé Dieu. M. de Turenne lui conta son état : il était à mille lieues d'un péché mortel. Il alla pourtant à confesse, pour la coutume ; il disait : Mais faut-il dire à ce récollet comme à M. de Saint-Gervais ? Est-ce tout de même ? En vérité, une telle âme est bien digne du ciel ; elle venait trop droit de Dieu pour n'y pas retourner, s'étant si bien préservée de la corruption du monde. Il aimait tendrement le fils de M. d'Elbeuf ; [1] c'est un prodige de valeur à quatorze ans. Il l'envoya l'année passée saluer M. de Lorraine, qui lui dit : "Mon petit cousin, vous êtes trop heureux de voir, et d'entendre tous les jours M. de Turenne ; vous n'avez que lui de parent et de père : baisez les pas par où il passe, et faites-vous tuer à ses pieds." Ce pauvre enfant se meurt

[1] Henri de Lorraine, depuis duc d'Elbeuf, fils de Charles de Lorraine et d'Élisabeth de La Tour de Bouillon, nièce de M. de Turenne.

de douleur ; c'est une affliction de raison et d'enfance, à quoi l'on craint qu'il ne résiste pas. M. le comte d'Auvergne l'a pris avec lui, car il n'a rien à attendre de son père. Cavoye est affligé par les formes. Le duc de Villeroi a écrit ici des lettres dans le transport de sa douleur, qui sont d'une telle force qu'il les faut cacher. Il ne voit rien dans sa fortune au-dessus d'avoir été aimé de ce héros et déclare qu'il méprise toute autre sorte d'estime. Après celle-là, sauve qui peut. M. de Marsillac s'est signalé en parlant de M. de Lorges comme d'un sujet digne d'une autre récompense que celle de la dépouille de M. de Vaubrun. Jamais rien n'aurait été d'une si grande édification, ni d'un si bon exemple, que de l'honorer du bâton après un si grand succès.

Madame de Coulanges me mande comme vous vous consolerez aisément si elle passe l'hiver à Lyon, et comme elle est aise aussi que vous soyez dans votre château. Je lui mande en général les commissions que vous me donnez, et qui partent de la même bonté, tantôt d'empêcher l'une de se consoler, tantôt de faire que l'autre soit marquée et malade ; enfin la peine que j'ai à faire vos commissions. Elle nous écrit des lettres admirables, et nous parle souvent de la jolie *haine* qui est entre vous deux.

Le chevalier de Lorraine est allé à une abbaye qu'il a en Picardie.[1] Madame de Monaco le

[1] A l'abbaye de Saint-Jean-des-Vignes de Soissons.

fut voir à Chilly ; mais elle n'a pu l'empêcher de partir ni d'aller plus loin. On ne trouve pas sa politique bonne, et l'on croit qu'il y sera attrapé : c'est un étrange style que de vouloir faire chasser un principal officier, dont on est content ; c'est à ce prix qu'il met son retour. Je crois qu'il aurait eu satisfaction il y a quelques années ; mais les temps sont différents : on *n'est pas volage pour ne changer qu'une fois.* Il n'est pas vrai que les marquis d'Effiat et Volonne aient rendu leurs charges ; mais comme ils ont accompagné le chevalier jusqu'à Chilly, on peut croire qu'ils auront de grands dégoûts pendant cette disgrâce. La Garde vous a mandé ce que M. de Louvois a dit à la bonne Langlée, et comme le roi est content des merveilles que le chevalier de Grignan a faites : s'il y a quelque chose d'agréable dans la vie, c'est la gloire qu'il s'est acquise dans cette occasion ; il n'y a pas une relation ni pas un homme qui ne parle de lui avec éloge : sans sa cuirasse il était mort ; il a eu plusieurs coups dans cette bienheureuse cuirasse ; il n'en avait jamais porté : Providence ! Providence !

On vint éveiller M. de Reims à cinq heures du matin, pour lui dire que M. de Turenne avait été tué. Il demanda si l'armée était défaite : on lui dit que non ; il gronda qu'on l'eût éveillé, appela son valet de chambre *coquin*, fit retirer le rideau et se rendormit.

Adieu, mon enfant ; que voulez-vous que je vous dise ?

Je vous envoie cette relation à cinq heures du soir : je fais mon paquet toute seule ; M. de Coulanges viendrait ce soir et voudrait la copier ; je hais cela comme la mort. J'ai fait toutes vos amitiés et dit toutes vos douceurs à M. de Pomponne et à madame de Vins ; en vérité, elles sont très bien reçues. Je lui dis la joie que vous aviez de n'être plus mêlée dans les sottes querelles de Provence ; il en rit, et de la raison de votre sagesse : il souhaiterait que les Bretons s'amusassent à se haïr, plutôt qu'à se révolter. J'ai vu madame Rouillé chez elle ; je la trouvai toujours aimable. Je croyais être à Aix ; je voudrais fort sa fille, mais elle a de plus grandes idées. Adieu, ma très chère et très aimée. Madame de Verneuil et la maréchale de Castelnau viennent d'admirer votre portrait ; on l'aime tendrement, et il n'est pas si beau que vous. C'est à M. de Grignan, que j'embrasse, à qui j'envoie la relation aussi bien qu'à vous.

XXVI. A MADAME DE GRIGNAN (393)

A PARIS, *vendredi au soir* 16 *août* 1675.

ENFIN M. de La Trousse est trouvé ; admirez son bonheur dans toute cette affaire : après avoir fait des merveilles à la tête de ce bataillon,

il est enveloppé de deux escadrons, et si bien enveloppé qu'on ne sait ce que tout cela est devenu. Tout d'un coup il se trouve qu'il est prisonnier. De qui ? Du marquis de Grana, qu'il a vu pendant six mois à Cologne, et qui s'était lié d'amitié avec lui. Vous pouvez penser comme il sera traité ; il a aussi une jolie petite blessure et pourra fort bien faire ses vendanges à La Trousse, car il viendra très assurément sur sa parole ; et, pour mieux dire, il sera reçu très agréablement à la cour. Je n'ai jamais vu tant de soin et tant d'amitié que tous ses amis lui en ont témoigné : je le plains d'avoir tant de remerciements à faire ; mais n'est-il pas vrai que si l'on avait fait exprès une destinée, on n'aurait pas imaginé autre chose que ce qui lui est arrivé ? Pour le bon Sanzei, nous n'en avons aucune nouvelle : cela n'est guère bon. Le maréchal de Créqui est à Trèves, à ce que l'on dit : ses gens l'ont vu passer, lui quatrième, dans un petit bateau.

On parle d'eau, de Tibre, et l'on se tait du reste.[1]

Sa femme est folle de douleur et n'a pas reçu un mot de lui. Pour moi, je crois qu'il est noyé ou tué par les paysans en allant à Trèves ; enfin je trouve que tout va mal, hormis La Trousse. M. le Prince s'achemine vers l'Allemagne ; M. le duc y est déjà. M. de La Feuillade est allé ramasser les débris de

[1] Vers de Corneille dans *Cinna*.

l'armée du maréchal de Créqui, pour se joindre à M. le Prince. Il ne faut point faire d'almanachs, mais si les ennemis ont pris Haguenau, comme on dit, la carte nous apprend que cela n'est pas bon. Si vous trouvez que vous n'ayez pas assez de nouvelles présentement, vous êtes en vérité, ma fille, bien difficile à contenter ; je crois même que de longtemps vous ne manquerez de grands événements. On nous dit ici que votre armée de Messine s'est embarquée tout doucement, et qu'elle s'en revient en Provence.

Le coadjuteur avait pris dans sa harangue le style ordinaire des louanges, mais aujourd'hui cela serait hors de propos ; il passe sur l'affaire présente avec une adresse et un esprit admirables. Il vous mandera le tour qu'il donne à ce petit inconvénient ; et pourvu que ce morceau soit recousu bien juste, ce sera le plus beau et le plus galant de son discours.

Que dit le Comte de toutes nos nouvelles ? c'est à lui que j'adresse la parole pour me réjouir des merveilles du chevalier. Saint-Hérem a perdu deux de ses neveux en huit jours ; l'un était à la tête du régiment royal-cavalerie. Je l'avais voulu demander pour mon fils ; mais madame de Montrevel le demande avec la même fureur qu'elle demandait un mari : le moyen de le lui refuser ? On dit que La Mark n'est point mort : je plains sa femme et peut-être sa maîtresse.

XXVII. A MADAME DE GRIGNAN (402)

A Paris, *mercredi* 28 *août* 1675.

Si l'on pouvait écrire tous les jours, je m'en accommoderais fort bien ; je trouve même quelquefois le moyen de le faire, quoique mes lettres ne partent pas ; mais le plaisir d'écrire est uniquement pour vous, car à tout le rest du monde, on voudrait avoir écrit, et c'est parce qu'on le doit. Vraiment, ma fille, je m'en vais bien encore vous parler de M. de Turenne. Madame d'Elbeuf,[1] qui demeure pour quelques jours chez le cardinal de Bouillon, me pria hier de dîner avec eux deux, pour parler de leur affliction ; madame de La Fayette y vint : nous fîmes bien précisément ce que nous avions résolu ; les yeux ne nous séchèrent pas. Madame d'Elbeuf avait un portrait divinement bien fait de ce héros, dont tout le train était arrivé à onze heures. Tous ces pauvres gens étaient en larmes, et déjà tout habillés de deuil. Il vint trois gentils-hommes, qui pensèrent mourir en voyant ce portrait : c'étaient des cris qui faisaient fendre le cœur ; ils ne pouvaient prononcer une parole ; ses valets de chambre, ses laquais, ses pages, ses trompettes, tout était fondu en larmes et faisait fondre les autres. Le premier qui fut

[1] Élisabeth de La Tour, mariée à Charles de Lorraine, duc d'Elbeuf.

en état de parler répondit à nos tristes questions : nous nous fîmes raconter sa mort. Il voulait se confesser, en se cachotant ; il avait donné ses ordres pour le soir, et devait communier le lendemain dimanche, qui était le jour qu'il croyait donner la bataille.

Il monta à cheval le samedi à deux heures, après avoir mangé ; et comme il avait bien des gens avec lui, il les laissa tous à trente pas de la hauteur où il voulait aller, et dit au petit d'Elbeuf : " Mon neveu, demeurez là : vous ne faites que tourner autour de moi, vous me feriez reconnaître." M. d'Hamilton, qui se trouva près de l'endroit où il allait, lui dit : " Monsieur, venez par ici, on tire du côté où vous allez. — Monsieur, lui dit-il, vous avez raison ; je ne veux point du tout être tué aujourd'hui, cela sera le mieux du monde." Il eut à peine tourné son cheval, qu'il aperçut Saint-Hilaire, le chapeau à la main, qui lui dit : " Monsieur, jetez les yeux sur cette batterie que je viens de faire placer là." M. de Turenne revint, et dans l'instant, sans être arrêté, il eut le bras et le corps fracassés du même coup qui emporta le bras et la main qui tenaient le chapeau de Saint-Hilaire. Ce gentilhomme, qui le regardait toujours, ne le voit point tomber ; le cheval l'emporte où il avait laissé le petit d'Elbeuf ; il n'était point encore tombé, mais il était penché le nez sur l'arçon. Dans ce moment, le cheval s'arrête, le héros

tombe entre les bras de ses gens ; il ouvre deux fois de grands yeux et la bouche et demeure tranquille pour jamais : songez qu'il était mort, et qu'il avait une partie du cœur emportée. On crie, on pleure ; M. d'Hamilton fait cesser ce bruit et ôter le petit d'Elbeuf, qui s'était jeté sur le corps, qui ne voulait pas le quitter et se pâmait de crier. On couvre le corps d'un manteau ; on le porte dans une haie ; on le garde à petit bruit ; un carrosse vient, on l'emporte dans sa tente. Ce fut là où M. de Lorges, M. de Roye et beaucoup d'autres, pensèrent mourir de douleur ; mais il fallut se faire violence et songer aux grandes affaires qu'on avait sur les bras. On lui a fait un service militaire dans le camp, où les larmes et les cris faisaient le véritable deuil : tous les officiers avaient pourtant des écharpes de crêpe ; tous les tambours en étaient couverts ; ils ne battaient qu'un coup, les piques traînantes et les mousquets renversés. Mais ces cris de toute une armée ne se peuvent pas représenter, sans que l'on en soit tout ému. Ses deux neveux étaient à cette pompe, dans l'état que vous pouvez penser. M. de Roye, tout blessé, s'y fit porter ; car cette messe ne fut dite que quand ils eurent repassé le Rhin. Je pense que le pauvre chevalier (*de Grignan*) était bien abîmé de douleur. Quand ce corps a quitté son armée, ç'a été encore une autre désolation ; et partout où il a passé on n'entendait que des

clameurs ; mais à Langres ils se sont surpassés : ils allèrent au-devant de lui en habits de deuil, au nombre de plus de deux cents, suivis du peuple ; tout le clergé en cérémonie. Il y eut un service solennel dans la ville, et en un moment ils se cotisèrent tous pour cette dépense, qui monta à cinq mille francs, parce qu'ils reconduisirent le corps jusqu'à la première ville et voulurent défrayer tout le train. Que dites-vous de ces marques naturelles d'une affection fondée sur un mérite extraordinaire ? Il arrive à Saint-Denis ce soir ou demain ; tous ses gens l'allaient reprendre à deux lieues d'ici. Il sera dans une chapelle en dépôt ; on lui fera un service à Saint-Denis, en attendant celui de Notre-Dame, qui sera solennel. Voilà quel fut le divertissement que nous eûmes. Nous dînâmes, comme vous pouvez penser ; et jusqu'à quatre heures nous ne fîmes que soupirer. Le cardinal de Bouillon parla de vous, et répondit que vous n'auriez point évité cette triste partie si vous aviez été ici. Je l'assurai fort de votre douleur. Il vous fera réponse et à M. de Grignan. Il me pria de vous dire mille amitiés, et la bonne d'Elbeuf, qui perd tout, aussi bien que son fils. Voilà une belle chose de m'être embarquée à vous conter ce que vous saviez déjà ; mais ces originaux m'ont frappée, et j'ai été bien aise de vous faire voir que voilà comme on oublie M. de Turenne en ce pays-ci.

M. de La Garde me dit l'autre jour que, dans l'enthousiasme des merveilles que l'on disait du chevalier, il exhorta ses frères [1] à faire un effort pour lui dans cette occasion, afin de soutenir sa fortune au moins le reste de cette année ; et qu'il les trouva tous deux fort disposés à faire des choses extraordinaires. Ce bon La Garde est à Fontainebleau, d'où il doit revenir dans trois jours pour partir enfin, car il en meurt d'envie, à ce qu'il dit ; mais les courtisans ont bien de la glu autour d'eux. Vraiment l'état de madame de Sanzei est déplorable ; nous ne savons rien de son mari : il n'est ni vivant, ni mort, ni blessé, ni prisonnier ; ses gens n'écrivent point. Me de La Trousse, après avoir mandé, le jour de l'affaire, qu'on venait de lui dire qu'il avait été tué, n'en a plus écrit un mot ni à la pauvre Sanzei, ni à Coulanges.[2] Nous ne savons donc que mander à cette femme désolée ; il est cruel de la laisser dans cet état. Pour moi, je suis très persuadée que son mari est mort ; la poussière mêlée avec son sang l'aura défiguré ; on ne l'aura pas reconnu, on l'aura dépouillé ; peut-être qu'il aura été tué loin des autres, par ceux qui l'ont pris, ou par des paysans, et sera demeuré au coin de quelque haie : je

[1] M. le coadjuteur d'Arles et M. l'abbé de Grignan.

[2] Madame de Sanzei était sœur de M. de Coulanges, et M. de la Trousse était leur cousin germain.

trouve plus d'apparence à cette triste destinée qu'à croire qu'il soit prisonnier et qu'on n'entende pas parler de lui.

Au reste, ma fille, l'abbé croit mon voyage si nécessaire, que je ne puis m'y opposer : je ne l'aurai pas toujours ; ainsi je dois profiter de sa bonne volonté. C'est une course de deux mois, car le bon abbé ne se porte pas assez bien pour aimer à passer là l'hiver. Il m'en parle d'un air sincère, dont je fais vœu d'être toujours la dupe : tant pis pour ceux qui me trompent. Je comprends que l'ennui serait grand pendant l'hiver ; les longues soirées peuvent être comparées aux longues marches pour être fastidieuses. Je ne m'ennuyais point cet hiver que je vous avais ; vous pouviez fort bien vous ennuyer, vous qui êtes jeune ; mais vous souvient-il de nos lectures ? Il est vrai qu'en retranchant tout ce qui était autour de cette petite table, et le livre même, il ne serait pas impossible de ne savoir que devenir : la Providence en ordonnera. Je retiens toujours ce que vous m'avez mandé : on se tire de l'ennui comme des mauvais chemins ; on ne voit personne demeurer au milieu d'un mois, pour n'avoir pas le courage de l'achever. C'est comme de mourir ! vous ne voyez personne qui ne sache se tirer de ce dernier rôle. Il y a des choses dans vos lettres qu'on ne peut ni qu'on ne veut oublier. Avez-vous mon ami Corbinelli et M. de Vardes ? Je le souhaite ;

vous aurez bien raisonné, et si vous parlez sans cesse des affaires présentes et de M. de Turenne, et que vous ne puissiez comprendre ce que tout ceci deviendra, en vérité vous êtes comme nous, et ce n'est point du tout que vous soyez en province. M. de Barillon soupa hier ici : on ne parla que de M. de Turenne ; il en est véritablement très affligé. Il nous contait la solidité de ses vertus, combien il était vrai, combien il aimait la vertu pour elle-même, combien par elle seule il se trouvait récompensé, et puis finit par dire qu'on ne pouvait pas l'aimer ni être touché de son mérite sans en être plus honnête homme. Sa société communiquait une horreur pour la friponnerie et pour la duplicité, qui mettait tous ses amis au-dessus des autres hommes ; dans ce nombre on distingua fort le chevalier, comme un de ceux que ce grand homme aimait et estimait le plus, et aussi comme un de ses adorateurs. Bien des siècles n'en donneront pas un pareil. Je ne trouve pas qu'on soit tout à fait aveugle en celui-ci, au moins les gens que je vois : je crois que c'est se vanter d'être en bonne compagnie. Je viens de regarder mes dates ; il est certain que je vous ai écrit le vendredi 16 ; je vous avais écrit le mercredi 14, et le lundi 12. Il faut que *Pacolet* ou la bénédiction de Montélimart ait porté très diaboliquement cette lettre ; examinez ce prodige. Mais disons encore un mot de M. de Turenne : voici ce

qui me fut conté hier. Vous connaissez bien Pertuis,[1] et son adoration et son attachement pour M. de Turenne ; dès qu'il eut appris sa mort, il écrivit au roi et lui manda : " Sire, j'ai perdu M. de Turenne ; je sens que mon esprit n'est point capable de soutenir ce malheur ; ainsi, n'étant plus en état de servir Votre Majesté, je lui demande la permission de me démettre du gouvernement de Courtrai." Le cardinal de Bouillon empêcha qu'on ne rendît cette lettre ; mais, craignant qu'il ne vînt lui-même, il dit au roi l'effet du désespoir de Pertuis. Le roi entra fort bien dans cette douleur et dit au cardinal de Bouillon qu'il en estimait davantage Pertuis, et qu'il ne voulait pas que Pertuis songeât à se retirer, le croyant trop honnête homme pour ne pas toujours faire son devoir, en quelque état qu'il pût être. Voilà comme sont ceux qui regrettent ce héros. Au reste, il avait quarante mille livres de rente de partage : et M. Boucherat a trouvé que toutes ses dettes et ses legs payés il ne lui restait que dix mille livres de rente ; c'est deux cent mille francs pour ses héritiers, pourvu que la chicane n'y mette pas le nez. Voilà comme il s'est enrichi en cinquante années de service. Adieu, ma chère enfant ; je vous embrasse mille fois avec une tendresse qui ne se peut représenter.

[1] Il avait été capitaine des gardes de M. de Turenne.

XXVIII. A MADAME DE GRIGNAN (413)

AUX ROCHERS, *dimanche* 29 *septembre* 1675.

JE vous ai écrit, ma fille, de tous les lieux où je l'ai pu ; et comme je n'ai eu un soin si exact pour notre cher d'Hacqueville, ni pour mes autres amis, ils ont été dans des peines de moi dont je leur suis trop obligée : ils ont fait l'honneur à la Loire de croire qu'elle m'avait abîmée. Hélas, la pauvre créature ! je serais la première à qui elle eût fait ce mauvais tour ; je n'ai eu d'incommodité que parce qu'il n'y avait pas assez d'eau dans cette rivière. D'Hacqueville me mande qu'il ne sait que vous dire de moi, et qu'il craint que son silence sur mon sujet ne vous inquiète. N'êtes-vous pas trop aimable, ma chère enfant, d'avoir bien voulu paraître assez tendre à mon égard pour qu'on vous épargne sur les moindres choses ? Vous m'avez si bien persuadée la première, que je n'ai eu d'attention qu'à vous écrire très exactement. Je partis donc de la Silleraye le lendemain du jour que je vous écrivis, qui fut le mercredi ; M. de Lavardin me mit en carrosse, et M. d'Harouïs m'accabla de provisions. Nous arrivâmes ici jeudi. Je trouvai d'abord mademoiselle du Plessis plus affreuse, plus folle et plus impertinente que jamais : son goût pour moi me déshonore ; *je jure sur ce fer* de n'y contribuer d'aucune douceur, d'aucune amitié,

d'aucune approbation. Je lui dis des rudesses abominables; mais j'ai le malheur qu'elle tourne tout en raillerie: vous devez en être persuadée après le soufflet dont l'histoire a pensé faire mourir Pomenars de rire.[1] Elle est donc toujours autour de moi; mais elle fait la grosse besogne: je ne m'en incommode point; la voilà qui me coupe des serviettes. J'ai trouvé ces bois d'une beauté et d'une tristesse extraordinaires; tous les arbres que vous avez vus petits sont devenus grands et droits, et beaux en perfection; ils sont élagués et font une ombre agréable; ils ont quarante ou cinquante pieds de hauteur. Il y a un petit air d'amour maternel dans ce détail: songez que je les ai tous plantés, et que je les ai vus, comme disait M. de Montbazon de ses enfants, *pas plus grands que cela*. C'est ici une solitude faite exprès pour y bien rêver; vous en feriez bien votre profit, et je n'en use pas mal: si les pensées n'y sont pas tout à fait noires, elles y sont tout au moins gris brun. J'y pense à vous à tout moment; je vous regrette, je vous souhaite: votre santé, vos affaires, votre éloignement, que pensez-vous que tout cela fasse entre chien et loup? J'ai ces vers dans la tête:

> Sous quel astre cruel avez-vous mis au jour.
> L'objet infortuné d'une si tendre amour?

---

[1] *Voyez* la lettre du 26 juin 1671.

Il faut regarder la volonté de Dieu bien fixement, pour envisager sans désespoir tout ce que je vois, dont assurément je ne vous entretiendrai pas.

Ne soyez point en peine de l'absence d'*Hélène: Marie* me fait fort bien ; je ne m'impatiente point ; ma santé est comme il y a six ans ; je ne sais d'où me revient cette fontaine de Jouvence : mon tempérament fait précisément ce qui m'est nécessaire. Je lis et je m'amuse ; j'ai des affaires que je fais devant l'abbé, comme s'il était derrière la tapisserie. Tout cela, avec cette jolie espérance, empêche, comme vous dites, qu'on ne fasse la dépense d'une corde pour se pendre. Je trouvai l'autre jour une lettre de vous, où vous m'appelez *ma bonne maman :* vous aviez dix ans, vous étiez à Sainte-Marie, et vous me contiez la culbute de madame Amelot, qui de la salle se trouva dans une cave ; il y a déjà du bon style à cette lettre. J'en ai trouvé mille autres qu'on écrivait autrefois à Mademoiselle de Sévigné : toutes ces circonstances sont bien heureuses pour me faire souvenir de vous ; car sans cela où pourrais-je prendre cette idée ? Je n'ai point reçu de vos lettres le dernier ordinaire ; j'en suis toute triste. Je ne sais non plus des nouvelles du coadjuteur, de La Garde, du Mirepoix, du Bellièvre, que si tout était fondu : je m'en vais un peu les réveiller.

N'admirez-vous point le bonheur du roi ?

On me mande la mort de *Son Altesse, mon père*,[1] qui était un bon ennemi, et que les Impériaux ont repassé le Rhin, pour aller défendre l'empereur du Turc, qui le presse en Hongrie. Voilà ce qui s'appelle des étoiles heureuses; cela nous fait craindre en Bretagne de rudes punitions. Je m'en vais voir la bonne Tarente;[2] elle m'a déjà envoyé deux compliments et me demande toujours de vos nouvelles; si elle le prend par là, elle me fera fort bien sa cour. Vous dites des merveilles sur Saint-Thou; *au moins on ne l'accusera pas de n'avoir conté son songe qu'après son malheur :* cela est plaisant. Je vous plains de ne pas lire toutes vos lettres; mais quoiqu'elles fassent toutes ma chère et unique consolation, et que j'en connaisse tout le prix, je suis bien fâchée d'en tant recevoir. Le bon abbé est fort en colère contre M. de Grignan; il espérait qu'il lui manderait si le voyage de *Jacob* a été heureux, s'il est arrivé à bon port dans la terre promise; s'il y est bien placé, bien établi, lui et ses femmes, ses

[1] Charles IV., duc de Lorraine, mort le 17 septembre. Madame de Lillebonne, sa fille, disait, en parlant de lui : *Son Altesse, mon père.* Ce prince était tout mensonge et tout contradiction. Sa destinée, sa conduite et son caractère ont été bien peints par le poète Pavillon dans une pièce de vers qu'il intitula *Testament de Charles IV.* *Voyez* les Œuvres de Pavillon.

[2] La princesse de Tarente habitait *Château-Madame*, dans le faubourg de Vitré

enfants, ses moutons, ses chameaux ; cela méritait bien un petit mot. Il a dessein de le reprendre quand il ira à Grignan.[1] Comment se portent vos enfants ? Adieu, ma très aimable et très chère. Je reçois fort souvent des lettres de mon fils ; il est bien affligé de ne pouvoir sortir de ce malheureux guidonnage ; mais il doit comprendre qu'il y a des gens présents et pressants qu'on a sur les bras, à qui on doit des récompenses, qu'on préférera toujours à un absent qu'on croit placé, et qui ne fait simplement que s'ennuyer dans une longue subalternité, dont on ne se soucie guère. Ah ! que c'est bien précisément ce que nous disions, après une longue navigation, se trouver à neuf cents lieues d'un cap, et le reste !

XXIX. A MADAME DE GRIGNAN (487)

A Paris, *mercredi* 29 *avril* 1676.

Il faut commencer par vous dire que Condé fut pris d'assaut la nuit de samedi à dimanche. D'abord cette nouvelle fait battre le cœur ; on croit avoir acheté cette victoire. Point du

[1] Il s'agit de petites figures en cire coloriées par Gaston Zumbolo, natif de Syracuse. Il avait traité le sujet du départ de Jacob pour la terre de Chanaan. On connaît de lui plusieurs petits chefs-d'œuvre, parmi lesquels on distingue une *Nativité* et une *Descente de Croix*. Il est probable que le sujet du départ de Jacob avait été acheté par madame de Coulanges.

tout, ma belle, elle ne nous coûte que quelques soldats, et pas un homme qui ait un nom. Voilà ce qui s'appelle un bonheur complet. Larrei, fils de M. Laîné, qui fut tué en Candie, ou son frère, est blessé assez considérablement. Vous voyez comme on se passe bien des vieux héros.

Madame de Brinvilliers n'est pas si aise que moi ; elle est en prison, elle se défend assez bien ; elle demanda hier à jouer au piquet, parce qu'elle s'ennuyait. On a trouvé sa confession. Elle nous apprend qu'à sept ans elle avait cessé d'être fille ; qu'elle avait continué sur le même ton ; qu'elle avait empoisonné son père, ses frères, un de ses enfants, et elle-même ; mais ce n'était que pour essayer d'un contre-poison : Médée n'en avait pas tant fait. Elle a reconnu que cette confession est de son écriture : c'est une grande sottise ; mais qu'elle avait la fièvre chaude quand elle l'avait écrite ; que c'était une frénésie, une extravagance, qui ne pouvait pas être lue sérieusement.

La reine a été deux fois aux Carmélites avec *Quanto*. Cette dernière se mit à la tête de faire une loterie ; elle se fit apporter tout ce qui peut convenir à des religieuses. Cela fit un grand jeu dans la communauté. Elle causa fort avec sœur Louise de la Miséricorde (*madame de La Vallière*) ; elle lui demanda si tout de bon elle était aussi aise qu'on le disait. *Non* répondit-elle, *je ne suis point aise, mais je suis*

contente. Quanto lui parla fort du frère de MONSIEUR, et si elle voulait lui mander quelque chose, et ce qu'elle dirait pour elle. L'autre, d'un ton et d'un air tout aimable, et peut-être piquée de ce style : *Tout ce que vous voudrez, madame, tout ce que vous voudrez.* Mettez dans cela toute la grâce, tout l'esprit et toute la modestie que vous pourrez imaginer. *Quanto* voulut ensuite manger ; elle donna une pièce de quatre pistoles pour acheter ce qu'il fallait pour une sauce qu'elle fit elle-même, et qu'elle mangea avec un appétit admirable ; je vous dis le fait sans aucune paraphrase. Quand je pense à une certaine lettre que vous m'écrivîtes l'été passé sur M. de Vivonne, je prends pour une satire tout ce que je vous envoie. Voyez un peu où peut aller la folie d'un homme qui se croirait digne de ces hyperboliques louanges.

A MONSIEUR DE GRIGNAN

Je vous assure, monsieur le Comte, que j'aimerais mille fois mieux la grâce dont vous me parlez que celle de Sa Majesté. Je crois que vous êtes de mon avis, et que vous comprenez aussi l'envie que j'ai de voir madame votre femme. Sans être le maître chez vous comme le *charbonnier*,[1] je trouve que, par un style tout opposé, vous l'êtes plus que tous les autres

[1] Allusion à la reponse de M. d'Armagnac, sous la date du 8 mars 1676.

charbonniers du monde. Rien ne se préfère à vous, en quelque état que l'on puisse être ; mais soyez généreux, et quand on aura fait encore quelque temps la bonne femme, amenez-la vous-même par la main faire la bonne fille. C'est ainsi qu'on s'acquitte de tous ses devoirs, et c'est le seul moyen de me redonner la vie, et de me persuader que vous m'aimez autant que je vous aime.

A Madame de Grignan

Mon Dieu, que vous êtes plaisants, vous autres, de parler de Cambray ! Nous aurons pris encore une ville avant que vous sachiez la prise de Condé. Que dites-vous de notre bonheur, qui fait venir notre ami le Turc en Hongrie ? Voilà Corbinelli trop aise : nous allons bien *pantoufler*. J'admire la dévotion du coadjuteur ; qu'il en envoie un peu au bel abbé. Je sens la séparation de ma petite : est-elle fâchée d'être en religion ?

Je ne sais si l'envie prendra à Vardes de revendre sa charge,[1] à l'imitation du maréchal (*de Bellefonds*). Je plains ce pauvre garçon ; vous interprétez mal ses sentiments : il a beau parler sincèrement, vous n'en croyez pas un mot ; vous êtes méchante. Il vient de m'écrire une lettre pleine de tendresse ; je crois tout

[1] De capitaine des Cent-Suisses de la garde ordinaire du roi.

au pied de la lettre ; c'est que je suis bonne. Madame de Louvigny est venue me voir aujourd'hui ; elle vous fait mille amitiés. J'embrasse les pauvres *Pichons*, et ma bonne petite ; hélas ! je ne la verrai de longtemps. Voilà M. de Coulanges qui vous dira de quelle manière madame de Brinvilliers à voulu se tuer.

Monsieur de Coulanges

Elle s'était fiché un bâton, devinez où : ce n'est point dans l'œil, ce n'est point dans la bouche, ce n'est point dans l'oreille, ce n'est point dans le nez, ce n'est point à la turque ; devinez où. C'est . . . tant il y a qu'elle était morte, si l'on ne fût promptement couru à son secours.[1] Je suis très aise, Madame, que vous ayez agréé les œuvres que je vous ai envoyées. J'ai impatience d'apprendre le retour de M. de Bandol, pour savoir comme il aura reçu le poème de Tobie ; il aura été apparemment assez habile homme pour vous en faire part, sans blesser cette belle âme que vous venez de laver dans les eaux salutaires du jubilé. Madame votre mère s'en va à Vichy, et je ne l'y suivrai point, parce que ma santé est un peu meilleure depuis quelque temps. Je ne crois pas même que j'aille à Lyon : ainsi, madame la Comtesse, revenez à Paris et ap-

[1] *Voyez* les *Causes célèbres* de Richer, tome 1er, page 362.

portez-y votre beau visage, si vous voulez que je le baise. Je salue M. de Grignan et l'avertis que j'ai fait gagner aujourd'hui un grand procès à M. de Lussan, afin qu'il m'en remercie, s'il le trouve à propos.

XXX. A MADAME DE GRIGNAN (504)

A Vichy, *lundi* 8 *juin* 1676.

Ne doutez pas, ma fille, que je ne sois touchée très sensiblement de préférer quelque chose à vous qui m'êtes si chère : toute ma consolation, c'est que vous ne pouvez ignorer mes sentiments, et que vous verrez dans ma conduite un beau sujet de réfléchir, comme vous faisiez l'autre jour, touchant la préférence du devoir sur l'inclination. Mais je vous conjure, et M. de Grignan, de vouloir bien me consoler cet hiver de cette violence qui coûte si cher à mon cœur. Voilà donc ce qui s'appelle la vertu et la reconnaissance : je ne m'étonne pas si l'on trouve si peu de presse dans l'exercice de ces belles vertus. Je n'ose en vérité appuyer sur ces pensées ; elles troublent entièrement la tranquillité qu'on ordonne en ce pays. Je vous conjure donc une bonne fois de vous tenir pour toute rangée chez moi, comme vous y étiez, et de croire encore que voilà précisément la chose que je souhaite le plus fortement. Vous êtes en peine de ma douche, ma très

chère : je l'ai prise huit matins, comme je vous l'ai mandé ; elle m'a fait suer abondamment ; c'est tout ce qu'on en souhaite, et bien loin de m'en trouver plus faible, je m'en trouve plus forte. Il est vrai que vous m'auriez été d'une grande consolation ; je doute cependant que j'eusse voulu vous souffrir dans cette fumée. Pour ma sueur, elle vous aurait fait un peu de pitié ; mais enfin je suis le prodige de Vichy, pour avoir soutenu la douche courageusement. Mes jarrets en sont guéris ; si je fermais mes mains, il n'y paraîtrait plus. Pour les eaux, j'en prendrai jusqu'à samedi ; c'est mon seizième jour ; elles me purgent et me font beaucoup de bien.

Tout mon déplaisir, c'est que vous ne voyiez point danser les bourrées de ce pays [1] ; c'est la plus surprenante chose du monde. Des paysans, des paysannes, une oreille aussi juste que vous, une légèreté, une disposition ; enfin j'en suis folle. Je donne tous les soirs un violon avec un tambour de basque, à très petits frais ; et dans ces prés et ces jolis bocages c'est une joie que de voir danser les restes des bergers et des bergères du Lignon.[2] Il m'est impossible de ne vous pas souhaiter, toute sage que vous êtes, à ces sortes de folies.

[1] La bourrée d'Auvergne est une danse maligne et voluptueuse.

[2] Petite rivière à laquelle le roman de l'*Astrée* a donné de la célébrité.

Nous avons *Sibylle Cumée* [1] toute parée, tout habilée en jeune personne. Elle croit guérir ; elle me fait pitié. Je crois que ce serait une chose possible, si c'était ici la fontaine de Jouvence. Ce que vous dites sur la liberté que prend la mort d'interrompre la fortune est incomparable ; c'est ce qui doit consoler de ne pas être au nombre de ses favoris ; nous en trouverons la mort moins amère. Vous me demandez si je suis dévote ; hélas ! non, dont je suis tres fâchée ; mais il me semble que je me détache en quelque sorte de ce qui s'appelle le monde. La vieillesse et un peu de maladie donnent le temps de faire de grandes réflexions ; mais ce que je retranche sur le public, il me semble que je vous le redonne : ainsi je n'avance guère dans le pays du *détachement ;* et vous savez que le droit du jeu serait de commencer par effacer un peu ce qui tient le plus au cœur.

Madame de Montespan partit jeudi de Moulins dans un bateau peint et doré, meublé de damas rouge, que lui avait fait préparer M. l'intendant, avec mille chiffres, mille banderoles de France et de Navarre ; jamais il n'y eut rien de plus galant. Cette dépense va à plus de mille écus ; mais il en fut payé tout comptant par la lettre que la belle écrivit au roi : elle n'y parlait, à ce qu'elle lui dit, que de cette magnificence. Elle ne voulut

[1] Madame de Péquigny.

point se montrer aux femmes ; mais les hommes la virent à l'ombre de M l'intendant.[1] Elle s'est embarquée sur l'Allier, pour trouver la Loire à Nevers, qui doit la mener à Tours, et puis à Fontevrauld, où elle attendra le retour du roi, qui est différé par le plaisir qu'il prend au métier de la guerre. Je ne sais si on aime cette préférence. Je me consolerai facilement de Ruyter, par la facilité qu'il me paraît que cet événement donne à votre voyage. N'est-il pas vrai, mon cher Comte, vous me priez de vous aimer tous deux ? hé ! que fais-je autre chose ? Soyez-en donc bien persuadés. Je vous ai mandé ce que dit notre petite Coulanges de la guérison de la duchesse (*de Brissac*), qui consiste à ne point rendre les eaux de Vichy : cela est plaisant. Vous avez vu comme je suis instruite de *Guenani*[2] dans le temps que vous m'en parlez. Je viens de prendre et de rendre mes eaux à moitié : il est mardi, à dix heures du matin. Comme je suis bien assurée que pour vous plaire il faut que je quitte ma plume, je finis en vous embrassant de toute ma tendresse.

[1] Il s'appellait M. Moran, si l'on en doit croire une note de l'édition de 1734.

[2] Fille naturelle de Henri de Bourbon, duc d'Anguien, et de Françoise de Montalais, comtesse de Maran. Son nom de Guenani est l'anagramme d'Anguien.

XXXI. A MADAME DE GRIGNAN (516)

A Paris, *vendredi* 17 *juillet* 1676.

Enfin c'en est fait, la Brinvilliers est en l'air[1] : son pauvre petit corps a été jeté, après l'exécution, dans un fort grand feu, et ses cendres au vent ; de sorte que nous la respirerons, et que par la communication des petits esprits, il nous prendra quelque humeur empoisonnante, dont nous serons tout étonnés. Elle fut jugée dès hier ; ce matin on lui a lu son arrêt, qui était de faire amende honorable à Notre-Dame, et d'avoir la tête coupée, son corps brûlé, les cendres au vent. On l'a présentée à la question ; elle a dit qu'il n'en était pas besoin, et qu'elle dirait tout. En effet, jusqu'à cinq heures du soir elle a conté sa vie, encore plus épouvantable qu'on ne le pensait. Elle a empoisonné dix fois de suite son père : elle ne pouvait en venir à bout ; ses frères et plusieurs autres, et toujours l'amour et les confidences mêlés partout. Elle n'a rien dit contre Penautier. On n'a pas laissé, après cette confession, de lui donner dès le matin la question ordinaire et extraordinaire. Elle n'en a pas dit davantage. Elle a demandé à parler à M. le procureur général ; elle a été avec lui ; on ne sait point

[1] Elle fut condamnée, le 16 juillet, à avoir la tête tranchée, son corps brûlé, ses cendres jetées au vent.

encore le sujet de cette conversation. A six heures on l'a menée nue en chemise, la corde au cou, à Notre-Dame, faire l'amende honorable ; et puis on l'a remise dans le même tombereau, où je l'ai vue, jetée à reculons sur de la paille, avec une cornette basse et sa chemise, un docteur auprès d'elle, le bourreau de l'autre côté : en vérité, cela m'a fait frémir. Ceux qui ont vu l'exécution disent qu'elle est montée sur l'échafaud avec bien du courage. Pour moi, j'étais sur le pont Notre-Dame, avec la bonne d'Escars. Jamais il ne s'est vu tant de monde ; jamais Paris n'a été si ému ni si attentif. Et qu'on demande ce que bien des gens ont vu : ils n'ont vu, comme moi, qu'une cornette ; mais enfin ce jour était consacré à cette tragédie. J'en saurai demain davantage, et cela vous reviendra.

On dit que le siège de Maestricht est commencé ; celui de Philisbourg continue : cela est triste pour les spectateurs. Notre petite amie (*madame de Coulanges*) m'a bien fait rire ce matin ; elle dit que madame de Rochefort, au milieu de sa douleur, a toujours conservé une tendresse extrême pour madame de Montespan, et m'a contrefait les sanglots au travers desquels elle lui disait qu'elle avait aimé cette belle toute sa vie d'une véritable inclination. Êtes-vous assez méchante pour trouver cela aussi plaisant que moi ?

Voci encore une sottise ; mais je ne veux

pas que M. de Grignan la lise. Le *petit bon* (*M. de Fiesque*), qui n'a pas l'esprit d'inventer la moindre chose, a conté naïvement qu'étant couché l'autre jour familièrement avec la *Souricière*,[1] elle lui avait dit, après deux ou trois heures de conversation : " *Petit bon*, j'ai quelque chose sur le cœur contre vous. — Et quoi, Madame ? — Vous n'êtes point dévot à la Vierge ; ah ! vous n'êtes point dévot à la Vierge : cela me fait une peine étrange." Je souhaite que vous soyez plus sage que moi, et que cette sottise ne vous frappe pas, comme elle m'a frappée.

On dit que L—— [2] a trouvé sa chère femme écrivant une lettre qui ne lui a pas plu ; le bruit a été grand. D'Hacqueville est occupé à tout raccommoder : vous croyez bien que ce n'est pas de lui que je sais cette petite affaire ; mais elle n'en est pas moins vraie.

XXXII. A MADAME DE GRIGNAN (521)

A Paris, *mercredi* 29 *juillet* 1676.

Voici un changement de scène qui vous paraîtra aussi agréable qu'à tout le monde. Je fus samedi à Versailles avec les Villars : voici comme cela va. Vous connaissez la tolette

[1] Madame de Lionne.

[2] M. de Louvigny, second fils du maréchal de Gramont, qui devint duc de Gramont.

de la reine, la messe, le dîner ; mais il n'est plus besoin de se faire étouffer, pendant que leurs majestés sont à table ; car à trois heures, le roi, la reine, MONSIEUR, MADAME, MADEMOISELLE, tout ce qu'il y a de princes et de princesses, madame de Montespan, toute sa suite, tous les courtisans, toutes les dames, enfin ce qui s'appelle la cour de France, se trouve dans ce bel appartement du roi que vous connaissez. Tout est meublé divinement, tout est magnifique. On ne sait ce que c'est d'y avoir chaud ; on passe d'un lieu à l'autre sans faire la presse nulle part. Un jeu de reversi donne la forme, et fixe tout. Le roi est auprès de madame de Montespan, qui tient la carte ; MONSIEUR, la reine et madame de Soubise ; Dangeau et compagnie ; Langlée et compagnie ; mille louis sont répandus sur le tapis : il n'y a point d'autres jetons. Je voyais jouer Dangeau, et j'admirais combien nous sommes sots au jeu auprès de lui. Il ne songe qu'à son affaire, et gagne où les autres perdent ; il ne néglige rien, il profite de tout, il n'est point distrait ; en un mot, sa bonne conduite défie la fortune : aussi les deux cent mille francs en dix jours, les cent mille écus en un mois, tout cela se met sur le livre de sa recette.[1] Il dit que je prenais part à son

[1] Dans l'*Éloge* de Dangeau, Fontenelle s'arrête avec complaisance sur la singulière supériorité de ce courtisan dans l'art des jeux. Un jour il demanda

jeu ; de sorte que je fus assise très agréablement et très commodément. Je saluai le roi, ainsi que vous me l'avez appris ; il me rendit mon salut, comme si j'avais été jeune et belle. La reine me parla aussi longtemps de ma maladie que si c'eût été une couche. Elle me dit encore quelques mots de vous. M. le Duc me fit mille de ces caresses à quoi il ne pense pas. Le maréchal de Lorges m'attaqua sous le nom du chevalier de Grignan, enfin *tutti quanti*. Vous savez ce que c'est que de recevoir un mot de tout ce que l'on trouve en son chemin. Madame de Montespan me parla de Bourbon ; elle me pria de lui conter Vichy, et comment je m'en étais trouvée ; elle me dit que Bourbon, au lieu de guérir un genou, lui a fait mal aux deux. Je lui trouvai le dos bien plat, comme disait la maréchale de La Meilleraie ; mais sérieusement, c'est une chose surprenante que sa beauté ; sa taille n'est pas la moitié si grosse qu'elle était, sans que son teint, ni ses yeux, ni ses lèvres, en soient moins bien. Elle était tout habillée de point de France ; coiffée de mille boucles ; les deux des tempes lui tombent fort bas sur les joues ;

au roi un appartement au château de Saint-Germain. Le roi lui accorda cette faveur, à condition qu'elle lui serait demandée en cent vers composés pendant la partie. Après le jeu, où il avait paru aussi peu occupé qu'à l'ordinaire, il récita au roi les cent vers bien comptés. La Bruyère a peint Dangeau sous le nom de *Pamphile* dans le chapitre *des Grands*.

des rubans noirs sur sa tête, des perles de la maréchale de L'Hôpital, embellies de boucles et de pendeloques de diamants de la dernière beauté, trois ou quatre poinçons, point de coiffe, en un mot, une triomphante beauté à faire admirer à tous les ambassadeurs. On a su qu'on se plaignait qu'elle empêchait toute la France de voir le roi ; elle l'a redonné comme vous voyez ; et vous ne sauriez croire la joie que tout le monde en a, ni de quelle beauté cela rend la cour. Cette agréable confusion, sans confusion, de tout ce qu'il y a de plus choisi dure depuis trois heures jusqu'à six. S'il vient des courriers, le roi se retire un moment pour lire ses lettres, et puis revient. Il y a toujours quelque musique qu'il écoute, et qui fait un très bon effet. Il cause avec les dames qui ont accoutumé d'avoir cet honneur. Enfin on quitte le jeu à six heures ; on n'a point du tout de peine à faire les comptes ; il n'y a point de jetons ni de marques ; les poules sont au moins de cinq, six ou sept cents louis, les grosses de mille, de douze cents. On en met d'abord vingt-cinq chacun, c'est cent ; et puis celui qui fait en met dix. On donne chacun quatre louis à celui qui a le quinola ; on passe ; et quand on fait jouer, et qu'on ne prend pas la poule, on en met seize à la poule, pour apprendre à jouer mal à propos. On parle sans cesse, et rien ne demeure sur le cœur. Combien avez-vous de cœurs ? J'en

ai deux, j'en ai trois, j'en ai un, j'en ai quatre : il n'en a donc que trois, que quatre. Et Dangeau est ravi de tout ce caquet : il découvre le jeu, il tire ses conséquences, il voit à qui il a affaire ; enfin j'étais fort aise de voir cet excès d'habileté. Vraiment c'est bien lui qui sait le dessous des cartes, car il sait toutes les autres couleurs. On monte donc à six heures en calèche, le roi, madame de Montespan, MONSIEUR, madame de Thianges et la bonne d'Heudicourt sur le strapontin, c'est-à-dire comme en paradis, ou dans *la gloire de Niquée*.[1] Vous savez comme ces calèches sont faites ; on ne se regarde point, on est tourné du même côté. La reine était dans une autre, avec les princesses, et ensuite tout le monde, attroupé selon sa fantaisie. On va sur le canal dans les gondoles, on y trouve de la musique ; on revient à dix heures, on trouve la comédie ; minuit sonne, on fait *media noche ;* voilà comme se passa le samedi.

De vous dire combien de fois on me parla de vous, combien on me demanda de vos nouvelles, combien on me fit de questions sans attendre la réponse, combien j'en épargnai, combien on s'en souciait peu, combien je m'en souciais encore moins, vous reconnaîtriez au

[1] *La gloire de Niquée* est une des féeries du roman des Amadis. *Voyez* le 8e livre d'*Amadis de Gaule*, chap. XXIV.

naturel l'*iniqua corte*. Cependant elle ne fut jamais si agréable, et l'on souhaite fort que cela continue. Madame de Nevers est fort jolie, fort modeste, fort naïve ; sa beauté fait souvenir de vous. M. de Nevers est toujours le même ; sa femme l'aime de passion. Mademoiselle de Thianges est plus régulièrement belle que sa sœur, et beaucoup moins charmante. M. du Maine est incomparable ; son esprit étonne, et les choses qu'il dit ne se peuvent imaginer. Madame de Maintenon, madame de Thianges, *Guelphes* et *Gibelins*,[1] songez que tout est rassemblé. MADAME me fit mille honnêtetés, à cause de la bonne princesse de Tarente. Madame de Monaco était à Paris.

M. le Prince fut voir l'autre jour madame de La Fayette ; ce prince, *all' cui spada ogni vittoria è certa*. Le moyen de n'être pas flatté d'une telle estime, et d'autant plus qu'il ne la jette pas à la tête des dames ? Il parle de la guerre ; il attend des nouvelles comme les autres. On tremble un peu de celles d'Allemagne. On dit pourtant que le Rhin est tellement enflé des neiges qui fondent des montagnes, que les ennemis sont plus embarrassés que nous. Rambures a été tué par un de ses soldats, qui déchargeait très innocem-

[1] Deux fameuses factions, nées dans le douzième siècle, dont l'une tenait le parti des papes, et l'autre celui des empereurs.

ment son mousquet. Le siège d'Aire continue ; nous y avons perdu quelques lieutenants aux gardes et quelques soldats. L'armée de Schomberg est en pleine sûreté. Madame de Schomberg s'est remise à m'aimer ; le baron en profite par les caresses excessives de son général. *Le petit glorieux* n'a pas plus d'affaires que les autres : il pourra s'ennuyer ; mais s'il a besoin d'une contusion, il faudra qu'il se la fasse lui-même : Dieu les conserve dans cette oisiveté ! Voilà, ma très chère, d'épouvantables détails ; ou ils vous ennuieront beaucoup, ou ils vous amuseront : ils ne peuvent point être indifférents. Je souhaite que vous soyez dans cette humeur où vous me dites quelquefois : "Mais vous ne voulez pas me parler ; mais j'admire ma mère, qui aimerait mieux mourir que de me dire un seul mot." Oh ! si vous n'êtes pas contente, ce n'est pas ma faute ; non plus que la vôtre, si je ne l'ai pas été de la mort de Ruyter. Il y a des endroits dans vos lettres qui sont divins. Vous me parlez très bien du mariage,[1] il n'y a rien de mieux ; le jugement domine, mais c'est un peu tard. Conservez-moi dans les bonnes grâces de M. de La Garde, et toujours des amitiés pour moi à M. de Grignan. La justesse de nos pensées sur votre départ renouvelle notre amitié.

[1] Il était alors question pour M. de La Garde d'un mariage, qui ne se fit point.

Vous trouvez que ma plume est toujours taillée pour dire des merveilles du grand-maître. Je ne le nie pas absolument ; il est vrai que je croyais m'être moquée de lui, en vous disant l'envie qu'il a de parvenir, et comme il veut être maréchal de France *à la rigueur*, comme du temps passé ; mais c'est que vous m'en voulez sur ce sujet : le monde est bien injuste.

Il l'a bien été aussi pour la Brinvilliers ; jamais tant de crimes n'ont été traités si doucement. Elle n'a pas eu la question ; on avait si peur qu'elle ne parlât, qu'on lui faisait entrevoir une grâce, et si bien entrevoir, qu'elle ne croyait point mourir. Elle dit en montant sur l'échafaud : *C'est donc tout de bon* ? Enfin elle est au vent, et son confesseur dit que c'est une sainte. M. le premier président (*de Lamoignon*) avait choisi ce docteur [1] comme une merveille : il fut trompé par les intéressés, c'était celui qu'on voulait qu'il prît. N'avez-vous point vu ces gens qui font des tours de cartes ; ils les mêlent fort longtemps, et vous disent d'en prendre une telle qu'il vous plaira, et qu'ils ne s'en soucient pas ; vous la prenez, vous croyez l'avoir prise, et c'est justement celle qu'ils veulent : à l'application, elle est juste. Le maréchal de Villeroi disait l'autre jour : *Penautier sera ruiné de cette affaire-ci ;* le maréchal de Gramont répondit : *Il faudra*

[1] M. Pirot, docteur en Sorbonne.

qu'il supprime sa table :[1] voilà bien des épigrammes. Je suppose que vous savez qu'on croit qu'il y a cent mille écus répandus pour faciliter toutes choses : l'innocence ne fait guère de telles profusions. On ne peut écrire tout ce qu'on sait ; ce sera pour une soirée. Rien n'est si plaisant que tout ce que vous dites sur cette horrible femme. Je crois que vous avez contentement ; car il n'est pas possible qu'elle soit en paradis : sa vilaine âme doit être séparée des autres. Assassiner est le plus sûr, nous sommes de votre avis ; c'est une bagatelle en comparaison d'être huit mois à tuer son père, et à recevoir toutes ses caresses et toutes ses douceurs, à quoi elle ne répondait qu'en doublant toujours la dose.

Contez à M. l'archevêque (*d'Arles*) ce que m'a fait dire M. le premier président pour ma santé. J'ai fait voir mes mains et quasi mes genoux à Langeron, afin qu'il vous en rende compte. J'ai d'une manière de pommade qui me guérira, à ce qu'on m'assure ; je n'aurai point la cruauté de me plonger dans le sang d'un bœuf, que la canicule ne soit passée. C'est vous, ma fille, qui me guérirez de tous mes maux. Si M. de Grignan pouvait comprendre

[1] Et rien de tout cela n'arriva, car, après son acquittement, il rentra dans tous ses emplois ; puis, étant allé aux états de Languedoc, les plus grands seigneurs lui firent l'honneur de venir s'asseoir à sa table.

le plaisir qu'il me fait d'approuver votre voyage, il serait consolé par avance de six semaines qu'il sera sans vous.

Madame de La Fayette n'est point mal avec madame de Schomberg. Cette dernière me fait des merveilles, et son mari à mon fils. Madame de Villars songe tout de bon à s'en aller en Savoie ; elle vous trouvera en chemin. Corbinelli vous adore, il n'en faut rien rabattre ; il a toujours des soins de moi admirables. Le *bien bon* vous prie de ne pas douter de la joie qu'il aura de vous voir ; il est persuadé que ce remède m'est nécessaire, et vous savez l'amitié qu'il a pour moi. Livry me revient souvent dans la tête, et je dis que je commence à étouffer, afin qu'on approuve mon voyage. Adieu, ma très aimable et très aimée ; vous me priez de vous aimer : ah ! vraiment je le veux bien ; il ne sera pas dit que je vous refuse quelque chose.

XXXIII. A MADAME DE GRIGNAN (577)

A Livry, *samedi 3 juillet* 1677.

Hélas, ma chère ! je suis fâchée de votre pauvre petit enfant ! [1] il est impossible que cela ne touche. Ce n'est pas, comme vous savez, que j'aie compté sur sa vie. Je le trouvais, sur la peinture qu'on m'en avait faite, sans aucune

[1] L'enfant né en février 1676, à huit mois.

espérance ; mais enfin c'est une perte pour vous ; en voilà trois. Dieu vous conserve le seul qui vous reste ! il me paraît déjà un fort honnête homme. J'aimerais mieux son bon sens et sa droite raison que toute la vivacité de ceux qu'on admire à cet âge, et qui sont des sots à vingt ans. Soyez contente du vôtre, ma fille, et menez-le doucement, comme un cheval qui a la bouche délicate, et souvenez-vous de ce que je vous ai dit sur sa timidité. Ce conseil vient de gens plus habiles que moi ; mais l'on sent qu'il est fort bon. Pour Pauline, j'ai une petite chose à vous dire ; c'est que, de la façon dont vous me la représentez, elle pourrait fort bien être aussi belle que vous : voilà justement comme vous étiez. Dieu vous préserve d'une si parfaite ressemblance, et d'un cœur fait comme le mien ! Enfin je vois que vous l'aimez, qu'elle est aimable, et qu'elle vous divertit. Je voudrais bien pouvoir l'embrasser et reconnaître *ce chien de visage que j'ai vu quelque part.*

Je suis ici depuis hier matin. J'avais dessein d'attendre Corbinelli au passage, et de le prendre au bout de l'avenue, pour causer avec lui jusqu'à demain. Nous avons pris toutes les précautions, nous avons envoyé à Claie, et il se trouve qu'il avait passé une demi-heure auparavant. Je vais demain le voir à Paris, et je vous manderai des nouvelles de son voyage ; car je n'achèverai cette lettre que

mercredi. Ah, ma très chère! que je vous souhaiterais des nuits comme on les a ici! quel air doux et gracieux! quelle fraîcheur! quelle tranquillité! quel silence! Je voudrais pouvoir vous envoyer de tout cela, et que votre bise fût confondue. Vous me dites que je suis en peine de votre maigreur: je vous l'avoue; c'est qu'elle parle et dit votre mauvaise santé. Votre tempérament, c'est d'être grasse; si ce n'est, comme vous dites, que Dieu vous punisse d'avoir voulu détruire une si belle santé et une machine si bien composée: c'est une si grande rage que de pareils attentats, que Dieu est juste quand il les punit; mais ceux qui en sont affligés ont, ce me semble, beaucoup de raison de l'être. Vous voulez me persuader la dureté de votre cœur, pour me rassurer sur la perte de votre petit. Je ne sais, mon enfant, où vous prenez cette dureté: je ne la trouve que pour vous; mais pour moi, et pour tout ce que vous devez aimer, vous n'êtes que trop sensible; c'est votre plus grand mal; vous en êtes dévorée et consumée. Eh, ma chère! prenez sur nous, et donnez-le au soin de votre personne. Comptez-vous pour quelque chose, et nous vous serons obligés de toutes les marques d'amitié que vous nous donnerez par ce côté-là. Vous ne sauriez rien faire pour moi qui me touche le cœur plus sensiblement. Je suis étonnée que le petit marquis et sa sœur n'ont point été fâchés du

petit frère. Cherchons un peu où ils auraient pris ce cœur tranquille ; ce n'est pas chez vous assurément.

Mon fils s'en va à la fin du mois ; il n'y a pas moyen de s'en dispenser. Le roi a parlé encore comme étant persuadé que Sévigné a pris le mauvais air des officiers subalternes de cette compagnie.[1] De l'autre côté, M. de La Trousse [2] mande : *Venez, Venez boiter avec nous.* Il faut partir : ainsi il n'y a plus d'eaux. Je ne laisserai pas d'aller à Vichy ; nous en parlerons. Ce voyage sera de pure précaution, car je me porte fort bien, et je ne fais nulle attention sur mes mains. Madame de Marbeuf les a eues deux ans comme je les ai ; et puis elles se sont guéries. Ah ! c'est un homme bien amoureux que monsieur votre frère ! J'admire la peine qu'il se donne pour rien, pour rien du tout. Il a été surpris dans une conversation fort secrète par un mari ; ce mari fit une mine très chagrine, parla très rudement à sa femme : l'alarme était au camp quand je partis hier. Je vous en manderai la suite à Paris. Vous voyez bien que la longueur de cette lettre vient proprement de ce que j'abuse de la permission de causer à Livry, où je suis seule et sans aucune affaire. Je devrais bien faire un compliment à M. de Grignan sur la mort de ce petit ; mais quand on songe que

[1] La compagnie des gendarmes-dauphin.

[2] Il était capitaine-lieutenant de cette compagnie.

c'est un ange devant Dieu, le mot de douleur et d'affliction ne se peut prononcer : il faut que des chrétiens se réjouissent, s'ils ont le moindre principe de la religion qu'ils professent.

A Paris, *mercredi 7 juillet.*

Remarquez au moins, ma très chère, que cette lettre est commencée depuis trois jours, et que si elle paraît infinie, c'est qu'elle est reprise à loisir ; le papier et mon écriture la font paraître aussi d'une taille excessive. Il y a plus dans une feuille des vôtres que dans six des miennes ; ne prenez donc point ceci pour un exemple, et ne vous vengez point sur vous, c'est-à-dire sur moi. J'ai fort causé avec Corbinelli. Il est charmé du cardinal ; il n'a jamais vu une âme de cette couleur : celles des anciens Romains en avaient quelque chose. Vous êtes tendrement aimée de cette âme-là, et je suis assurée plus que jamais qu'il n'a jamais manqué à cette amitié : on voit quelquefois trouble, et cela vient du péché originel. Il faudrait des volumes pour vous rendre le détail de toutes les merveilles qu'il me conte.

Le baron a tout raccommodé par son adresse ; il en sait autant que les maîtres, et plus, car pour imiter l'indifférence personne dans le monde ne le peut surpasser : elle est jouée si fort au naturel, et le vraisemblable imite si bien le vrai, qu'il n'y a point de jalousie ni de

soupçon qui puisse tenir contre une si bonne conduite. Vous auriez bien ri si vous aviez su le détail de cette aventure. Il me semble que vous devinez le nom du mari ; à tout le hasard, la femme s'en va quasi dans votre voisinage.[1] La pauvre *Isis* n'a point été à Versailles : j'étais mal instruite ; elle a toujours été dans sa solitude et y sera pendant le voyage de Villers-Cotterets, où MONSIEUR et MADAME s'en vont aujourd'hui. Vous ne pouvez assez plaindre ni assez admirer la triste aventure de cette nymphe. Quand une certaine personne (*madame de Montespan*) en parle, elle dit *ce haillon*. L'événement rend tout permis.

J'ai vu l'abbé de La Vergne ; nous avons encore parlé de mon âme. Il dit qu'à moins de me mettre en chambre, et de ne pas me quitter d'un pas, en me conduisant dans des exercices de piété, sans me laisser lire, dire, ni entendre la moindre chose, il ne voudrait pas se charger de moi. Il est très aimable et de bonne compagnie ; vous pouvez penser si vous fûtes oubliée dans la conversation. J'ai dîné avec M. de La Garde ; c'est un homme qu'on aime bien véritablement quand on le connaît. Il s'en va vous voir, il vous ramène, il vous loge : enfin que ne fera-t-il point ? Je ne songe qu'à fixer notre grande maison ; jusque là nous serons en l'air, et vous comprenez bien

[1] *Voyez* la lettre du 26 juillet 1677.

ce que ce sera pour moi de n'être pas logée avec vous ; mais il faudra prendre le temps comme la Providence l'ordonne. Occupez-vous, dans votre loisir, de votre santé ; détournez-vous de la triste pensée de la mort de cet enfant : c'est un *dragon*, quand on y pense trop. Vous dites si bien qu'il faut faire l'honneur au christianisme de ne pas pleurer le bonheur de ces petits anges. La santé du cardinal n'est pas mauvaise présentement ; quelquefois sa goutte fait peur : il semble qu'elle veuille remonter. J'ai une si grande amitié pour cette bonne Éminence, que je serais inconsolable que vous voulussiez lui faire le mal de lui refuser la vôtre ; ne croyez pas que ce soit pour lui une chose indifférente. Adieu, ma très chère enfant.

XXXIV. A MADAME DE GRIGNAN (719)

A PARIS, *dimanche* 17 *mars* 1680.

QUOIQUE cette lettre ne parte que mercredi, je ne puis m'empêcher de la commencer aujourd'hui, pour vous dire que M. de La Rochefoucauld est mort cette nuit. J'ai la tête si pleine de ce malheur, et de l'extrême affliction de notre pauvre amie (*madame de La Fayette*), qu'il faut que je vous en parle. Hier samedi, le remède de l'Anglais avait fait des merveilles, toutes les espérances de vendredi, que je vous

écrivais étaient augmentées ; on chantait victoire, la poitrine était dégagée, la tête libre, la fièvre moindre, des évacuations salutaires. Dans cet état, hier à six heures, il tourne à la mort. Tout d'un coup, les redoublements de fièvre, l'oppression, les rêveries ; en un mot, la goutte l'étrangle traîtreusement ; et quoiqu'il eût beaucoup de force, et qu'il ne fût point abattu des saignées, il n'a fallu que quatre ou cinq heures pour l'emporter ; et à minuit il a rendu l'âme entre les mains de M. de Condom. M. de Marsillac ne l'a point quitté d'un moment. Il est dans une affliction qui ne peut se représenter : cependant, ma fille, il retrouvera le roi et la cour ; toute sa famille se retrouvera à sa place ; mais où madame de La Fayette retrouvera-t-elle un tel ami, une telle société, une pareille douceur, un agrément, une confiance, une considération pour elle et pour son fils ? Elle est infirme, elle est toujours dans sa chambre, elle ne court point les rues. M. de La Rochefoucauld était sédentaire aussi ; cet état les rendait nécessaires l'un à l'autre, et rien ne pouvait être comparé à la confiance et aux charmes de leur amitié. Songez-y, ma fille, vous trouverez qu'il est impossible de faire une perte plus considérable, et dont le temps puisse moins consoler. Je n'ai pas quitté cette pauvre amie tous ces jours-ci ; elle n'allait point faire la presse parmi cette famille ; en sorte qu'elle

avait besoin qu'on eût pitié d'elle. Madame de Coulanges a très bien fait aussi, et nous continuerons quelque temps encore aux dépens de notre rate, qui est toute pleine de tristesse. Voilà en quel temps sont arrivées vos jolies petites lettres, qui n'ont été admirées jusqu'ici que de madame de Coulanges et de moi. Quand le chevalier sera de retour, il trouvera peut-être un temps propre pour les donner. En attendant, il faut en écrire une de douleur à M. de Marsillac ; il met en honneur toute la tendresse des enfants et fait voir que vous n'êtes pas seule : mais, en vérité, vous ne serez guère imités. Toute cette tristesse m'a réveillée ; elle me représente l'horreur des séparations, et j'en ai le cœur serré.

Mercredi 20 *mars.*

Il est enfin mercredi. M. de La Rochefoucauld est toujours mort, et M. de Marsillac toujours affligé et si bien enfermé, qu'il ne semble pas qu'il songe à sortir de cette maison. La petite santé de madame de La Fayette soutient mal une pareille douleur ; elle en a la fièvre ; et il ne sera pas au pouvoir du temps de lui ôter l'ennui de cette privation. Sa vie est tournée d'une manière qu'elle le trouvera tous les jours à dire : vous devez m'écrire tout au moins quelque chose pour elle.

Je suis troublée de votre santé et du voyage que vous faites. Vous n'irez pas en Barbarie,

mais il y aura bien *de la barbarie* si cette fatigue vous fait du mal. Il est vrai que de penser à ces deux bouts de la terre où nous sommes plantées est une chose qui fait frémir, et surtout quand je serai près de notre Océan, pouvant aller aux Indes comme vous en Afrique. Je vous assure que mon cœur ne regarde point cet éloignement avec tranquillité. Si vous saviez le trouble que me donne le moindre retardement de vos lettres, vous jugeriez bien aisément de ce que je souffrirai dans mon chien de voyage. Je n'ai point revu nos Grignan ; ils sont à Saint-Germain, le chevalier à son régiment. On m'a voulu mener voir madame la dauphine : en vérité, je ne suis pas si pressée. M. de Coulanges l'a vue : le premier coup d'œil est à redouter, comme dit Sanguin ; mais il y a tant d'esprit, de mérite, de bonté, de manières charmantes, qu'il faut l'admirer : *s'il faut honorer Cybèle, il faut encore plus l'aimer.*[1] On ne conte que ses dits pleins d'esprit et de raison. La faveur de madame de Maintenon augmente tous les jours. Ce sont des conversations infinies avec Sa Majesté, qui donne à madame la dauphine le temps qu'il donnait à madame de Montespan ; jugez de l'effet que peut faire un tel retranchement. *Le char gris*[2] est d'une beauté étonnante ; elle vint l'autre jour au travers d'un

[1] *Voyez* la scène VIII du 1er acte de l'opéra d'*Atys*.

[2] Mademoiselle de Fontanges.

bal, par le beau milieu de la salle, droit au roi, et sans regarder ni à droite ni à gauche. On lui dit qu'elle ne voyait pas la reine. Il était vrai. On lui donna une place ; et quoique cela fît un peu d'embarras, on dit que cette action d'une *imbenecida* fut extrêmement agréable. Il y aurait mille bagatelles à conter sur tout cela.

Votre frère est fort triste à sa garnison. Je pense que la rencontre de vos esprits animaux, quoique de même sang, ne déterminera point les siens à penser comme vous. Votre période m'a paru très belle. Je doute que j'y réponde ; mais il n'importe, vous voyez fort bien ce que je veux dire. Vous me paraissez si contente de la fortune de vos beaux-frères, que vous ne comptez plus sur la vôtre, vous vous retirez derrière le rideau : je vous ai mandé comme cela me blesse le cœur et me paraît injuste. N'admirez-vous point que Dieu m'a ôté encore cet amusement de parler de vos intérêts avec M. de La Rochefoucauld, qui s'en occupait fort obligeamment ? De sorte qu'ayant aussi perdu M. de Pomponne, je n'ai plus le plaisir de croire que je puisse jamais vous être bonne à rien du tout. Je n'ai jamais vu tant de choses extraordinaires qu'il s'en est passé depuis que vous êtes partie. J'apprends que le jeune évêque d'Évreux est le favori du vieux, et que ce dernier a écrit au roi pour le remercier de lui avoir donné un tel successeur.

XXXV. A MADAME DE GRIGNAN (724)

A PARIS, *vendredi* 5 *avril* 1680.

Vous m'écrivez une fort grande lettre de votre main ; cela commence par me donner beaucoup d'inquiétudes, quand je pense au mal que cela vous fait. Vous m'aviez tant promis de vous ménager, que je comptais un peu sur les paroles que vous m'en donniez. Mais je ne puis m'empêcher d'être persuadée que vous me tiendrez celle de me venir voir cet hiver, et je veux croire que nous avons déjà passé plus de la moitié du temps que nous devons être séparées. J'admire comme il passe, ce temps, quoique avec bien des inquiétudes et bien de l'ennui. Vous dites fort bien, *il est quelquefois aussi bon de le laisser passer que de le vouloir retenir*. Pour moi, vous savez comme je le jette, et comme je le pousse jusqu'à ce que vous soyez ici, et puis j'en suis avare quand vous y êtes, et au désespoir de voir passer les jours. Je vais avaler la Bretagne, et j'ai le bonheur de voir au delà le temps que nous arriverons, chacune de notre côté. Mettez-vous un peu tout cela dans la tête : c'est par là d'ordinaire qu'on en vient a l'exécution.

Vous me parlez enfin de la mort de M. de la Rochefoucauld ; elle est encore toute sensible en ce pays-ci, et M. de Marsillac n'a point encore pris la contenance d'un homme consolé ; il remplit parfaitement le personnage du

meilleur fils qui fut jamais, et d'un fils qui a perdu son intime ami en perdant son père. J'ai fait vos compliments à madame de La Fayette. Ce n'est plus la même personne ; je ne crois pas qu'elle puisse jamais ôter de son cœur le sentiment d'une telle perte ; je l'ai sentie, et par moi, et par elle, et par les idées que j'avais qu'il était un chemin qui pouvait être bon pour vous. Voyez, je vous prie, la quantité de personnes considérables qui sont mortes depuis un an. Si j'étais du conseil de la famille de M. Fouquet, je me garderais bien de faire voyager son pauvre corps, comme on dit qu'ils vont faire : je le ferais enterrer là ; il serait à Pignerol ; et après dix-neuf ans, ce ne serait point de cette sorte que je voudrais le faire sortir de prison. Je crois que vous êtes de mon avis.

Le chevalier est à son devoir ; il partit fort en peine de votre santé. Je crois que M. d'Évreux (*l'abbé de Grignan*) ira se faire sacrer à Arles après l'assemblée et reviendra avec vous. En vérité, rien n'est si délicieux que son établissement ; c'est une maison de campagne que la Providence vous envoie. Le coadjuteur a eu de très douces paroles sur la proposition d'occuper la place [1] qu'avait M. de Marseille. Cette réponse des ministres peut passer en quelque sorte pour une assurance

[1] De président à l'assemblée des états de Provence. Il fut en effet nommé à cette présidence.

que Sa Majesté l'approuvera. Je crois que vous verrez bientôt madame de Vence ; elle est partie ce matin toute triste de quitter Paris. Madame de Coulanges est à Saint-Germain ; nous avons su par les marchands forains qu'elle fait des merveilles en ce pays-là ; qu'elle est avec ses trois amies [1] aux heures particulières : son esprit est une *dignité* dans cette cour. Si le vrai mérite encore par-dessus l'esprit y trouvait sa place, vous auriez, sans vous flatter, un grand sujet de croire que vous y seriez fort bien. C'est une vie assez retirée que celle qu'on y mène : le soir, on tient le cercle un moment, comme vous faisiez à Aix, pour dire, me voilà ; et du reste on est hors de la presse. Mais je fais tort au chevalier de vous mander ces sortes de choses. Adieu, ma chère belle ; je suis toujours tout à vous ; un peu ou beaucoup d'inquiétude est inséparable de cette vérité ; cette peine est attachée à l'amitié que j'ai pour vous, comme le soin de votre santé devrait tenir à l'amitié que vous avez pour moi.

M. de Coulanges trouve que vous n'avez pas fait assez de cas de son couplet sur vos beaux-frères et sur leur aîné. Il se surpasse en fait de chansons ; il était juste qu'il s'y donnât tout entier. Mon fils entre dans la pensée de faire de nécessité vertu, et il attendra avec

[1] Mesdames de Richelieu, de Maintenon et de Rochefort.

patience extérieure que quelque jeune ambitieux vienne rompre ses chaînes ; cela n'est pas aisé à trouver. Voilà deux prélats de Grignan qui viennent manger mon beurre de Bretagne. Que je suis aise de les avoir en attendant mieux !

XXXVI. A MADAME DE GRIGNAN (778)

Aux Rochers, *dimanche* 22 *septembre* 1680.

Vous êtes si philosophe, ma très chère enfant, qu'il n'y a pas moyen de se réjouir avec vous ; vous anticipez sur nos espérances, et vous passez par-dessus la possession de ce qu'on désire, pour y voir la séparation : il faut mieux ménager les biens que la Providence nous prépare. Après vous avoir fait ce reproche, je veux vous avouer de bonne foi que je le mérite autant que vous, et qu'on ne peut être plus effrayée que je ne le suis de la rapidité du temps, ni plus sentir par avance les chagrins qui suivent ordinairement les plaisirs. Enfin, ma fille, c'est la vie toujours mêlée de biens et de maux : quand on a ce qu'on désire, on est plus près de le perdre : quand on en est loin, on songe qu'on se retrouvera ; il faut donc tâcher de prendre les choses comme Dieu les donne : pour moi, je veux sentir l'aimable espérance de vous voir sans aucun mélange.

Vous êtes bien injuste, ma très chère, dans

le jugement que vous faites de vous. Vous dites que d'abord on vous croit assez aimable, et qu'en vous connaissant davantage on ne vous aime plus ; c'est précisément le contraire. D'abord on vous craint : vous avez un air assez dédaigneux, on n'espère point pouvoir être de vos amis ; mais quand on vous connaît, on vous adore, et l'on s'attache entièrement à vous. Si quelqu'un paraît vous quitter, c'est parce qu'on vous aime, et qu'on est au désespoir de n'être pas aimé autant qu'on le voudrait: j'ai entendu louer jusqu'aux nues les charmes qu'on trouve dans votre amitié et retomber sur le peu de mérite qui fait qu'on n'a pu conserver un tel bonheur. Ainsi chacun s'en prend à soi de ce léger refroidissement ; et comme il n'y a point de plainte, ni de sujet véritable, je crois qu'il n'y a qu'à causer ensemble avec quelque loisir, pour se retrouver bons amis.

Vraiment, ma fille, vous avez bien renchéri sur ce que je vous avais dit de Brancas ; ce que vous en dites est la plus plaisante chose du monde et la plus vraie ; c'est justement ce qu'il a toujours fait entre ses amis : il aime que le bien se communique, et il veut faire une liaison de Dieu avec madame de Coulanges, et lui donner cette jolie femme pour amie, comme il l'a donnée au cardinal d'Estrées, car il n'a jamais eu de patience qu'il n'en ait fait un de ses commensaux. Cette vision me frappe

et me fait rire plus qu'une autre ; car je le connais, et voilà son style. Il est vrai qu'autrefois il était furieux contre ses rivaux ; mais il veut bien donner à son amie ce qui vient de son choix : il n'aime pas que ce soit elle qui choisisse. Vous vous souvenez des inquiétudes sur le sujet de Tréville. Enfin, je ne vois dans cette confusion de sentiments que beaucoup d'amitié sur un fond d'inclination rebordé de passion. Si vous avez Brancas, n'allez pas lui conter tout ceci ; escarmouchez seulement avec lui, selon que vous le verrez disposé.

J'ai envie de lire Térence ; j'aimerai à voir les originaux dont les copies m'ont fait tant de plaisir. Mon fils me traduira la satire contre les folles amours :[1] il devrait la faire lui-même, ou du moins en profiter. Si l'état où il est ne le corrige pas, je ne sais ce qui le pourra faire. Nous lisons des livres de controverse. Il y en a un[2] qui répond aux *Préjugés*, et auquel je voudrais que M. Arnauld eût répliqué ; mais je crois qu'on le lui a défendu : on aime mieux laisser sans réponse un livre qui peut faire tort à la religion, que d'en voir un qui pût justifier pleinement les

[1] Probablement le tableau si connu des extravagances des amants, qu'on trouve dans l'*Eunuque* de Térence, scène 1re.

[2] C'est la *Défense de la Réformation*, par le ministre Claude, contre les *Préjugés légitimes*, de Nicole.

jansénistes des reproches qu'on leur fait. Je vous en parlerai une autre fois. On m'avait promis la harangue du coadjuteur : je ne l'ai point eue ; mon fils et bien d'autres m'ont dit qu'elle était admirable. Mais parlons un peu de votre santé : n'êtes-vous point effrayée de ces jambes froides et mortes ? Est-il possible que dans le pays des bains chauds vous trouviez le moyen de laisser périr vos pauvres jambes, que vous ne sentez que par des douleurs ? N'y a-t-il point de lavages qui puissent vous ramener les esprits à ces parties comme abandonnées ? Trouve-t-on cette incommodité de peu de conséquence ? Le bain ne vous y a point fait de bien, faut-il en demeurer là ? Est-il possible qu'on puisse s'accommoder de gré à gré avec des maux si désagréables et si dangereux ? Vous me dites de me purger ; ah, ma belle ! il n'y a que deux jours que je pris une sotte bête de médecine, dont je commence à me remettre, car elle avait ému une parfaite santé. Je prends de cette eau de cerises, et plût à Dieu que l'on pût faire un commerce de santé : je vous donnerais beaucoup de la mienne sans m'incommoder ! Bonjour, ma très chère, je suis tout occupée de vous, de votre amitié, de votre santé, et du plaisir que j'aurai de vous embrasser bientôt. S'il n'y a qu'un moment qu'Adam a péché, il n'y a qu'un jour jusqu'à celui que je vous embrasserai de tout mon

cœur. Je suis trop heureuse de l'espérer, et je ne veux point gâter cette joie par des noirceurs et des prévoyances ingrates envers Dieu.

Mon fils voulait vous écrire, et vous mander qu'il traduira ce que vous lui ordonnez, et qu'il profitera de vos conseils. Il m'a fait voir ces petits ouvrages de La Fontaine ; je ne sais comme je ne vous l'ai point mandé. Il est vrai que ceux qui ont vu cette belle beauté *prunier*[1] ont peine à se persuader qu'elle vienne directement du troisième ciel ; je pense qu'on aurait plus de peine que jamais à se l'imaginer. On dit que les visites ne se font plus que pour l'amour de Dieu ; c'est le contraire du temps passé. Il voulait causer avec vous, ce pauvre garçon ; mais il est si abattu aujourd'hui qu'à peine peut-il parler.

[1] Allusion au conte de ce bonhomme qui ne pouvait se résoudre à adorer un crucifix qui avait été fait avec du bois d'un *prunier* qu'il avait vu sur pied. Ce *prunier* est madame de Fontanges. On trouve dans les poésies mêlées de La Fontaine le petit ouvrage dont il s'agit, adressé à cette belle. Il commence par ce vers :

Charmant objet, digne présent des cieux, etc.

Il est médiocre, soit pour le style, soit pour les idées.

XXXVII. A MADAME DE GRIGNAN (848)

Aux Rochers, *mercredi* 4 *octobre* 1684.

Je m'attendais bien, ma bonne, que vous iriez bientôt à Gif. Ce voyage était tout naturel ; j'espère aussi que vous m'en direz des nouvelles, et de l'effet de cette retraite pour le mariage, et de l'opiniâtreté de M. de Montausier à demander des choses inouïes. Tout ce qui se passe à l'hôtel de Carnavalet est mon affaire, plus ou moins, selon l'intérêt que vous y prenez. Vous me parlez si tendrement de la peine que vous fait toujours mon absence, qu'encore que j'en sois fort touchée, j'aime mieux sentir cette douleur que de ne point savoir la suite de votre amitié et de votre tristesse. La mienne n'est point du tout dissipée par la diversité des objets ; je subsiste de mon propre fonds et de la petite famille. Mon fils doit à mon arrivée de lui avoir écarté beaucoup de mauvaise compagnie, dont il était accablé : j'en suis ravie, car je ne suis point docile, comme vous savez, à de certaines impertinences ; et parce que je ne suis pas assez heureuse pour rêver comme vous, je m'impatiente, et je dis des rudesses. Dieu merci ! nous sommes en repos ; je lis, du moins j'ai dessein de commencer un livre que madame de Vins m'a mis dans la tête, qui est *La*

Réformation d'Angleterre.[1] J'écris et je reçois des lettres ; je suis quasi tous les jours occupée de vous. Je reçois vos lettres le lundi : jusqu'au mercredi j'y réponds ; le vendredi j'en reçois encore : jusqu'au dimanche j'y réponds. Cela m'empêche de tant sentir la distance d'un ordinaire à l'autre. Je me promène extrêmement, et parce qu'il fait le plus parfait temps du monde, et parce que je sens par avance l'horreur des jours qui viendront ; ainsi je profite avec avarice de ceux que Dieu me donne. N'irez-vous point à Livry, ma bonne ? Le chevalier ne sera-t-il point bien aise d'y aller s'y reposer après ses eaux ? Le coadjuteur est guéri : tout vous y convie ; je vous défie de n'y point penser à moi. Je me porte très bien, ma chère bonne ; mais vous, ne me ferez-vous point le plaisir de me dire sincèrement comme vous êtes, et si ce côté que je crains tant ne vous fait point souffrir ; je vous demande cette vérité. Si vous aviez besoin d'un petit deuil, je vous en fournirais un : M. de Montmoron [2] mourut il y a quatre jours chez lui, d'une violente apoplexie, en six heures. C'est une belle âme devant Dieu ; cependant il ne faut pas juger. J'ai vu la princesse, qui parle de vous, qui comprend ma douleur, qui

[1] Ouvrage de Gilbert Burnet, traduit en français par Rosemond, en 2 vol. in 4°.

[2] Charles de Sévigné, comte de Montmoron, conseiller au parlement de Rennes.

vous aime, qui m'aime, et qui prend tous les jours douze tasses de thé ; elle le fait infuser comme nous, et remet encore dans la tasse plus de la moitié d'eau bouillante : elle pensa me faire vomir. Cela, dit-elle, la guérit de tous ses maux. Elle m'assura que le landgrave [1] en prenait quarante tasses tous les matins ; — mais, Madame, ce n'est peut-être que trente ; — non c'est quarante ; il était mourant, cela le ressuscite à vue d'œil ; — enfin, il faut avaler tout cela. Je lui dis que je me réjouissais de la santé de l'Europe, la voyant sans deuil ; elle me répondit qu'elle se portait bien, comme je pouvais le voir par son habit ; mais qu'elle craignait d'être bientôt obligée de prendre le deuil pour sa sœur l'électrice ; [2] enfin je sais parfaitement les affaires d'Allemagne : elle est bonne et très aimable parmi tout cela.

Voilà une lettre pour M. de Pomponne. Ma bonne, que je suis aise qu'il ait cette abbaye ! que cela est donné agréablement, lorsqu'il est en Normandie, ne songeant à rien ! *Non te l'invidio, no, ma piango il mio*, c'est-à-dire, ma chère bonne : N'y aura-t-il que vous qui n'obtiendrez rien ? Croyez-vous, ma bonne, que vos affaires ne tiennent pas une grande

[1] Charles, landgrave de Hesse-Cassel, son neveu.

[2] Charlotte de Hesse-Cassel, femme de Charles-Louis de Bavière, comte palatin du Rhin, électeur de l'Empire.

place dans mon cœur ? Je crois que j'y médite plus tristement que vous ; mais, ma chère bonne, profitez de votre courage, qui vous fait tout soutenir, et continuez de m'aimer, si vous voulez rendre ma vie heureuse ; car les peines que me donne cette amitié sont douces, tout amères qu'elles sont. Mille baise-mains à tous les Grignans qui sont auprès de vous, et à cette belle *princesse* (*mademoiselle d'Alerac*). J'écris à mon marquis ; mon fils est encore à Rennes ; sa femme me prie de vous assurer, etc. Envoyez la lettre à M. de Pomponne.

XXXVIII. A M. DE COULANGES (1184)

A Grignan, *le* 26 *juillet* 1691.

Je suis tellement éperdue de la nouvelle de la mort très subite de M. de Louvois, que je ne sais par où commencer pour vous en parler. Le voilà donc mort, ce grand ministre, cet homme si considérable, qui tenait une si grande place ; dont *le moi*, comme dit M. Nicole, était si étendu ; qui était le centre de tant de choses : que d'affaires, que de desseins, que de projets, que de secrets, que d'intérêts à démêler, que de guerres commencées, que d'intrigues, que de beaux coups d'échecs à faire et à conduire ! Ah, mon Dieu ! donnez-moi un peu de temps ; je voudrais bien donner un échec au duc de

Savoie, un mat au prince d'Orange ; non, non, vous n'aurez pas un seul, un seul moment. Faut-il raisonner sur cette étrange aventure ? Non, en vérité ; il y faut réfléchir dans son cabinet. Voilà le second ministre [1] que vous voyez mourir, depuis que vous êtes à Rome ; rien n'est plus différent que leur mort, mais rien n'est plus égal que leur fortune, et les cent millions de chaînes qui les attachaient tous deux à la terre.

Quant aux grands objets qui doivent porter à Dieu, vous vous trouvez embarrassé dans votre religion sur ce qui se passe à Rome et au conclave ; mon pauvre cousin, vous vous méprenez. J'ai ouï dire qu'un homme d'un très bon esprit tira une conséquence toute contraire au sujet de ce qu'il voyait dans cette grande ville : il en conclut qu'il fallait que la religion chrétienne fût toute sainte et toute miraculeuse de subsister ainsi par elle-même au milieu de tant de désordres et de profanations ; faites donc comme lui, tirez les mêmes conséquences, et songez que cette même ville a été autrefois baignée du sang d'un nombre infini de martyrs ; qu'aux premiers siècles toutes les intrigues du conclave se terminaient à choisir entre les prêtres celui qui paraissait avoir le plus de zèle et de force pour soutenir le martyre ; qu'il y eut trente-sept papes qui le souffrirent l'un après l'autre, sans que la

[1] M. de Seignelai était mort l'année précédente.

certitude de cette fin leur fît fuir ni refuser une place où la mort était attachée, et quelle mort ! Vous n'avez qu'à lire cette histoire, pour vous persuader qu'une religion subsistante par un miracle continuel, et dans son établissement et dans sa durée, ne peut être une imagination des hommes. Les hommes ne pensent pas ainsi : lisez saint Augustin dans sa *Vérité de la Religion ;* lisez l'*Abbadie*,[1] bien différent de ce grand saint, mais très digne de lui être comparé quand il parle de la religion chrétienne : demandez à l'abbé de Polignac s'il estime ce livre. Ramassez donc toutes ces idées, et ne jugez point si légèrement ; croyez que, quelque manège qu'il y ait dans le conclave, c'est toujours le Saint-Esprit qui fait le pape ; Dieu fait tout, il est le maître de tout, et voici comme nous devrions penser : j'ai lu ceci en bon lieu : *Quel mal peut-il arriver à une personne qui sait que Dieu fait tout, et qui aime tout ce que Dieu fait ?* Voilà sur quoi je vous laisse, mon cher cousin.

[1] Auteur d'un livre sur la *Vérité de la Religion chrétienne.*

BIBLIOGRAPHIE

Marie de Rabutin-Chantal, née à Paris, 1626; élevée par son oncle l'abbé de Coulanges, *le bien bon;* épousée le marquis Henri de Sévigné, 1644; morte, 1696.

"Cette femme naquit, charma, aima, mourut: toute sa mission tient en ces quatre mots." (Émile Trolliet.)

BOISSIER, Gaston.—*Mme. de Sévigné.*

BRUNETIÈRE, F.—*Études critiques*, tom. I.

DOWDEN, E.—*French Literature*, p. 177.

FAGUET, Émile.—*XVII*[e] *Siècle; Études littéraires.*

HÉMON, Félix.—*Cours de littérature*, tom. X.

LANSON, G.—*Histoire de la littérature française*, p. 478.

LEMAÎTRE, Jules.—*Figurines*, dans la sixième série des *Contemporains.*

SAINTE-BEUVE.—*Portraits de femmes.*

TROLLIET, Émile.—*Dans l'Histoire de la langue et de la littérature française de Petit de Julleville, XII*[e] *Siècle,* tom. V. chap. ii. p. 623.

VALLERY-RADOT, R.—*Mme. de Sévigné (Classiques populaires).*

H. W. A.